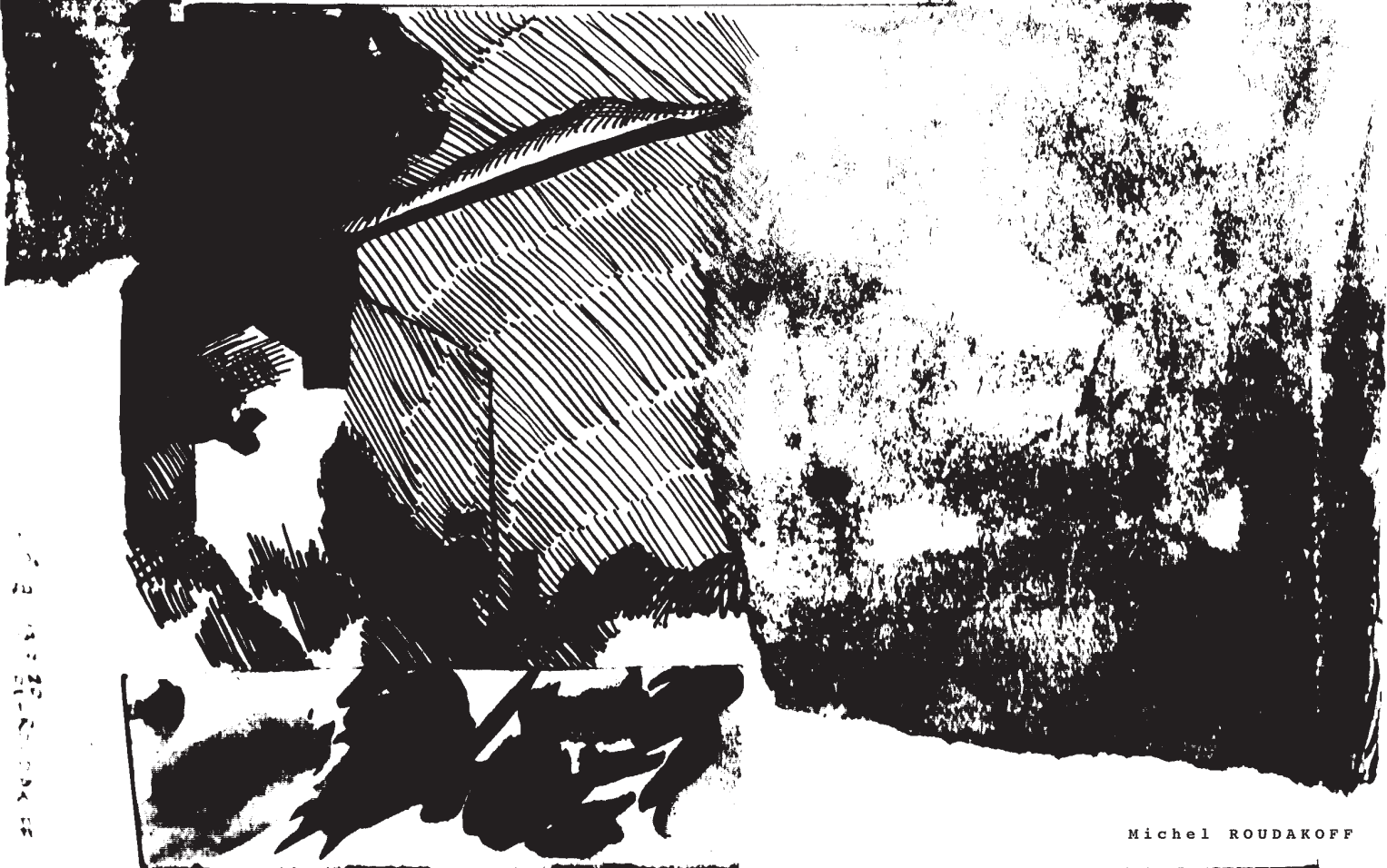


Le journal de Kolia



Michel ROUDAKOFF

Les Caractéristiques du personnage de ce journal.

Descendance : Opritchnique, arrière, arrière grand-père Roudakoff.

Grand-Père direct : anoblit par Alexandre II (droit d'aînesse).

Enfance : éducation dans l'esprit familial, obéissance, respect de la religion, amour propre etc....

À 9 ans, rupture avec la vie familiale. Rentré dans une école spéciale de Cadets (Officiers), où règne une autre éducation, une instruction centrée sur le devoir, la responsabilité, la discipline, la soif de se distinguer et accroître son état physique.

18 mois après, débute une époque où l'existence même change complètement. À la suite de la révolution russe, tout s'écroule, c'est la rupture totale avec le passé.

C'est l'évacuation pénible et l'abandon de sa terre natale, lequel provoque beaucoup de souffrances morales et physiques.

L'instruction-éducation se déroule dans des conditions pénibles, d'où avoir l'envie d'être fort, d'être courageux pour lutter dans la vie ou, plutôt pour survivre.

À certains moments de son adolescence, sa survie dépendait du bon plaisir du destin. Parfois il avait à lutter contre le découragement. Malgré cela, il y avait des périodes apaisantes.



Animée par la joie et par le bonheur, pleine d'espérance, la nombreuse famille d'un village de Cosaques du Don, s'apprête à fêter le départ de leur fils aîné Kolia pour l'école des Cadets, située dans la capitale de cette région (Novotcherkassk).

La mère émue, à la fois heureuse et triste appelle son fils : Kolia, mon chéri Kolia, souviens-toi de tes parents qui se sont sacrifiés pour vous tous et surtout pour toi, mon enfant, en utilisant toutes nos ressources pour pouvoir t'envoyer à l'école des Cadets ; nous mettons toutes nos espérances en toi et que Dieu te bénisse. Pauvre malheureuse mère, si elle savait ce qui l'attend. Après ces réjouissances, le lendemain Kolia quitta son village natal, village fondé par son grand-père où la vie était si paisible et si douce.

Enfin le moment tant désiré arriva. Accompagné de son grand-père, ils arrivèrent à Novotcherkassk. Kolia fut admis à l'école des Cadets après avoir passé les contrôles médicaux très stricts. Habillé de neuf dans un uniforme militaire galonné et bien ajusté, Kolia fut dirigé et présenté à l'officier-moniteur de la classe, réservée aux nouveaux pensionnaires. Il faut préciser que c'est grâce à son grand-père que Kolia fut admis à l'école des Cadets et qu'il put bénéficier d'une bourse, c'est-à-dire : pension, habillement, études, C'est la raison pour laquelle son grand-père avait tenu à l'accompagner jusqu'à Novotcherkassk

Après le départ de son grand-père, Kolia se sentit seul et triste et même désemparé. Tous les autres garçons l'avaient entouré aussitôt, l'assaillant de questions et de toutes sortes de plaisanteries. Heureusement, le clairon sonna pour le déjeuner. Kolia fut appelé par l'officier-moniteur pour lui annoncer que c'est lui qui sera, chargé de son éducation morale et physique comme un père, durant tout son séjour dans cette école, c'est-à-dire : 7 ans. Il ajouta que dans cet établissement, il n'y avait que des fils de nobles, d'officiers, ou des fils de fonctionnaires qui avaient rendu service à l'État. Et il poursuivait que les garçons doivent être courageux, êtres aptes à se plier au régime très sévère, observer la discipline, et par conséquent que c'était le seul moyen d'être bon et obtenir une bonne situation.

Ainsi, lentement mais sûrement, la vie de tous les jours contenait l'étude, la gymnastique, la marche militaire, des promenades en chantant, etc...

Toutes ces activités fructifièrent et accaparèrent Kolia. Au début, il lui arrivait souvent le soir de s'endormir les pensées dirigées vers son village avec ses Parents, ses frères et sœurs. Le grand-père avait été anobli (noble héréditaire) par le Tsar en personne. Le père de Kolia n'étant pas officier, celui-ci ne pouvait pas par conséquent transmettre ce titre, mais ce fut le grand-père qui le transmet à Kolia par voie légale. (1)

Après le déjeuner, les classes d'études se poursuivaient jusqu'à la sonnerie du clairon, suivie par la grande récréation de deux heures, qui se terminait vers 17 heures proche du dîner.

Après celui-ci, pendant une heure et demie c'était les devoirs et études, puis à 19h30 à nouveau le clairon pour annoncer le thé-goûter, et la journée s'achevait toujours avec le clairon pour la prière du soir, en commun. Les dortoirs étaient propres, les lits tous bien alignés. Deux domestiques de service étaient chargés de leur entretien ainsi que des vêtements. Toute l'activité des pensionnaires était réglée sur la sonnerie du clairon.

La première nuit passée dans ce nouveau lieu s'était écoulée dans une sorte d'angoisse pour Kolia. Il avait une impression d'incertitude, ses pensées étaient ailleurs.

Le lendemain matin à 6h 30 au son du clairon, tous les garçons sautèrent de leur lit et se précipitèrent aux lavabos. À 7h 15, clairon pour le rassemblement et revue par l'officier-moniteur. Puis, tous les garçons sont dans le hall, alignés au garde-à-vous pour la prière du matin. Ensuite le petit-déjeuner, et la journée recommençait. Et c'est ainsi que pendant tout le temps que passera Kolia dans cette école secondaire, tout sera réglé et organisé d'avance, que ce soit l'instruction, l'éducation, la religion, la gymnastique, la danse, l'instruction militaire, etc...

Kolia s'était fait plusieurs camarades avec lesquels il jouait. Malgré cela il attendait avec impatience ses premières vacances. Entre-temps, il recevait des petits colis de ses Parents et aussi des lettres tellement désirées et tant attendues. Les nouvelles étaient à la fois bonnes et tristes, car elles lui annonçaient les prochaines Fêtes de Noël, et les autres relataient les événements de la guerre civile, la lutte révolutionnaire suivie de rapines et d'assassinats.

Enfin le départ pour les vacances de Noël, est annoncé. Kolia, tout heureux, rempli de fierté, habillé tout de neuf et galonné prend le train du soir avec son cousin Vania, plus âgé que lui de deux ans et habitant un village près du sien. Le lendemain matin 6h, le train s'arrête à la petite gare de Diatchkino qui est la plus proche de son village. Il faisait très froid, -18°, et n'ayant pas prévenu ses Parents du jour de son arrivée, personne n'était là pour le véhiculer jusqu'au village. Il s'engagea sur la route recouverte de neige à pied jusqu'à sa maison. En arrivant, quelle joie et quelle surprise démesurée de ses Parents, ses frères et sœurs qui le dévisageaient dans son nouvel uniforme.

Ses premières vacances se déroulèrent comme un rêve. Il fut cajolé, dorloté, fêté par ses Grands-Parents, ainsi que par ses camarades du village. Il faisait des promenades en traîneau, patinait sur la rivière glacée, etc... Ce court séjour lui a laissé un souvenir à la fois doux et merveilleux qu'il n'oubliera jamais.

Son retour à l'école des Cadets s'effectua sans problème, mais dans le train, il garda le souvenir de ces officiers de l'armée blanche, blessés, mutilés, qui revenaient du front, et qui racontaient les atrocités des combats contre l'armée rouge (armée bolchevique).

À ce moment, presque toutes les régions du sud se trouvaient encore sous le contrôle de l'armée blanche qui combattait l'armée rouge venue du nord de la Russie.

L'arrivée à l'école s'effectua comme il se doit pour un Cadet : présentation devant l'officier de service et salut. Kolia reprit ses études, mais ce qui l'enthousiasmait le plus c'était la marche-promenade avec la musique militaire en tête.

Le deuxième semestre passa assez vite ; il y avait eu le grand Carême et les fêtes de Pâques, et déjà les garçons pensaient aux grandes vacances qui approchaient. Au cours de ce deuxième semestre, Kolia recevait régulièrement de ses Parents, lettres et colis. Et les nouvelles se rapportant aux événements révolutionnaires, étaient toujours mauvaises.

Souvent le soir dans son lit, il pensait aux jours heureux qu'il avait passé avec son père dans les champs au cours de l'été, et ses jeux dans le foin avec ses frères et sœurs ainsi que les baignades avec ses camarades.

Il n'avait pas pu partir pour les vacances de Pâques, en raison des événements survenus dans la région, par contre, il put sortir en ville en permission où sa tante et son oncle demeuraient. Il les aimait beaucoup.

À l'approche des grandes vacances, malgré des nouvelles assez contradictoires, il semblait que les événements de la révolution se fussent un peu apaisés, aussi Kolia put envisager de partir pour son village. Quelques jours avant son départ il reçoit une lettre de ses Parents, lui apprenant que le village et les environs sont touchés par la grippe espagnole. Pour éviter le risque de l'attraper, ses Parents lui conseillaient de se rendre directement chez son grand-père, et de ne pas venir à la maison. Cette nouvelle le toucha beaucoup.

Kolia partit. En descendant du train à la petite gare de Diatchkino, sous un ciel d'un bleu limpide, ses yeux contemplèrent les champs fleuris autour de lui, mais malgré cette note douce, il demeurait inquiet.

Heureusement que son grand-père était venu le chercher avec son Cocher.

Lorsqu'il arriva à Atamansk, son village, il entra lentement dans la rue principale, et rapidement il se rendit compte du caractère alarmant que représentait cette épidémie. Personne dans les rues, le village semblait sans vie. Les habitants étaient confinés dans leurs maisons malgré ce beau temps, il rencontra son grand-père qui l'attendait. En l'embrassant tendrement, il lui expliqua qu'il ne pouvait pas voir ses parents, ses frères et sœurs car ils étaient malades. Aussi le pauvre Kolia ne pouvait qu'aller que chez son grand-père. Ce qui l'attristait et le révoltait, c'est que, pour se rendre à la maison de son grand-père, il devait passer devant la maison de ses parents.

Il les aperçut derrière les fenêtres lui faisant des signes de la main. Une pensée l'ob-

sédait : venir passer les vacances d'été dans son village et ne pas pouvoir au moins embrasser ses Parents.

Kolia devait passer deux mois d'été chez son grand-père, mais malheureusement il ne passa que deux semaines. Il fut obligé de quitter son village natal sans même pouvoir revoir les siens. Ce qui provoqua un choc terrible et il ne pût retenir ses larmes lors de la dernière nuit qu'il passât chez sa grand-mère avant de repartir pour Novotcherkassk.

À son retour à l'école des Cadets, il constata que seulement les trois quarts de l'effectif étaient présents, les autres cadets étaient retardés à cause des évènements, les uns se trouvant déjà dans les zones occupées, les autres, contaminés par l'épidémie. À partir de ce moment, il ne se passa pas un jour sans que les nouvelles soient alarmantes et décourageantes. La salle de gymnastique avait été réservée pour les militaires blessés revenant du front. C'était l'hôpital militaire. En ville, on s'apercevait de l'exode, les réfugiés affluaient avec des charrettes sur lesquelles étaient mêlés enfants et objets qui avaient pu être sauvés. Ces gens fuyaient ne sachant vraiment pas où aller.

Parfois le soir sur la grande place près du monument «Ermak», il y avait des petites réunions animées par les révolutionnaires et où l'on entendait : « Il faut prendre la nourriture et l'argent là où il est, c'est-à-dire chez les riches, dévaliser les magasins..... »

L'école des Cadets fut fondée par le Tsar Alexandre III à Novotcherkassk, capitale des Cosaques du Don. Elle était dirigée par des cadres militaires qui avaient la mission de former les futurs éléments, sûrs et fidèles serviteurs de l'état Russe. C'était une institution d'état, réservée aux fils descendants de noblesse et aux officiers de carrière.

Dans cette période de la révolution 1917-1920, toutes les régions du sud, ainsi que celle du Don, demeuraient fidèles à l'état, au Tsar et défendaient l'autorité et l'ordre. Tous les contre-révolutionnaires s'appelaient « la Garde Blanche » et ils étaient composés d'officiers et en majorité de Cosaques. Aussi le corps des Cadets se trouvait dans une position difficile, étant donné qu'il était considéré par les éléments contre-révolutionnaires, comme futurs cadres de l'armée tsariste.

Dans le courant du mois de décembre 1919, l'hiver avait déjà bien commencé, il était rigoureux, Kolia rendit visite à sa tante Katia qui habitait Novotcherkassk. Cela le consolait un peu, car il n'avait plus de nouvelles de ses Parents, étant donné que les positions militaires des Blancs avaient commencé à fléchir, et la région où habitaient ses Parents à Kamensk était déjà investie par les révolutionnaires. Brusquement, les journaux annoncèrent que l'armée blanche se repliait vers Novotcherkassk et Rostov.

C'est à cette époque que Kolia eut la chance et la joie de voir son père qui avait été

mobilisé par l'armée blanche, et il se repliait avec celle-ci. Quelle émotion que de revoir son père, mais aussi quelle tristesse car c'était la dernière fois. Cette rencontre avait bouleversé profondément Kolia, et il comprit que tout était à jamais perdu. Ce pressentiment le poursuivait, car la veille de cette rencontre, il avait passé une nuit épouvantable, faisant des cauchemars et hallucinant en voyant son père. L'image de son père, pâle et triste le poursuivit longtemps. Quelques jours après, son grand-père vint le voir. C'était aussi la dernière fois.

Après lui avoir donné sa bénédiction, il l'encouragea à partir et à suivre le destin du corps des Cadets. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, les nouvelles devenaient de plus en plus alarmantes. En décembre 1919, le directeur de l'école reçut l'ordre du gouvernement provisoire du Don, que tous les Cadets devaient être évacués. Étant donné l'offensive de l'armée rouge qui avait coupé la ligne de chemin de fer reliant Novotcherkassk au sud, cela empêchait le repli de l'armée blanche.

En accord avec l'attaché militaire de Grande-Bretagne, la direction de l'école avait pris la décision d'évacuer les Cadets par un chemin raccourci et à pied. Et le 24 décembre 1919, jour du réveillon, les garçons s'étaient rendus à l'arsenal pour prendre des armes. Ce fut une journée épouvantable. Les uns couraient prendre des armes, les autres partaient à la recherche de ravitaillement, enfin certains allaient voir leurs Parents. Cette journée de départ avait créé parmi les garçons une atmosphère de peur et de désespoir. Certains pleuraient, d'autres étaient excités à l'extrême. Kolia inconscient, dans cette détresse morale et physique, d'abandonner ses Parents et tout ce qu'il aimait, était encouragé par l'ambiance. Ne pouvant voir sa tante, il était allé chercher un fusil. Grâce à son orgueil et son courage, il était heureux de posséder ce fusil qui était très lourd pour ses petites épaules. Ses pensées étaient très préoccupées par cette évacuation subite. Après que tous les garçons eurent préparé leurs affaires personnelles et chargé les charrettes de tous ces bagages, ils se réunirent pour une dernière prière.

Vingt heures, la nuit était déjà tombée, et sous une température de -18° ils se mirent en route. C'est ainsi qu'ils quittèrent l'école. Après avoir traversé une bonne partie de la ville. Ils s'engagèrent sur la route enneigée, formant une colonne militaire encadrée par les officiers-moniteurs, et suivie de quelques charrettes, traîneaux et de quelques serviteurs fidèles.

En marchant sur la route au milieu de cette nuit glaciale, les garçons serraient fortement leur fusil contre leur épaule, et étaient prêts à tirer devant un ennemi éventuel. Il faut dire que l'école des Cadets était considérée comme une formation militaire, dont les principes de l'éducation étaient : fidélité à la monarchie, servir la patrie, respecter l'ordre et les chefs supérieurs, que ce soient des militaires, des religieux ou des civils. C'est pour cela que les révolutionnaires considéraient les Cadets comme des ennemis, c'est la raison pour laquelle les Cadets étaient tous armés et prêts à tirer. Mais les petits comme Kolia en avaient assez de porter ces lourds fusils. Il était pour lui trop encombrant. Il n'en pouvait plus, finalement il épaula et tira un coup en l'air

et jeta son fusil.

Ainsi le groupe de 300 garçons de 10 à 20 ans cheminait vers la première halte. Après avoir effectué un trajet de 25 km dans la neige, les éclaireurs trouvèrent une école vide dans un village. Il était près de 0h 30. Épuisés, transis, mouillés et affamés, ils s'installèrent à même le plancher dans des classes vides non chauffées. Kolia sortit de son petit sac un morceau de gâteau et quelques morceaux de sucre, et les mangea sans attendre le thé chaud qui était préparé par les serviteurs de l'école. Tombant de fatigue, il se coucha sur le plancher tout habillé faute de n'avoir autre chose que ses habits, et essaya de dormir.

Le lendemain matin, le départ était prévu à 7h. Grelottant de froid, les garçons se réchauffèrent avec un peu de thé et mangèrent un peu de pain sec. Ils repartirent pour une autre étape de 30 km, et on leur promettait qu'ils se réchaufferaient, qu'ils pourraient se laver et avoir un bon repas chaud. Cela les encourageait, car c'était très épuisant, surtout pour les petits, que de marcher dans la neige. Quelques-uns ne pouvaient plus marcher, on les autorisait à monter sur la charrette seulement 10 minutes pour se reposer. Kolia eut le droit de se reposer une fois.

Ainsi ils ont dû accomplir quatre étapes de 40 à 50 km chacune, pour atteindre la gare de chemin de fer, là où toute l'école serait évacuée.

La dernière étape était particulièrement pénible, même intenable, ce qui marqua Kolia pour toute sa vie.

Il leur restait encore une quarantaine de kilomètres pour atteindre la ville de KOUST-CHEVKA, d'où ils partiraient en chemin de fer afin de poursuivre leur voyage. Cette étape était une marche forcée. La température s'était élevée du fait qu'ils se dirigeaient vers le sud, et la route petit à petit se transformait par le dégel en une véritable mare de boue glacée dans laquelle les garçons pataugeaient et avançaient péniblement.

Enfin les voici dans les faubourgs de KOUSTCHEVKA. Pour pénétrer jusqu'au centre de la ville là où se trouvait l'école qui leur était réservée pour passer la nuit, ils devaient traverser une rivière sur un pont en très mauvais état, devenu dangereux par le dégel. La nuit était déjà tombée depuis une demi-heure à laquelle se joignaient la pluie et la neige fondue. Tout le convoi s'arrêta devant le pont. Après quinze minutes d'attente dans cette boue glacée, quelques officiers-surveillants allumèrent des torches, lesquelles ne pouvaient pas rester longtemps allumées à cause de cette pluie qui ne cessait de tomber. Lorsque le groupe des petits, dont Kolia faisait partie, arriva vers le milieu du pont, ils sentirent l'eau glacée monter jusqu'à leur taille et laissèrent échapper quelques cris. Le pont ayant été abîmé par le dégel laissait apparaître des trous importants, et le pauvre Kolia tomba dans l'un d'eux.

Ayant de l'eau et de la boue jusqu'à la poitrine, il put avec peine ressortir, aidé par

les faibles lueurs des torches. Cette traversée dura près d'une demi-heure. Au cours de cette traversée, un cheval s'engagea sur le pont avec sa charrette et bascula dans la rivière avec tout son chargement de colis, d'objets précieux, de vêtements de rechange qui étaient maintenant définitivement perdus.

Vers 23h, exténués, presque tous éclopés, trempés jusqu'aux os, ils arrivèrent à l'école. Et comme dans les autres établissements précédents, il n'y avait pas de chauffage. Ils furent obligés de se coucher à même le plancher, tout habillés. Frissonnant de froid, cherchant à se réchauffer avec une couverture, Kolia pensait à ses Parents qu'il avait dû laisser, il priait.

Il lui était impossible de s'endormir, car la faim et le froid étaient insupportables. Par épuisement, il trouva le sommeil tard dans la nuit.

Le lendemain à 6 h, tout le monde était réveillé. Après avoir reçu quelques morceaux de pain sec avec du chocolat et un peu de thé tiède, tout l'effectif se mit en route à la recherche du train sur une voie isolée, loin de la gare. Au bout d'une heure de recherche, toute l'école était montée à bord de ce train de marchandises. Chaque wagon possédait un poêle à bois, ce qui permit de faire sécher les vêtements. Dans chaque wagon étaient installés 24 garçons. Pour la première fois après sept jours depuis le départ de Novotcherkassk, ils purent prendre un repas chaud.

Le lendemain seulement, le train les transporta jusqu'à la capitale des Cosaques du Kouban : IEKATERINODAR (actuelle KRASNODAR). À leur arrivée, les Cadets furent dirigés en tramways jusqu'au théâtre qui leur était affecté pour leur séjour qui dura deux semaines. La vie était à peine normale, sans but précis, triste et morne, ils se demandaient quelle serait leur prochaine étape et quelle serait leur destination. Au début du mois de janvier, toute l'école reprenait ce train de marchandises pour se replier vers la Mer Noire jusqu'au port de NOVOROSSISK, d'où ils embarqueraient pour l'Angleterre. En fait le départ pour Novorossisk avait été précipité, par le fait que les nouvelles venant du front s'avéraient de plus en plus mauvaises, et que l'armée blanche se repliait vers le sud de la Russie.

Le voyage entre Iekaterinodar et Novorossisk dura 36h à travers montagnes et vallées très pittoresques, mais malheureusement, ce paysage ne pouvait être apprécié comme il l'aurait dû, vu les circonstances.

L'arrivée à Novorossisk fut une déception, par le temps froid qui sévissait -20° . Étant situé presque en Crimée, les garçons se réjouissaient d'avance de trouver un climat plus clément, malheureusement, là aussi le froid était présent. Après la descente du train, ils furent dirigés vers leur campement, à pied, en traversant la ville et le port. Kolia était tout étonné de voir une végétation nouvelle qu'il ne connaissait pas et aussi la mer qu'il n'avait jamais vue. Leur cantonnement était situé dans une caserne libérée la veille par les soldats de garnison. Ce lieu semblait assez sale, mais il n'était pas possible de trouver mieux. Chacun reçut deux couvertures et des couverts. Le premier

soir on leur servit une vraie soupe russe : le bortsch, préparé par les soldats. Ils avaient tellement faim qu'ils demandaient à nouveau de la soupe et de la viande. Cela leur semblait bon car ils n'avaient pas mangé de semblables repas depuis leur départ de Novotcherkassk.

Le lendemain ils purent prendre de bonnes douches, ils en avaient bien besoin, l'hygiène était devenue inexistante, d'autant plus que quelques cas de typhus s'étaient déclarés. Néanmoins cela n'empêcha pas que quelques garçons ainsi que Kolia eurent l'autorisation de visiter la ville. En se promenant ils croisaient des marins de toutes nationalités : Français, Anglais, Italiens, qui les regardaient d'un air compatissant et intrigué par leur uniforme de Cadet.

Ce qui faisait rager les garçons, c'était de voir les vitrines des magasins remplis de bonnes choses alléchantes, mais qu'ils ne pouvaient pas s'offrir, et ils rentrèrent à la caserne, tristes et un peu découragés.

Et comme chaque soir, Kolia s'endormait avec toujours la même pensée, celle de ses Parents, qu'étaient-ils devenus ?

C'est à Novorossisk que Kolia fit son premier acte de commerce. Il s'était aperçu que des civils rôdaient autour de la caserne à la recherche de quelques matériels ou vêtements. Kolia camoufla une couverture sous sa capote et la vendit afin de pouvoir acheter quelques friandises et cartes postales en souvenirs, et de garder le reste en réserve, car Il n'avait plus aucun kopeck depuis le départ de Novotcherkassk.

Pendant leur séjour à Novorossisk, leur directeur mourut, celui-ci fut remplacé par le général Cheriachoukine, breveté de l'Académie Militaire de Saint-Pétersbourg, parlant couramment le Français et l'Anglais. Ce séjour dura un mois, puis les garçons furent informés de leur prochain départ pour l'Angleterre. Cela avait été décidé en accord avec l'attaché militaire anglais, pour que les Cadets puissent continuer leurs études en Angleterre, et aussi envisager après les événements leur retour dans leur patrie. C'est avec beaucoup de regrets qu'ils durent abandonner leur uniforme pour revêtir l'uniforme anglais. Pendant ce temps, les nouvelles couraient en ville que les bolcheviques avançaient toujours vers le sud et que des groupes de partisans blancs se formaient dans les montagnes environnantes de Novorossisk, pour lutter avec courage contre les rouges. Les nouvelles devenaient contradictoires et fantaisistes mais dramatiques, et cela créait une atmosphère de fièvre et de malaise. Les garçons avaient l'impression que c'était le moment le plus tragique de leur vie qui s'accomplissait.

À ce moment, l'officier-moniteur de Kolia, le lieutenant-colonel Arendt, apprit que son fils de 19 ans avait été tué quelques jours auparavant, au cours d'un affrontement avec des éléments de l'armée rouge. Apprenant cette nouvelle, le lieutenant-colonel s'engagea dans les rangs des partisans blancs afin de poursuivre le combat. Ce départ avait beaucoup influé sur le moral de Kolia.

Il arrivait souvent qu'entre Cadets, des discussions se déroulent sur les problèmes du moment, d'ordre social ou révolutionnaire, mais cela dépassait Kolia qui trouvait cela bien compliqué. Un de ses camarades et aussi chef de classe, Victor, avait un peu d'argent, et pensait désertier l'école pour pouvoir rester à Novorossisk et ensuite essayer de rejoindre ses Parents. Cette idée ne déplaisait pas Kolia, mais au fur et à mesure qu'il approfondissait cette pensée, les obstacles surgissaient : tout d'abord, quel moyen de transport utilisé pour refaire le même trajet dans l'autre sens ? Et la nourriture ? Et le froid qui était si dur ?

Le risque aussi d'être arrêté

De plus les nouvelles les plus contradictoires circulaient en ville, comme quoi, les rouges continuaient d'avancer vers le sud, que des partisans blancs dénommés "les verts" s'étaient installés dans les montagnes proches de Novorossisk, et commençaient à faire des incursions dans l'armée rouge en les attaquant sur leurs flancs et à les mettre en déroute.

La veille du départ, la nouvelle se répandit comme quoi les armées alliées qui se trouvaient dans le port allaient débarquer pour venir en aide à l'armée blanche et établir un front, mais cela ne se concrétisa que par des paroles.

La veille du départ, Kolia ne put dormir. Ses pensées se trouvaient en "révolution" en quelque sorte, car il se posait des questions et cherchait à comprendre les raisons de cette révolution qui s'était étendue dans tous les coins de la Russie.

L'assassinat du Tsar, sans jugement, les atrocités commises par l'armée rouge et par l'armée blanche, tout cela était des questions auxquelles Kolia ne pouvait trouver de réponse. L'effondrement total de l'ancien régime, et la destruction de l'empire russe, tous ces événements provoquaient chez tous les garçons un choc moral très profond. Sachant que leur éducation et leur instruction étaient basées sur la discipline, l'obéissance, le respect du passé et de la famille, ils ne pouvaient admettre au fond d'eux-mêmes cette nouvelle situation. Ils avaient appris que le peuple russe s'était formé par le rassemblement progressif de chefs respectés et du Tsar, et que sous leurs actions communes ils purent faire des conquêtes et d'étendre leur territoire au prix de sacrifices et de souffrances très grandes. La rupture avec le passé semblait très nette, car ils savaient en se promenant le soir dans les rues où sur le pont de Novorossisk, qu'ils s'attendaient à entendre d'un moment à l'autre les mots d'ordre suivants : « Volez, tuez les riches et tous ceux qui possèdent quelque chose, emprisonnez les intellectuels, détruisez les églises. Tuez les prêtres.... »

Sans doute, cette rupture avec le passé, cette séparation avec ses Parents, quitter sa patrie, laisseront à jamais des traces profondes dans l'esprit et le caractère de Kolia, et il appartiendra à ceux qu'on nomme : « les victimes des tragédies historiques ».

Dans l'après-midi du 20 février 1920, toute l'école de Cadets fut embarquée sur le bateau « Saratov ». Cette nouvelle sensation de se trouver sur un bateau et de voguer

pendant plusieurs jours, éveillait chez Kolia de l'intérêt et éloignait un peu de lui la tragédie qui se déroulait dans son pays.

À la tombée du jour, le bateau s'éloigna petit à petit du port de Novorossisk, et Kolia regardait au loin sa patrie qui disparaissait derrière l'horizon sombre, même presque noir, par moments traversé par quelques lumières rouges.

À partir de ce moment s'était vraiment la fuite vers l'inconnu qui commençait.



Au matin du deuxième jour de navigation dans la Mer Noire, le bateau Saratov pénétra dans le Bosphore. Le spectacle était splendide, le soleil se levait et illuminait les deux rives. On apercevait de temps en temps les fortifications de châteaux forts bâties là depuis des siècles. Cela rappelait aux Cadets que leurs ancêtres avaient eu à affronter ce peuple.

Sur la rive asiatique, les palais de marbre blanc, intercalés de minarets éclairés par le soleil levant donnaient une impression féerique. Tous les Cadets admiraient ces paysages depuis le pont du bateau en direction de Constantinople.

Enfin le bateau entra dans le port de Constantinople et s'immobilisa devant la Corne d'Or, presque en face du centre de la ville. Le temps était merveilleux, et la ville était baignée de soleil, à la fois étincelante et mystérieuse par son emplacement. Les maisons et les églises paraissaient être placées comme sur une scène en gradins. Dès que le bateau fut immobilisé pour le ravitaillement, ce fut un véritable accostage par une centaine de petites embarcations, des marchands proposant toutes sortes de marchandises à vendre, des sucreries, des objets souvenirs.

Kolia en compagnie d'autres Cadets se précipita sur le pont. Il fit des signes pour pouvoir acheter quelques sucreries. Kolia mit quelques billets russes dans un petit cageot attaché au bout d'une ficelle, en échange de quelques sucreries, qu'il remonta rapidement sur le pont. Le marchand à qui Kolia avait donné les billets s'aperçut au bout de quelques minutes qu'ils n'avaient plus court, ce qui provoqua un déferlement de mots d'injures en tous dialectes, en turc, en demi-russe

L'escale de Constantinople dura plusieurs jours pour régularisation et ravitaillement,

malheureusement il était interdit d'aller à terre en raison des mesures sanitaires. Quelques réfugiés civils parvinrent à débarquer, mais aussitôt ils étaient mis en quarantaine, isolés de la population.

Après avoir été ravitaillé en eau et en charbon, le bateau Saratov prit la direction de l'Égypte. Les Cadets furent très surpris d'apprendre qu'ils allaient en Egypte, car au départ de Novorossisk, il avait été spécifié par le Capitaine Crag, attaché militaire de Grande-Bretagne, que le corps des Cadets tout entier serait évacué vers l'Angleterre afin de poursuivre leurs études et leur formation. Pour cela, tous les uniformes des Cadets furent remplacés par des uniformes Anglais, ce qui les avait déjà attristés, parce que leur uniforme d'origine était de plus jolies couleurs et de meilleure coupe. C'est donc à Constantinople que le Capitaine Crag reçut des autorités militaires anglaises, les instructions nécessaires de diriger les Cadets vers Alexandrie et de les y installer au lieu de prendre la route de l'Angleterre.

Après cette escale de quatre jours, le bateau Saratov mit le cap vers Alexandrie, en traversant la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles, la mer Egée et la Méditerranée. En sortant de la baie de la Corne d'Or, Kolia se rendit compte de tous ces changements, que ce soit les paysages, les gens, la température.... Cela éveilla en lui une sorte de curiosité de connaître davantage les autres pays et les peuples. Et même cette succession de beaux paysages lui a fait oublier un peu ses chagrins et la perte de sa terre natale.

La prochaine escale désignée était l'île de Chypre. En pénétrant dans la Mer Egée, le bateau commença à tanguer et cela provoqua pas mal de remous parmi les garçons et souvent le mal de mer. Et pour la première fois, Kolia prit contact avec le mal de mer. Mais le changement de climat, la végétation, les beaux horizons lointains, les couleurs de la nature faisaient oublier ces petits malaises.

Le contact avec la Mer Méditerranée se fit remarquer par les grosses vagues, et Kolia dut s'aliter un peu. La traversée jusqu'à l'île de Chypre fut mauvaise et les garçons allaient rarement sur le pont. Kolia ne se sentait pas bien, il commença à penser à ses Parents et cela le rendait très triste. L'arrivée dans le port de l'île de Chypre se fit sous un ciel splendide, la mer était toujours mauvaise, et les requins autour du bateau jouaient avec les vagues.

À l'escale à l'île de Chypre, le Directeur du corps des Cadets fit une revue de tous les garçons, ainsi qu'une consultation générale de l'état de santé de tous. Il en résulta que l'on découvrit plusieurs cas de typhus. En accostant, du pont du bateau, les Cadets pouvaient voir sur le quai une foule faisant des signes de bienvenue. Tous les garçons se rassemblèrent sur le pont face à la foule et entonnèrent des chants russes du Don, et l'orchestre jouait quelques marches militaires. Toute cette foule grecque se mit à offrir des produits en les jetant sur le pont du bateau, des cageots entiers d'oranges, de raisins secs, chocolat, biscuits. Cela était offert gracieusement, car ils savaient que

nous étions des réfugiés russes et de la même religion qu'eux.

Le climat de cette région semblait très doux, malgré cette époque de l'année, fin janvier. Le temps était beau et chaud, ce qui permit aux garçons de se baigner. Kolia se baigna aussi un peu, mais en fait, c'était dangereux à cause des requins qui rôdaient. Le soir à la veille du départ, la chorale des Cadets avait improvisé un concert de chants russes accompagné aussi par un petit orchestre de Cadets.

Cette soirée fut merveilleuse et inoubliable, sous un ciel étoilé, par une douce température, éclairé par quelques projecteurs, une grande foule était venue et applaudissait sans arrêt. Cela avait éveillé en Kolia des sentiments nostalgiques pour son pays, qui était déjà loin derrière.

À la fin du quatrième jour, le bateau leva l'ancre en direction d'Alexandrie. La mer était assez mauvaise et Kolia était malade, les vagues parfois se jetaient sur le pont, il n'était pas possible de se tenir debout, à tel point que ses compagnons alertèrent l'infirmière. Kolia avait plus de quarante de fièvre, c'était le typhus. Pendant ces trois jours de traversée, Kolia était au plus mal, toujours avec quarante de fièvre. Il se trouvait au bord du désespoir surtout la nuit venue. Les grosses vagues le réveillaient en sursaut, le mal au cœur le torturait et tout tremblant, il se cachait sous les couvertures et pleurait.

Toutes sortes de pensées parcouraient son esprit, tantôt il songeait à ses Parents, à ses frères et sœurs, tantôt il récitait des prières en souhaitant que ce voyage se terminât le plus tôt possible. Il ne pouvait dormir à cause de la température et du roulis, alors il passait son temps à prier.

Dans le courant de la deuxième nuit de traversée, Kolia s'aperçut que le roulis avait cessé le bateau ne se balançant plus. Il put s'endormir, mais seulement pour une courte durée, car il se réveilla en sursaut et se mit à pleurer en pensant à ses Parents.

À ce moment-là, c'est-à-dire à la fin février 1920, à 900 km de distance, dans les steppes du Kouban ; son cher papa disparaissait sous la neige pendant la retraite de l'armée blanche, car il avait été mobilisé par les autorités des Cosaques du Don. Ces faits furent relatés par la mère de Kolia, six mois après, par une lettre qu'elle avait écrite de son village, et qui fut acheminée via l'Angleterre.

Ce retard s'expliquait par la situation grave qui régnait en Russie. Cette lettre avait été adressée à son cousin qui la donna à Kolia un jour de juillet, accompagnée d'un rouble en argent.

Sa mère lui expliquait les difficultés qu'elle avait eu à endurer pour se rendre sur le lieu où était mort son mari. Elle avait été obligée de voyager à cheval.

Après cette très pénible nuit, le matin de bonne heure le bateau se mit à voguer à un rythme plus lent. Peu de temps après, l'infirmière descendit dans la cale pour annoncer que le bateau allait bientôt entrer dans le port d'Alexandrie. Elle déclara qu'étant

donné la gravité de la maladie de Kolia. qu'il serait descendu à terre sur une civière à l'aide du monte-charge. Le débarquement avait commencé vers 7h.

Kolia fut mis sur la civière, laquelle attachée au monte-charge s'éleva, et lorsqu'il sortit de la cale, il fut surpris par la chaleur et le soleil.

C'était une trop grande transition après avoir passé trois nuits dans la cale humide et dans la pénombre. Kolia sur sa civière était à la fois impressionné et effrayé, il pensa que sa fin était arrivée.

Finalement la civière fut déposée sur le quai et des infirmiers Anglais se précipitèrent pour charger Kolia sur le camion de la Croix-rouge anglaise, et le conduire à l'hôpital militaire. Une trentaine de garçons furent séparés du corps des Cadets pour être eux aussi conduits à l'hôpital, pour une durée de deux mois.

L'hôpital militaire était situé dans la banlieue de la ville, aux abords d'une plage. L'accueil par le personnel de l'hôpital fut très gentil et très sympathique, même tendre. Kolia se sentit très heureux, mais en même temps triste et abandonné, car il était séparé de ses camarades. Ce qui surprenait les garçons, c'était la propreté et l'hygiène ainsi que la nourriture, délicate et abondante. Cela faisait un grand contraste avec leur fuite dans la neige, la boue, le voyage dans le train à bestiaux, froid et sale, puis trois semaines dans une caserne aussi sale, sans chauffage, et enfin dans les cales du bateau

Au bout de six jours, Kolia eut une deuxième rechute de typhus. Le matin, il fut constaté 41°6 de température. Il se sentait très mal, au point qu'il commençait à perdre connaissance. Il se souvient qu'aussitôt après, l'infirmière appela les médecins, qui ordonnèrent de lui faire prendre un bain de glace. Kolia fut entièrement déshabillé et couché sur un drap de caoutchouc, les infirmières commencèrent à déposer des morceaux de glace sur lui et en même temps déversèrent de l'eau glacée, à partir de ce moment il ne se rappela plus de rien.

Au bout d'un quart d'heure, il se réveilla couché dans des draps secs et se sentait déjà mieux. Près de lui, une infirmière lui déclara que sa température était redevenue presque normale et lui donna du porto et du thé. Le lendemain, des piqûres de sérum particulier lui furent administrées, et vingt-quatre heures après il fut rétabli.

Le séjour à l'hôpital se passa normalement, suivant le programme militaire anglais, la nourriture était excellente et les soins, parfaits. Après les crises de typhus qui durèrent près de deux semaines, commença la période de convalescence. Kolia se sentait presque en forme, il reprenait du poids et pensait déjà à se baigner, car la mer n'était pas loin, près de trois cents mètres, mais malheureusement cela lui était strictement interdit à cause de la maladie qu'il venait de contracter.

Un fait curieux est à noter, à cette époque, un des médecins Anglais et un Cadet avaient donné à Kolia un surnom : Napoléon. Cela l'avait intrigué, car il avait surpris des conversations entre le médecin et le Cadet Interprète, qui critiquaient son comportement et son caractère ainsi que ses cheveux.

Les pensées vers ses Parents et sa terre natale avaient repris leur cours et il recommençait à s'ennuyer, car les garçons ne savaient strictement rien des événements qui se déroulaient dans le Sud de la Russie et aucune nouvelle ne parvenait jusqu'à eux.

Après un séjour de trois semaines à l'hôpital, tous les Cadets convalescents furent dirigés en camions vers un autre hôpital situé au Caire pour achever leur convalescence. Pour atteindre cet hôpital, ils avaient traversé la ville et furent émerveillés par le pittoresque, les couleurs, les costumes des habitants. C'est dans cet hôpital que les garçons passèrent les fêtes de Pâques avec tristesse.

La convalescence terminée, les garçons rejoignirent le Corps des Cadets qui avait été dirigé depuis le débarquement à Alexandrie, dans un camp militaire Anglais à Tel-El-Kibir, situé à quarante kilomètres du Caire. Les garçons étaient très heureux de retrouver leurs camarades, ainsi que Kolia, sa classe. Tous ces événements avaient causé un retard de quatre mois dans les études et cela était très difficile à rattraper, d'autant plus que les conditions étaient déplorable, il manquait cahiers, livres, papier...

Les conditions de vie dans ce camp parurent à Kolia plus dures et moins confortables. Heureusement que ce camp était seulement de transit. Après quatre semaines, tout le Corps des Cadets avec ses professeurs, ses domestiques et le matériel, furent transférés dans un camp spécialement érigé à deux kilomètres de la ville d'Ismaïlia, au bord du canal de Suez. Là, les installations avaient été bien conçues, bâtiments pour les douches, le réfectoire, les classes, la chapelle, la salle de spectacles.

Les garçons étaient répartis dans des tentes de quatre places, il en était de même pour les professeurs et le personnel sanitaire.

L'emplacement de ce camp était agréable, d'un côté le désert, en face quelques palmiers au bord du lac Amer qui communiquait avec le canal. Une route goudronnée passait à proximité du camp et menait à un hôpital Français situé à une centaine de mètres. Cet hôpital avait été construit sous de Lesseps au moment de l'achèvement et de l'inauguration de ce canal. L'installation des Cadets dans ce camp dura plusieurs jours.

Le Directeur, le Général Tcheriatchukine avait réuni tous les Cadets, les professeurs et le personnel attaché à l'école, pour leur annoncer que ce camp leur était attribué jusqu'à leur départ d'Égypte. En conséquence tout l'ensemble de l'école se trouvait sous la protection de l'Angleterre et du Roi George V, vu que ce territoire où se trouvait l'école avait été conquis par les Anglais.

C'était au début de juin 1920, il faisait très chaud. Les garçons étaient remis entre les mains de leurs éducateurs qui étaient en fait officiers-moniteurs. Ils les emmenaient à la baignade dans le canal et cela était un moment exquis, surtout avec cette chaleur.

Sur le point de vue administratif, le Corps des Cadets était considéré comme un régiment Anglais, et ils reçurent des uniformes appropriés aux conditions climatiques, c'est-à-dire tout le nécessaire que possède chaque soldat Anglais en campagne. Les garçons étaient intrigués par tous ces objets nouveaux, rasoirs mécaniques, savonnets-

tes, différentes sortes de brosses, des serviettes, du linge de corps, tel que le « short-trousers » (deux pairs chacun), etc

Avec tous ces changements, cette installation, les garçons avaient un peu oublié leur triste passé et l'ennui. L'année scolaire devait néanmoins reprendre le plus tôt possible. Trois jours après, les cours avaient repris ainsi que toutes les activités se rapportant à une école. Étant donné le climat et les conditions de vie, presque militaire, tout ceci se répercutait sur l'emploi du temps qui se trouvait en fait bien rempli.

C'était très pénible de poursuivre les études, car les conditions étaient très dures, mais les garçons savaient que les vacances d'été approchaient et cela était une consolation. Les contacts avec les habitants de la ville d'Ismaïlia étaient nuls, vu que la vie et toutes les activités de l'école étaient organisées à la manière d'une activité militaire d'un régiment Anglais. À cette époque, l'Angleterre occupant le territoire d'Égypte, les consignes n'étaient quand même pas entièrement les mêmes que celles des militaires Anglais. Le Directeur de l'école avait obtenu des autorités Anglaises, que les Cadets pouvaient se rendre à Ismaïlia pour se promener, mais en groupe. Cela une fois par mois et chaque classe à son tour.

Parfois en se promenant en ville, les garçons chantaient des chants russes et la population applaudissait et avait un comportement compatissant, car ils savaient que ces jeunes gens venaient de Russie et qu'ils avaient été victimes de la révolution et que beaucoup parmi eux ne reverront jamais leur terre natale.

La ville d'Ismaïlia et la région du canal étaient une ancienne colonie Française. La direction du canal ne trouvait d'ailleurs à Ismaïlia, et le Directeur et sa famille étaient venus visiter les installations du Corps ainsi que pour l'inauguration de l'église et du théâtre. Avec tous ces événements, le mois de juillet était bien vite arrivé et c'était les vacances.

Entre-temps, les nouvelles de Russie commençaient à arriver par différentes voies. Tout d'abord quelques lettres sont arrivées en Égypte via la Scandinavie, l'Angleterre, puis par quelques derniers rescapés de l'exode fuyant les armées rouges, racontant des faits horribles.

Les vacances se passaient sous un soleil éclatant, les baignades deux à trois fois par jour. La chaleur était insupportable (50) à midi. Cela obligeait tous les garçons à rester sous les tentes ou à l'ombre, de midi à 16h. De 18h à 19h, ils allaient à la plage au bord du canal. Pendant cette période, vers la fin de juillet, un soir, le cousin de Kolia, Vania, l'appela pour lui annoncer une bonne nouvelle, une lettre de ses Patents venait d'arriver. Au moment de prendre la lettre, son cousin lui donna un rouble en argent à titre de cadeau. Il lui annonça que son père était décédé. Le pauvre Kolia qui pensait avoir de bonnes nouvelles, mais cette annonce était tellement triste, qu'il ne pouvait trouver de mots pour exprimer sa tristesse. Il alla dans un endroit tranquille pour lire la lettre et se mit à pleurer.

Après le dîner, il se rendit sur la plage, seul, et marcha pieds nus. Le sable était brûlant encore, chauffé par le soleil qui avait dardé ses rayons toute la journée. Il s'assit, et se mit à penser à ses Parents, ses frères et sœurs, et ses pensées se plongèrent dans son enfance. Il commença à lire la lettre qui expliquait comment son père était mort.

Il avait été mobilisé par l'armée blanche au moment où elle manœuvrait dans la région où habitait la famille de Kolia. Il subit le même sort que les autres soldats, c'est-à-dire combattre les bolcheviques ou bien convoier des prisonniers.

Lorsque l'armée blanche commença à se replier vers le sud de la Russie pour se réfugier et échapper au massacre, il suivit le mouvement et, par chance, il garda son cheval, cela lui permit de se déplacer plus facilement. Mais malheureusement au moment de l'hiver, où le thermomètre oscillait entre moins vingt et moins trente, l'armée devait traverser les steppes du Don-Kouban, et c'est là que le père de Kolia fut foudroyé par le froid. Il tomba de cheval, personne ne vint à son secours, il fut enseveli sous la neige. Une dizaine de jours après cette tragédie, des compagnons de son père réussirent à informer sa mère. Elle s'en alla à cheval à la recherche du corps de son mari, afin de l'enterrer dignement. Ce voyage dura près d'une semaine sous ce froid qui était très difficile à supporter.

Après cette triste nouvelle, Kolia restait souvent seul, plongé dans ses pensées, mais la vie continuait, et il reprenait l'activité sportive, cela commençait à dominer ses pensées. Il voyait assez souvent ses deux cousins, qui étaient dans le Corps des Cadets, âgés de trois ans de plus que lui. Tous les garçons étaient très liés entre eux et se sentaient très proches les uns des autres, et les officiers-moniteurs après les exercices créaient une ambiance familiale. Cela était compréhensif, étant donné leur état moral tellement ébranlé, et certains garçons réussissaient à bien se dominer en faisant beaucoup de sport dont Kolia était devenu un adepte assidu.

En résumé, le séjour en Egypte se déroula normalement, selon le programme établi par la direction et les autorités anglaises. Les professeurs faisaient tout leur possible pour appliquer le même programme qu'en Russie lorsqu'ils s'y trouvaient.

La nourriture était bonne et souvent trop riche en graisse. Cela se comprenait, puisque l'intendance de l'école recevait les mêmes rations que les soldats anglais qui stationnaient dans la région d'Ismaïlia. Ils recevaient même des cigarettes, mais celles qui sont destinées aux plus jeunes étaient souvent revendues aux Arabes. Ils faisaient de même avec les surplus de vêtements, ce qui leur permettait d'acheter par exemple des appareils photos pour faire des clichés en souvenir d'Egypte.

Les loisirs étaient bien remplis, car étant donné le climat, les Cadets se réunissaient deux ou trois fois par semaine pour la chorale, tard le soir, en dehors du camp sous un ciel étoilé pour les répétitions. Ils chantaient des chants populaires, et des chants religieux. De telles soirées étaient très appréciées, car elles évoquaient le passé des an-

ciens et leur terre natale. C'est ainsi que se forma un ensemble artistique, lequel par la suite donna plusieurs pièces de théâtre. Une autre distraction s'ajoutait à leurs loisirs, tous les mercredis, ils allaient à Ismaïlia au cinéma.

Pendant l'été, presque tous les garçons allaient sur la plage, au bord du canal passer l'après-midi de 14h à 16h. Ils pouvaient voir les bateaux se rendant de la Mer Rouge vers Port-Saïd et inversement. Ces bateaux étaient souvent accompagnés par les dauphins et c'était un spectacle très distrayant. Les garçons s'amusaient aussi à nager parmi ces cétacés. Une fois, Kolia avait voulu prouver ses capacités en traversant le canal à la nage. Un matin par un beau temps, il réalisa cet exploit en faisant l'aller et retour, mais il ne recommença plus cette expérience car cela était trop dangereux, mais son amour-propre fut alors satisfait.

Kolia reçut deux lettres de sa Maman, toujours via l'Estonie et l'Angleterre, relatant les événements, les détails de leur triste vie et misérable, et à nouveau cela réveillait les souvenirs dans son âme.

L'année scolaire reprit vers le 15 septembre, mais la chaleur était toujours présente, et les garçons n'avaient pas beaucoup de courage pour travailler. La pluie était tellement désirable qu'ils priaient Dieu pour qu'elle arrive. Enfin au début octobre, les premières brises de vent frais se manifestèrent et cela provoqua chez les garçons une grande joie. Le Directeur de l'école avait ordonné aux officiers-moniteurs d'appliquer une discipline très stricte, car depuis leur arrivée en Egypte, la conduite des garçons s'était un peu relâchée.

Il faut noter que la Direction du Canal se trouvait à Ismaïlia, à la tête de laquelle se trouvait un Français ainsi que le personnel. Ce Directeur venait souvent au camp, quand il se rendait à l'hôpital Français qui n'était situé qu'à une centaine de mètres. Celui-ci venait aussi assister à la messe et parfois restait pour les revues de gymnastique. Par la suite, le Directeur de l'école, le Directeur du canal et les autorités anglaises décidèrent d'organiser une grande fête sportive dans la baie d'Ismaïlia, pour le mois de juin de l'année suivante.

La vie de camp pour les Cadets, pendant l'année scolaire en 1921, se déroula normalement ou presque. Les nouvelles concernant les événements en Russie commencèrent à arriver soit par les journaux Anglais ou Français, soit par les lettres. De temps en temps les Cadets les plus grands se réunissaient en petits groupes, pour commenter et échanger leurs idées sur les événements politiques ou militaires de Russie ou en dehors.

Kolia, en recevant les lettres de sa Maman, s'efforçait d'oublier toutes ses misères, car elle lui écrivait toutes les souffrances morales et physiques qu'ils subissaient. La vie en Russie devenait impossible, tout manquait. Dans les villes, les gens faibles mouraient

de faim et souvent les gens des villes qui avaient encore des forces s'en allaient vers les campagnes pour trouver un peu de nourriture. Mais malheureusement dans les campagnes aussi c'était la famine, le bétail n'était pas épargné.

L'hiver approchait doucement. Le 6 décembre 1921, au Corps des Cadets, une fête fut organisée selon la tradition et le devoir, car Saint-Nicolas était le patron de cette école depuis sa fondation. Cette journée débuta par une messe puis une revue militaire. À midi, le repas était amélioré par toutes sortes de petits plats. Le soir, une petite pièce de théâtre fut jouée par des Cadets. Quelques extraits de Boris Godounov.

L'ambiance de cette journée avait permis aux garçons de se rappeler et d'évoquer la vieille Russie, laquelle aujourd'hui était tourmentée par les troubles sociaux qui étaient parfois terribles. Le lendemain, la vie reprenait son rythme normal. La température hivernale était plutôt douce, entre 15 et 18 degrés, à tel point que le 6 février, Kolia et quelques camarades se baignèrent dans le canal, et prouvèrent que même en hiver il était possible de se baigner.

Les jours continuaient de s'écouler monotones et tristes. Kolia s'ennuyait beaucoup, il était préoccupé par son avenir. Chaque jour, il notait dans son journal presque toujours les mêmes phrases.

La vie sous la tente n'était pas très gaie. Quand il faisait mauvais temps et pendant les longues soirées d'hiver, ils s'éclairaient avec des bougies, mais il fallait prendre des précautions, car il y avait risque de feu. À cause du mauvais temps, les garçons s'ennuyaient de ne pouvoir faire du sport, seul élément qui les détendait.

Enfin vers le début du mois de mai, le beau temps étant revenu, il fut annoncé aux Cadets qu'une grande fête sportive, patronnée par la colonie française d'Ismaïlia aura lieu le 14 juillet. Le Corps des Cadets fut invité à y participer. Aussitôt les officiers-moniteurs sélectionnèrent les meilleurs gymnastes, coureurs, nageurs, lanceurs de disques... Kolia fut aussi sélectionné dans un de ces groupes, et ils commencèrent activement leur entraînement. Le jour du 14 juillet, la fête commença à 10h et jusqu'à 12h 30. Les exercices se déroulèrent sur l'eau et sous l'eau. Quand le tour de Kolia fut venu d'exécuter son exercice, il fit mal son calcul en sautant du bateau, car il plongea trop profondément et il eut des difficultés pour remonter, ce qui aurait pu se terminer tragiquement.

Cette journée fut d'une parfaite réussite. Les Cadets eurent beaucoup de succès car ils avaient été les participants uniques. Après la fête, commença la distribution des prix qui étaient très variés, soit en argent pour les premiers prix, soit en objets en chocolats pour les autres prix. À 12h 30, tout était terminé, les Cadets se mirent en rang et entrèrent au camp au pas cadencé avec la fanfare en tête.

Kolia se sentait heureux et satisfait pour ses exploits sportifs, et aussi il ressentait un sentiment de supériorité en se prouvant qu'il était quelqu'un.

À la fin de l'été, Kolia et sa classe firent une excursion sur le lac Amer situé à 10 miles

d'Ismailia. Cette excursion dura une semaine. Ils prirent deux grandes barques contenant chacune 12 personnes et un officier-moniteur. Après avoir embarqué les tentes et le ravitaillement ils partirent en chantant des chants de la Volga. Malheureusement cette randonnée ne fut pas bien réussie à cause du temps qui était mauvais et humide, de plus les moustiques ne laissaient aucun répit aux garçons pendant la nuit, aussi ils avaient hâte de rentrer au camp.

Un jour, au début de l'automne, un incident éclata entre les Arabes et les Cadets.

Un groupe de garçons, y compris Kolia faisaient du commerce avec les Arabes. Deux d'entre eux n'avaient pas été payés pour avoir vendu une couverture et des chaussures. Aussi ils décidèrent d'aller chez les Arabes afin de récupérer l'argent, car chaque jour qu'ils passaient sur la route devant le camp, les garçons les relançaient pour qu'ils payent leurs dettes, mais ceux-ci n'en avaient aucune envie. Alors une centaine de garçons, la plupart des grands, décidèrent d'attaquer franchement les Arabes en s'armant au préalable de barres de fer, de gourdins et de pierres.

Au moment de leur passage devant le camp, les Cadets les interceptèrent en leur demandant de payer immédiatement les dettes. Ceux-ci, ne pouvant payer tout de suite, promirent de régler cela à condition qu'on les laisse aller chercher de l'argent, ce qui fut accordé. Après un petit moment, ils revinrent en compagnie d'une centaine d'Arabes, armés eux aussi de gourdins.

Les cadets comprirent qu'ils venaient pour un affrontement, et ils commencèrent aussitôt à s'injurier et à en venir aux mains.

Mais derrière les grands se trouvaient les petits, et ils comprirent que cela pouvait devenir grave.

On fit prévenir la garde qui comprenait huit Cadets armés de fusils, et avec le concours de l'obscurité de la nuit, tout se termina par des injures, et les groupes se séparèrent.

Le lendemain, le Directeur prononça un discours en menaçant tous ceux qui recommenceront à faire du commerce avec les Arabes, car cela était sévèrement puni par les autorités anglaises.

Cet évènement eut lieu la veille du début de l'année scolaire qui fut un peu perturbé, car plusieurs garçons, soupçonnés, avaient été punis à cinq jours de prison. L'hiver arriva bientôt, les études semblaient moroses car les garçons se sentaient désorientés, on aurait dit qu'il leur manquait un but. Heureusement qu'il y avait un grand terrain de sport, et ils avaient la possibilité de pratiquer toutes sortes de sports et ils en profitaient à tout moment. C'était leur seule consolation pour oublier un peu les moments pénibles.

Les rares lettres que recevait Kolia de sa Maman n'apportaient que de mauvaises nouvelles, aussi les jours continuèrent à passer, tristes et monotones. La seule note de gaieté fut la période des fêtes de Noël, où il y avait des réunions musicales et qui éveillaient un peu l'enthousiasme chez les garçons. Le Printemps arriva assez rapide-

ment ainsi que la chaleur, et les garçons pouvaient profiter des baignades.

Puis brusquement, les nouvelles se propagèrent concernant la dissolution du Corps des Cadets. Cela se révéla exacte. Au début du mois de mai, la Direction de l'école reçut les instructions pour mettre en œuvre les procédures de dissolution. Ceci avait été une décision prise à la suite de l'évolution politique et militaire, que tous les réfugiés russes, y compris le Corps des cadets seraient dorénavant pris sous la protection de la Ligue des Nations à Genève, organisme récemment créé. De cette dissolution, il avait été décidé que les garçons les plus Agés seraient désignés pour aller s'installer soit en Europe, soit en Bulgarie, soit en Yougoslavie et dans d'autres pays.

Les garçons de 12 à 16 ans devaient retourner à Constantinople pour être placés dans un collège Anglo-russe, lequel avait été créé à cet effet, et installé dans les locaux de la résidence d'été de l'Ambassade Russe.

Cela était un grand évènement dans la vie de tous les Cadets, surtout sur le plan moral, d'autant plus que les nouvelles arrivant de leur pays étaient assez nettes concernant leur sort, et qu'il n'y avait plus l'espoir, du moins pour le moment, de revenir en Russie, car elle avait été entièrement conquise par les bolcheviques. La plupart des garçons n'avaient pas de nouvelles de leurs parents, d'autres en avaient indirectement par des militaires de l'armée blanche réfugiée en Egypte. Ils apprirent que leurs Pères ou Frères avaient été emprisonnés ou fusillés. De tels faits émotionnels avaient habitué les Cadets à réfléchir. Kolia avait reçu des nouvelles de sa Maman et de son Grand-Père qui lui donnait de bons conseils d'encouragement, et de tenir jusqu'au prochain retour à la maison, mais malheureusement cela ne pouvait être dans un avenir immédiat.

À la fin du mois de mai 1922, la dissolution du Corps des Cadets avait été par les autorités Anglaises et le départ fut fixé pour le 27 au matin.

Cette nouvelle provoqua une réaction chez les garçons, car quelques-uns désiraient rester en Egypte, mais ceci ne fut accordé que pour deux garçons de 21 ans accompagnés d'une autorisation spéciale accordée par le commandement Anglais. À la suite de ce fait, l'ordre du Directeur des Cadets, contresigné par le chef des Armées Anglaises, fut placardé dans le camp et disait : que le devoir des garçons est de continuer leurs études en pensant à leur patrie en détresse, laquelle un jour aura besoin d'eux et de leurs services pour la relever de ses ruines.

Et ce fut ainsi que s'acheva le séjour des Cadets du Don en Egypte après deux ans.

Les préparatifs de départ furent commencés presque aussitôt. D'abord les Cadets avaient fait leur paquetage, puis plié les tentes, il ne restait que les baraques qui étaient réservées pour l'église, les classes, le réfectoire et l'économat.

Le 27 mai 1922 à 11h, tous, y compris le Directeur, avaient assisté à la messe, puis ce fut le déjeuner. Pendant ce temps, les camions Anglais étaient là sur place pour le chargement du matériel appartenant à l'école, telle que les livres, les objets sanitaires,

l'habillement. Tout cela fut chargé par les Arabes et ensuite porté à la gare. À 14h après le déjeuner, tous les Cadets se mirent en rang, la musique militaire en tête et ils s'éloignèrent au pas cadencé. En pénétrant dans la ville d'Ismaïlia, les habitants et les curieux se mirent à applaudir en leur souhaitant un bon voyage. À la gare, quatre wagons de voyageurs étaient réservés pour les Cadets et le personnel ainsi que le matériel à destination de Port-Saïd.

Vers 16h, le train s'ébranla lentement, pendant que sur le quai de la gare se jouaient les hymnes Anglais et Russe, et les gardes d'honneur Anglais présentaient les armes. C'est avec nostalgie et grande tristesse que les Cadets quittèrent Ismaïlia.

Ils passèrent une partie de la nuit dans le train en mangeant des conserves, et ils arrivèrent à Port-Saïd à 4h du matin. Les wagons où dormaient les Cadets furent acheminés jusqu'au quai d'embarquement où était ancré un bateau Anglais du nom de City of Oxford, qui avait un aspect sale et peu confortable. L'embarquement s'effectua assez rapidement, et vers 13h, le bateau leva l'ancre en emportant dans ses cales le Corps des Cadets du Don en direction de l'île de Chypre.



Les voilà en route pour Chypre, cela leur rappelait le voyage qu'ils avaient fait il y a deux ans, en partant de Novorossisk pour Constantinople, puis l'Égypte. Que de mauvais souvenirs cela réveillait en eux surtout chez Kolia. Maintenant sur ce bateau, le City of Oxford, Kolia appréhendait le mal de mer, mais en fait tout ne passa bien, et 48h après, le bateau accostait dans l'île de Chypre, où d'autres réfugiés Russes devaient embarquer pour Constantinople.

Tout ce monde se tassait tant bien que mal et ce n'était pas très confortable. Enfin le lendemain le bateau levait l'ancre à destination de Constantinople. Le bateau n'avait pas sitôt quitté l'île que la mer devint mauvaise, et Kolia fut malade jusqu'à l'entrée du navire dans la mer de Marmara, laquelle était très calme.

Ils avaient l'impression que le bateau glissait et le paysage était splendide avec le coucher du soleil. La musique du Corps des Cadets retentit en jouant des chants et marches russes en signe de la prochaine séparation. Quelques heures plus tard, le bateau entra dans le port de Constantinople près de la Corne d'Or.

C'était le début de la nuit, le spectacle était féérique, sous le ciel étoilé, les lumières

scintillaient sur l'eau, les Innombrables barques et les bateaux avec leurs projecteurs donnaient l'impression d'une ambiance de fête et de mystère en se confondant avec les cimes des cyprès sous le ciel étoilé.

Après avoir passé la nuit sur le bateau, celui-ci repartit pour s'arrêter à cinq kilomètres au nord de Constantinople dans un petit village appelé Buyuk-Déré, en Turquie d'Europe. C'est en ce lieu que se trouvait la résidence d'été de l'Ambassade Russe, laquelle avait été transformée en école Anglaise et prise en charge par les autorités Anglaises. En voguant dans le Bosphore le long de la côte, le lever du jour donnait des reflets particuliers de chaque côté, mais surtout le côté asiatique avec le reflet de ses minarets dans les eaux bleues du Bosphore.

Du bateau, les Cadets pouvaient voir la résidence avec son parc. Une heure après, une grande barque s'approcha du bateau pour effectuer le déchargement du City of Oxford. Il tardait à Kolia de retrouver la terre ferme, car la traversée de Port-Saïd jusqu'à la mer de Marmara avait été mouvementée, et le voyage lui avait semblé bien long.

Le 2 juin 1922 dans l'après-midi, avant que les Cadets ne quittent le bateau, le Directeur les avait tous réunis pour leur dire au revoir, leur souhaiter une bonne santé et la réussite dans la vie, en soulignant toutefois de ne jamais oublier leur terre natale et de garder toujours la dignité d'un Cadet du Don. Aussitôt après, l'orchestre se mit à jouer l'hymne des cosaques du Don, puis ce furent les adieux, et le débarquement commença.

Kolia se réjouissait, mais il était triste à l'idée qu'il quittait ses deux cousins plus âgés que lui de deux et quatre ans. De plus, après avoir passé deux ans ensemble, sans interruption, tous les garçons s'étaient liés d'amitié et avaient le sentiment de former une grande famille, laquelle aujourd'hui se disloquait. Près de 200 garçons débarquèrent juste en face de la résidence. Sur le quai, ils étaient accueillis par le Directeur de la British School for Russian boys, qui leur souhaitait la bienvenue en leur faisant toutefois la recommandation, de ne pas être trop sévère envers les autres garçons qui se trouvaient déjà dans l'école, et qu'ils étaient des réfugiés russes civils dont certains avaient leurs Parents à Constantinople.

Cette recommandation s'explique par le fait qu'en Russie à cette époque, tous les élèves des écoles secondaires ou écoles civiles avaient grande peur des Cadets par leur renommée qui était déjà établie de longue date, comme étant forts, farouches et sans peur.

Les Cadets pénétrèrent dans la cour de l'Ambassade où les professeurs et moniteurs civils les attendaient pour les prendre en charge. Après avoir pris le thé tous ensemble, les Cadets avaient été répartis selon leur âge, dans des dortoirs mélangés aux autres garçons. Il leur fut accordé deux heures de liberté pour qu'ils fassent connaissance avec les autres garçons et poursuivent leurs installations.

Les Cadets furent surpris par la présence d'une dame assez autoritaire qui faisait

partie de la direction de l'école, et il était vrai qu'ils n'avaient pas l'habitude d'être commandé par une femme, qui ne cessait de faire des observations de toutes sortes que ce soit au réfectoire ou en promenade. Les Cadets protestèrent vigoureusement, mais cette dame nommée Me Sophie, les avait réunis pour leur expliquer les raisons de cette dureté, que cela était nécessaire pour l'éducation et aussi de veiller sur les petits de 10 à 12 ans, qui n'avaient plus leurs parents et qu'il fallait recréer l'atmosphère familiale. Par la suite, son comportement devint plus modéré vis-à-vis des Cadets et tout rentra dans l'ordre.

Ici les conditions de vie étaient plus agréables, et plus confortables qu'avant. Kolia commençait à apprécier cette nouvelle vie. Par exemple, les dortoirs, les salles de classe, le réfectoire, les ateliers pour travaux manuels et la chapelle étaient en pierre, donc de construction solide, cela avait un effet psychologique positif, car il se dégageait une sensation de sécurité et de stabilité qu'ils n'avaient pas en Egypte avec les intempéries.

Malgré cette amélioration de vie, une vingtaine de Cadets, les plus âgés, qui n'avaient pu s'adapter, décidèrent d'abandonner les études. En fait, cela n'étonnait personne de voir cette prise de position, car certains Cadets depuis plusieurs années avaient eu tant de malheurs qu'ils se décourageaient de la vie. D'ailleurs, il faut préciser qu'en Egypte un Cadet s'était suicidé avec un fusil, un autre en s'évadant se perdit et mourut de faim, d'autres tombèrent malades.

La Direction en accord avec l'Ambassade d'Angleterre décida de faire partir un groupe de garçons pour le Canada, afin de les placer dans des fermes. Ce départ avait beaucoup attristé Kolia, car parmi ces garçons, il avait un cousin avec qui il avait beaucoup sympathisé, et aussi il était indéniable qu'ils étaient soudés par l'amitié, principe de leur éducation. Les études de fin d'année se terminèrent avec difficulté vers la mi-août, de ce fait les vacances d'été étaient raccourcies.

Durant ses premières vacances en Turquie, Kolia avait reçu plusieurs lettres de Russie, décrivant la famine. Sa mère lui donnait les détails de cette misère générale, surtout dans le domaine de l'alimentation même dans les campagnes, quant aux villes, les gens mouraient de faim. Toutes ces nouvelles ajoutées aux problèmes et ennuis des garçons qui étaient seuls et abandonnés n'arrangeaient pas leur moral. De leur côté, les responsables de l'école qui étaient consciencieux et sérieux faisaient de leur mieux pour égayer la vie des garçons pendant les vacances. Le programme était établi selon le règlement Anglais. Tous les matins les garçons à 7h 30 se baignaient dans le Bosphore, à 8h "breakfast" puis promenade dans le parc ou sport. Le parc de l'Ambassade comprenait une partie en terrain de football et tennis, et une autre partie était réservée aux arbres fruitiers de toutes sortes. La végétation était très variée et belle.

Vers le 10 septembre, l'année scolaire reprit normalement, puis au bout d'une semaine, une grève éclata en classe de 7ème à cause de l'exigence des garçons. Le Directeur

réunit la classe de 7ème et de 6ème, leur déclarant que ceux qui ne voulaient plus poursuivre leurs études viennent le voir dans son bureau pour se faire inscrire, afin d'être placés à l'étranger. Il en résultat qu'un groupe de 25 garçons se firent inscrire, puis ils partirent pour la France pour y travailler sous contrat jusqu'à leur majorité.

Après cet Incident, tout redevint normal et l'ordre régna à nouveau. Cela redonna du courage à Kolia pour poursuivre ses études. Car il est vrai que tous ces troubles et contestations influençaient le moral des garçons, et les empêchaient de travailler.

Au mois d'octobre 1922, le Directeur de l'école, Monsieur Churchword épousa Mme Sophie. Cet évènement donna l'occasion d'avoir une journée de congé ainsi qu'une distribution de gâteaux et de sucreries.

La Direction avec le Conseil de l'Ambassade d'Angleterre décidèrent que désormais, il serait obligatoire de parler anglais deux jours par semaine. Au début cela était très difficile, mais petit à petit les garçons s'habituèrent à cette gymnastique linguistique. Ce collège étant administré selon les règlements anglais et considéré comme « English School », il était normal que le programme des études soit modifié à la manière anglaise, que ce soit l'instruction, les travaux manuels, la culture physique. La géographie économique se traitait en anglais, cela nécessitait une adaptation et un effort. Il en résultait qu'il n'y avait plus beaucoup de temps pour faire du sport qui était en fait considéré comme loisirs.

Le temps passait bien vite, le mois de décembre était déjà là, et la chorale avait commencé à répéter les chants religieux pour Noël, Kolia en faisait partie. En prévision des vacances de Noël et des bals, une heure de leçon de danse avait été introduite dans le programme, elle était prise sur le tennis, à cause du mauvais temps.

Cette leçon était dirigée par Mme Sophie, en prévision des soirées dansantes qu'elle devait organiser, en invitant aussi les jeunes filles réfugiées d'un lycée Russe, qui se trouvait dans l'île grecque de Protie, située dans la Mer de Marmara en face de la ville d'Erenkoy. Pendant douze jours avant Noël, Kolia se sentait heureux et ravi d'être dans une ambiance presque familiale.

Durant les quatre soirées dansantes, Kolia dansait et flirtait avec une jeune fille pour la première fois, ce qui lui apprenait aussi le comportement à avoir envers une jeune fille.

Puis les fêtes de Noël passées, les études reprenaient jusqu'au printemps, ainsi la vie continuait en gardant l'espoir dans le futur. Voici quel était le programme d'une journée à la "British School for Russian boys" :

Le réveil était à 6h, aussitôt après, il fallait procéder au nettoyage des vêtements, puis faire le lit, suivi de la toilette.

À 7h 30, prière, puis petit-déjeuner, appelé "breakfast", où il était servi le thé, le pain,

le beurre et la confiture.

De 8h à 12h, c'était les cours au nombre de trois, puis le déjeuner se composant seulement de deux plats.

De 13h 30 à 15h 15 se déroulaient deux cours.

Puis de 15h 15 à 16h 15, les garçons s'exerçaient à des travaux manuels, selon les aptitudes et les volontés.

À 16h30, c'était le thé avec deux tartines beurrées et une tasse de thé.

Après cela les garçons étaient libres jusqu'au dîner à 19h. Pendant ces heures libres, ceux qui faisaient du sport s'exerçaient à leurs jeux favoris.

À 20h30, les plus jeunes devaient aller se coucher, et les garçons des classes 5, 6, 7 qui faisaient des études pouvaient se coucher à 22h 30.

La vie monotone des jeunes gens était atténuée parfois par les promenades dans le parc, même en hiver, car le climat dans cette région est tempéré. A. cette époque, Kolia avait reçu une première lettre de son oncle qui était en Yougoslavie, et qui avait eu la chance d'avoir pu fuir à l'approche de l'armée rouge, pendant la débâcle de l'armée blanche. Les nouvelles contenues dans cette lettre faisaient un grand plaisir à Kolia, amusé par les faits relatés par son oncle, sur la manière de s'être enfui de la prison bolchevique.

Il avait joint dans sa lettre un billet de 5 dollars. Cet argent apporta une grande joie à Kolia, qui entrevoyait déjà la possibilité de faire quelques achats en ville ou par l'intermédiaire de quelques garçons de sa classe, notamment par un camarade de Kolia nommé Tarkovsky (prince), dont le père se trouvait à Constantinople. D'ailleurs au sujet de Tarkovsky, un souvenir est resté gravé dans la mémoire de Kolia. Tarkovsky avait une grande frayeur des insectes. Un jour pendant la nuit, il fut piqué par une puce sur une partie charnue de son anatomie, cela le réveilla et il vint supplier Kolia de faire la chasse aux puces. Ce spectacle était très drôle.

Très peu de garçons avaient la chance d'avoir leurs parents à Constantinople, seulement 4 ou 5 garçons, cela leur permettait de partir en permission tous les samedis. À la suite de cette histoire de puce, le jeune Prince s'était lié d'amitié avec Kolia, et à chaque retour de permission, il apportait des friandises et d'autres choses. Le père de Tarkovsky avait été gouverneur de la province Doguistan au Caucase, située non loin de la frontière turque, cette position géographique lui avait permis d'emporter une grosse partie de sa fortune en fuyant les bolcheviques. Par contre personne parmi les Cadets n'avait de Parents à Constantinople, sauf un cousin de Kolia (Paul Roudakoff) y avait sa tante. C'est ce qui permit à son cousin de quitter l'école au bout d'un an, pour aller en Amérique avec sa tante qui avait eu la chance de fuir la Russie en emportant un peu de fortune avec elle.

Pour Kolia, le temps continuait de s'écouler et la période du Carême suivi de Pâques arriva, pour laquelle il avait été organisé un grand service religieux dans la chapelle de l'école. Pour cette occasion, la chorale dont faisait partie Kolia commença ses ré-

pétitions pour préparer ce service de minuit. Cette nuit-là Kolia était très heureux de chanter, car il se rendait compte que sa voix muait. Cette cérémonie aussi lui rappelait ses Parents pour ces circonstances lorsqu'une voiture était spécialement attelée.

À la fin des vacances de Pâques, tous les garçons de la 5ème, 6ème et 7ème classe avaient été pour la première fois visiter la ville de Constantinople. Cette visite de la ville fut pour eux d'un très grand intérêt et ils eurent la joie de pouvoir admirer les grands édifices historiques. Cet intérêt était d'autant plus grand qu'aucun de ces garçons n'était déjà venu dans cette ville.

Ils avaient beaucoup lu à son sujet et beaucoup entendu parler. Cette journée avait été splendide, le temps était magnifique, et pour tous, c'était une sorte de découverte que ce soit de la population habillée de couleurs multiples, que ce soit les paysages du Bosphore et les minarets.

Deux faits importants frappèrent l'esprit de Kolia : tout d'abord la Cathédrale Sainte Sophie avec ses magnifiques mosaïques, et une petite porte dans le mur d'enceinte presque démoli de l'ancienne Byzance, lequel à cette époque entourait la ville. À cette porte, un fait historique lui est rattaché. Au XVe siècle pendant la conquête de Byzance par les Turcs Ottomans, quelques dizaines d'avant-gardes Turcs pénétrèrent par surprise durant la nuit dans la ville par cette porte, en massacrant les gardes grecs et semant la panique partout, ce qui permit facilement au Sultan Selim de prendre la ville devenue Constantinople.

Après ces différentes visites, les garçons déjeunèrent dans un restaurant Français. Ils apprécièrent beaucoup ce déjeuner surtout les pommes frites qu'ils ne connaissaient pas, mais Kolia un peu trop gourmand de frites qu'il mangeait avec délices et de pâtisseries, qu'il en fut incommodé et dérangé.

À la sortie du restaurant, les garçons décidèrent de visiter le Grand Bazar, lieu où l'on peut trouver tout son bonheur. Toutes sortes d'objets pouvaient être achetés, ce Bazar avait un caractère très oriental et aussi très curieux. Cette sortie laissa de bons souvenirs aux garçons.

Puis les études reprurent avec plus d'ardeur car les examens approchaient et ils étaient importants. Pendant toute cette période, Kolia n'eut pas de nouvelles de ses Parents, et cela jusqu'à l'été. L'inquiétude pour lui était grandissante. Aussi il lui était difficile de faire des projets pour son avenir. Il avait à certains moments du découragement, mais l'activité sportive lui permettait de surmonter ces moments pénibles. La période des examens avait été très dure et tous les garçons réussirent cependant. Les vacances d'été étaient arrivées, et c'était la période des baignades, des parties de football et de tennis. Parfois les secrétaires attachés à l'Ambassade de Grande-Bretagne venaient jouer au tennis dont le terrain était entretenu par les garçons. Un matin vers la fin du mois de juillet 1923, l'Adjoint de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne, M. Cristy, amarra son yacht juste en face de l'école, et vint chercher des garçons pour faire une promenade le long du Bosphore et faire le pique-nique sur le côté asiatique. Bien sûr tous s'empressèrent, y compris Kolia, pour prendre leurs affaires de bain et s'embar-

quer aussitôt. Cette promenade sur ce grand yacht, muni de tout le confort sera inoubliable dans la mémoire des garçons. Ainsi par un temps splendide, le bateau longea le côté asiatique du Bosphore, d'où les palais de marbre blanc des sultans turcs pouvaient être admirés, ainsi que les minarets.

Le yacht s'arrêta près d'une plage juste à l'entrée en mer Noire. L'endroit était magnifique, à l'abri du vent, lequel en fait un endroit rêvé pour passer la journée. Les garçons en profitèrent au maximum, en se baignant, et pour se dorer au soleil en mangeant de bonnes choses préparées par l'équipage du yacht. Pendant ce moment de détente, un fait extraordinaire se produisit sur la plage.

Avant de se ré embarquer sur le bateau, un homme s'approcha du groupe et demanda si un certain Kolia faisait partie du groupe.

Kolia s'avança, et reconnu son oncle Nicolai, qui appartenait aux résistants de l'armée blanche des environs du Caucase. Ce contact inattendu avait provoqué chez Kolia un vrai choc comme la foudre, ainsi que les révélations politiques très importantes à l'égard du fascisme.

Son oncle repartit après quelques minutes d'entretien avec Kolia, pendant lesquelles il lui raconta d'abominables faits consécutifs à la guerre civile.

À la suite de cet événement, le yacht leva l'ancre et fit demi-tour en longeant la côte du Bosphore côté européen. Puis le bateau accosta près de l'école. Il était près de 21h 30, juste le temps pour aller se coucher car les garçons étaient très fatigués.

Le reste des vacances se passa toujours dans la résidence en se promenant dans le parc ou en faisant du sport, sans oublier les baignades dans le Bosphore. Au début de l'année scolaire, un incendie se déclara à proximité de l'école dans des constructions presque toutes en bois, et le feu se propagea vite. Immédiatement tous les garçons rejoignirent les pompiers, pour aider à transporter l'eau, prise dans le Bosphore au moyen de seaux, car leur pompe était panne, et cela donnait un spectacle comique. Voyant cela le Directeur de l'école demanda aux bateaux militaires anglais une aide d'urgence, lesquels stationnaient de l'autre côté du Bosphore, et quelques minutes plus tard leur intervention permit d'arrêter le feu du côté de l'école. Malheureusement, plus loin, sur une longueur de 5 kilomètres tout avait brûlé. Les études avaient donc repris pour tous ceux qui avaient réussi leurs examens et qui voulaient continuer leurs études, mais pour les autres, la Direction avait formé deux groupes pour les faire partir au Canada et en France. Ce départ avait été assez rapide.

En même temps au début octobre, un bruit circulait que l'école manquait d'argent pour son entretien. De nouveau le moral des garçons baissa, et Kolia commença à s'inquiéter pour la fin de ses études, et aussi le départ d'un grand nombre de ses camarades n'arrangeait pas les choses.

Les jours étaient monotones, et les garçons qui restaient se trouvaient dans une inquiétude indéfinie.

Puis le 16 octobre 1923 éclata un incendie dans l'école même, c'est-à-dire dans le bâtiment réservé uniquement aux classes et salles de réunions. Ce bâtiment fut très en-

dommagé, heureusement que l'intervention des garçons et du personnel permit d'empêcher une catastrophe. Selon certains bruits, cet incendie aurait été provoqué par des représentants diplomatiques soviétiques, lesquels se trouvaient déjà à cette époque à Constantinople. Cela s'expliquait facilement, car ils voulaient récupérer l'Ambassade et la résidence Russe, la Turquie ayant reconnu l'Etat soviétique.

À la suite de cet acte, les autorités turques demandèrent à la Direction de l'école de trouver un autre lieu pour transférer l'école. Tous ces nouveaux événements avaient confirmé l'inquiétude des garçons et aussi cela perturbait l'organisation scolaire, que ce soit du point de vue matériel, du personnel, des logements, des professeurs.

Malgré tous ces ennuis, l'atmosphère était plus détendue à l'approche des fêtes de Noël, c'était l'époque des préparatifs dans les salles de réunions, les répétitions de la chorale.

Kolia avait reçu une longue lettre de sa Maman, qui lui racontait la lutte qu'elle menait ainsi que ses frères pour la vie et contre le froid. Dans cette lettre, étaient joints des petits bouts de papier, arrachés d'un cahier d'écolier, où il était écrit des mots de sympathie, d'encouragement et de souhaite de santé, signée par les garçons du village avec lesquels Kolia avait joué lorsqu'il avait sept huit ans, cela était très émouvant. Kolia faisait partie d'un petit nombre, qui avait la chance de recevoir encore des nouvelles de Russie.

À cette époque, il écrivit à son grand-père qui était en Russie, en lui demandant de lui fournir son arbre généalogique ainsi que l'acte officiel de noblesse, car Kolia était le seul à hériter de ce titre. Son grand-père lui adressa une lettre accompagnée de l'acte au nom de Kolia, le tout, envoyé à l'école. Mais pour plus de sûreté, il avait envoyé cette lettre par la voie diplomatique. Malheureusement lorsque Kolia ouvrit la lettre, il ne trouva pas l'acte demandé, celui-ci ayant été confisqué par l'Ambassade soviétique, cela démontrait la méfiance, mais d'un autre côté compréhensible, vis-à-vis des réfugiés russes. C'est aussi à cette époque que Mustapha Kemal Pacha avait conquis la ville de Constantinople et la débaptisa, le nouveau gouvernement Turc la nomma : "Istanbul".

Puis le 6 décembre, tous les Cadets organisèrent une fête pour la Saint-Nicolas, Patron des Cadets. Ils avaient monté un spectacle dans lequel Kolia avait beaucoup aidé. Il faisait partie d'un groupe de huit garçons qui devait chanter sur scène « Les Bateliers de la Volga ». Pour cela, ils avaient fabriqué un décor approprié ainsi que les costumes.

Ce spectacle fit grand effet sur les autres garçons et filles non Cadets. Ils chantèrent selon l'ancienne tradition, finalement la fête eut beaucoup de succès auprès de la Direction, cela avait augmenté le prestige des Cadets et avait dissipé la morosité de tous.

Après les Fêtes, les études reprirent normalement, en continuant le sport, le climat

étant assez doux, cela permettait à ceux qui pratiquaient le sport de profiter des moments de liberté.

Durant l'hiver humide, Kolia avait joué dans l'équipe de l'école contre l'équipe grecque de football à Buyuk-Déré. Le match se termina au profit de l'équipe russe 3 à 2, puis une petite bagarre éclata sans conséquences.

Le lendemain, il tombait de la neige qui avait fondu aussitôt. Le dimanche suivant pour récompenser les joueurs, toute la classe de Kolia fit une sortie en ville puis alla au cinéma. Après le spectacle, tous les garçons prirent du thé et des gâteaux orientaux qui furent très appréciés. Ce fut un après-midi très agréable et divertissant dans cette belle ville de Constantinople, en se promenant dans les grandes rues et en longeant les belles boutiques.

À la fin du mois de décembre 1923, la nouvelle concernant le déménagement de l'école se précisa. Elle devait être réinstallé à Erenköy, petite ville résidentielle sur la rive asiatique à quarante kilomètres de Constantinople.

Au début de janvier, une équipe de 25 garçons avait été formée pour finir à Erenköy l'aménagement des locaux. Kolia en faisait partie, et il était très heureux de cette nouvelle, d'autant plus que le groupe devait rester sur place, tout à fait indépendant et libre d'organiser son existence comme il l'entendait. Pour cela ce fut les plus grands et les plus sérieux qui avaient été désignés pour y aller.

Donc dans le courant janvier, le groupe arriva à Erenköy avec les bagages et le matériel, et s'installa dans une des baraques dont la construction était toute récente. Tout cet ensemble était construit dans un domaine de six hectares, où se trouvaient déjà trois immeubles en pierre et six baraques en bois. Donc, le groupe de garçons, avec quatre ouvriers spécialistes, avaient été chargés de vérifier toutes les installations et de préparer l'aménagement de l'école. Ce sont les conséquences et les exigences soviétiques qui avaient décidé de rentrer en possession de la résidence de l'Ambassade à Buyuk-Déré, laquelle avait été réquisitionnée trois ans avant par les autorités anglaises, en accord avec les autorités turques, pour l'emplacement de la « British school » for « Russian boys ».

L'entretien pour l'existence de cette école était assuré par le comité Anglais, dépendant du gouvernement de Londres. Les conséquences de ce déménagement et réinstallation comportaient de grands frais et se répercutaient sur les crédits de l'école.

Le nouvel emplacement de l'école était situé assez loin de la mer, et cela ne permettait plus aux garçons d'aller se baigner comme ils le faisaient à Buyuk Déré sur le bord du Bosphore, où la plage était réservée à l'école.

Enfin le temps des travaux avaient commencé, et trois jours après Kolia fut chargé avec un ouvrier de faire la cuisine. Il avait été décidé entre eux tous, que chacun à tour de rôle fera la cuisine et le ménage dans la baraque où ils logeaient. Le fait de travailler à l'air pur faisait du bien à l'équilibre physique et pour Kolia cela lui donnait

des forces. Par contre, les études avaient été retardées ainsi que les capacités d'apprendre, car les travaux durèrent près de deux mois. Bien sûr cela était plutôt agréable de se laisser conduire selon ses élans, se sentir libre et agir suivant les motivations du jour, mais cela était néfaste à l'instruction. Ceci d'ailleurs l'obligea par la suite à travailler durement et assidûment pour rattraper les deux mois de retard.

Mais cette vie de travailleur se déroulait dans des conditions satisfaisantes. La nourriture était bonne, il y avait surtout la quantité, double ration en tout, ce qui d'ailleurs fit grossir Kolia. Cela était assez compréhensible, car le ravitaillement se faisait par l'intermédiaire du responsable du groupe qui faisait le choix pour les aliments. Aussi un cuisinier de l'école, aidé par deux garçons à tour de rôle, assurait la cuisine.

Pendant cette période, Kolia continuait de correspondre avec son flirt, une lycéenne russe qu'il avait connue au cours des fêtes de Noël de l'année précédente, en dansant avec elle. Cette correspondance dura jusqu'à la fin de ses études, ce n'était pas le grand Amour, mais les sentiments de Kolia se trouvèrent réveillés par la sympathie réciproque.

Après un mois de travail, le groupe fut rejoint par vingt autres garçons pour faire activer les travaux. Puis au début mars, tout était terminé, et le 9 mars 1924, l'école au complet avec tout le personnel déménagea définitivement à Erenköy. Aussitôt Kolia réintégra sa classe de 6ème, et à partir de ce moment le mode de vie changea. Il devait se soumettre à la discipline et au règlement comme tout le monde. En se retrouvant parmi ses camarades de classe dont la vie commune durait déjà depuis quatre ans, Kolia avait l'impression de retrouver l'ambiance presque familiale. Il est à noter qu'il avait toujours su attirer la sympathie de ses camarades par son comportement envers eux, et surtout par ses exploits dans la gymnastique et le sport en général, où il était parmi les meilleurs.

Sous l'effet de tous ces événements et de tous ces changements dans l'école, Kolia ne pensait plus à ses Parents que le soir dans son lit. Trois mois passèrent, qu'il commença à s'inquiéter, puis il reçut deux lettres de Russie, l'une de sa mère, l'autre de son oncle. Ses nouvelles lui avaient fait beaucoup de bien, car ses petits frères étaient retournés à l'école chez eux en Russie, et ils lui racontaient leurs jeux dans la neige. Sa Maman lui faisait part des difficultés pour le ravitaillement pendant l'hiver si rude. Son oncle lui conseillait de poursuivre ses études et de les mener à bien afin qu'il obtienne un diplôme.

Quelques jours après la reprise normale des cours, Kolia fut convoqué chez le Directeur général M. CHURCHWARD pour le récompenser de ses travaux pendant deux mois concernant l'installation de la nouvelle école. À titre de récompense, Kolia reçut des outils de menuiserie neufs, d'ailleurs ces mêmes outils, il les a vendus deux ans plus tard en France lors de son séjour dans une ferme.

L'aménagement et les bâtiments de l'école étaient presque semblables à ceux qu'ils y avaient avant, sauf que beaucoup de services étaient dispersés dans ce grand domaine, mais dépourvu de parc et avec seulement quelques arbres. La chapelle se trouvait loin des baraques d'habitation et des classes. La nourriture était devenue plus maigre qu'avant, il en résultait que les garçons avaient toujours faim. Les fêtes de Pâques étaient passées presque inaperçues, bien entendu, le carême, la messe de minuit et les chants auxquels Kolia prenait part, se déroulèrent comme de coutume.

Le dernier trimestre scolaire avait été marqué par une compétition sportive, l'équipe de football de l'école à laquelle faisait partie Kolia, affrontant une équipe turque. Le jeu fut passionnant mais aussi violent, et le résultat fut un match nul : 1 à 1.

Au début du mois de juin, cinq garçons s'enfuirent de l'école en cachette, afin de rejoindre la Russie soviétique, cette fuite n'eut que peu d'effet sur les autres garçons de l'école. Bientôt les examens de fin d'année scolaire arrivaient et Kolia ne se sentait pas en pleine forme pour les affronter. C'est pourquoi il fut obligé d'étudier tard tous les soirs avec le premier de sa classe, cela découle des principes des Cadets : entraide mutuelle entre les garçons.

À cette même période, le moral de Kolia n'était pas bon, des ennuis, et les idées étaient tristes, cela envahissait son esprit et se répercutait sur son état physique et aussi sur ses examens.

Les vacances d'été se déroulèrent dans de moins bonnes conditions qu'à Büyük-Déré où les garçons avaient leur plage privée qui était à la porte de l'école. À Erenköy, la plage était assez loin de l'école et elle était commune avec les habitants. Aussi pour se rendre à la plage, c'était par groupe de cinq, accompagné d'un responsable muni d'une autorisation signée. Sur la plage, des femmes turques cherchaient à contacter les garçons, mais hélas sans résultats. Bien sûr les jeunes femmes attiraient les grands garçons y compris Kolia, mais les obstacles et la discipline de l'école ne le permettaient pas. De plus, pendant cet été, la classe de 7ème à laquelle appartenait Kolia dans sa promotion avait travaillé comme terrassiers pour gagner un peu d'argent de poche, pour le voyage futur, lequel devait inévitablement avoir lieu l'année suivante.

Les garçons avaient été informés par la Direction qu'il n'y avait plus de possibilités de continuer les études, comme à la Faculté, ou à l'université, car la Grande-Bretagne et son premier Ministre, Lloyd George, avaient supprimé l'aide financière pour l'entretien de l'école. La seule ressource pour l'existence de l'école était la Croix-Rouge. Les conséquences étaient les suivantes : deux issues, soit d'aller travailler en France, soit d'aller au Canada.

En attendant la scolarité reprenait son cours normal, et Kolia fut obligé de repasser son examen de passage, qu'il réussit facilement et qui le fixait à la classe de 7ème.

À la fin septembre, Kolia participa à une grande fête sportive. Elle fut organisée sur le terrain de l'école et obtint beaucoup de succès. Il gagna le troisième prix. Quelque

temps après, Kolia fut appelé par le Directeur pour être nommé comme moniteur-responsable d'un groupe de jeunes garçons de 11 à 15 ans. Cela consistait à les surveiller pendant les repas, leur faire exécuter la gymnastique, les faire se lever, se coucher, et de faire régner le bon ordre au réfectoire en leur faisant distribuer équitablement leur nourriture.

Cette nomination avait été décidée en accord avec d'autres responsables, et cela donnait à Kolia un certain privilège et aussi lui avait montré la difficulté d'encadrement des jeunes, d'ailleurs il put s'adapter facilement et vite à ce poste.

Au cours de l'automne, Kolia fit la connaissance de la Princesse Gagarine, dont un de ses petits garçons avait rejoint le groupe de Kolia. Cette nouvelle connaissance lui permit de passer quelques soirées et aussi le « five o'clock » très agréables.

Il en résulta que l'esprit de dominer les autres renaissait chez Kolia et parfois ce problème le préoccupait, car cela était en lui depuis son enfance. Ce nouveau poste l'obligeait à être en contact avec les responsables de l'école et aussi la Direction. La confiance était grande, car le Directeur un jour lui prêta sa bicyclette, laquelle lui servait d'habitude pour ses promenades, et il donna à Kolia une certaine liberté.

Bientôt l'hiver arriva avec ses désagréments climatiques, surtout avec ces nouveaux bâtiments qui n'étaient pas très bien aménagés, notamment sur le point de vue hygiène. Les vacances de Noël se passèrent avec moins d'enthousiasme qu'avant.

Kolia ne se sentait pas bien, le moral était bas, pendant cette période il acheta du Cognac en commun avec un camarade de sa classe. Le goût de cet alcool Français lui avait plu, mais aussi l'avait rendu malade.

Alors à partir de ce moment, il décida de ne plus en prendre.

Les nouvelles de Russie avaient beaucoup de retard et ne présageaient rien de bon.

Il reçut deux lettres de France, l'une de son cousin, et l'autre d'un de ses camarades qui lui racontaient leur vie et leur travail à Paris, ainsi que tous les loisirs que l'on y trouvait. En février 1925, la troupe de l'école monta une pièce de théâtre à laquelle Kolia participa peu. Puis ce même spectacle fut donné à Constantinople, (devenu Istanbul) devant la colonie des réfugiés russes, et cela permit à Kolia de revoir la ville pour la dernière fois.

Les études en 7ème avaient repris à un rythme accéléré, et tous les garçons savaient le sort qui leur était réservé, et c'est ainsi qu'on leur avait proposé de choisir le pays où ils désiraient aller et s'y installer. La plupart des garçons avaient choisi la France, car elle était en Europe et pas très loin de leur pays. À la veille des vacances de Pâques, la première et aussi la dernière promotion de la « British Scool for Russian boys », concernant la classe de 7ème, dans laquelle se trouvait Kolia, reçut les diplômes qui donnaient droit d'entrer dans une école supérieure ou Université seulement en Bulgarie ou en Yougoslavie. Donc la valeur de ces diplômes était presque théorique, et il ne restait plus qu'une seule issue, se rendre en France pour travailler.

Vers la fin du mois de mai, le Directeur de l'école en accord avec le Consul de France, avait signé des contrats de travail, d'une durée d'un an, dans des fermes françaises pour tous les garçons désirant se rendre en France. C'était la seule voie légale d'y entrer pour les garçons n'ayant pas atteint l'âge de 21 ans, et aussi n'ayant personne pour les prendre en charge.

Ce grand changement qui se préparait pour Kolia avait provoqué en lui une sorte de trouble, entre le chagrin et le désir de connaître la vie en homme adulte et indépendant. En attendant ce départ, il s'adonna beaucoup au sport pour affronter plus facilement les difficultés, surtout que les études étaient pratiquement terminées. Et aussi il avait perdu tout espoir de retour en Russie, dans sa terre natale et dans sa famille.

Le groupe qui devait quitter l'école était au nombre de 30, et leur principale occupation était de faire les préparatifs pour le prochain départ. Puis le 30 mai 1925, les passeports, les visas et les bagages étaient prêts, et ce fut le moment des adieux avec les garçons, anciens Cadets dont l'amitié et la camaraderie s'étaient resserrées depuis 5 ans, c'est-à-dire depuis le départ de la Russie.

Dans cette atmosphère de départ, régnaient la tristesse et aussi le chagrin, accompagné par l'échange de photos et les promesses de s'écrire. Après ces adieux, le groupe prit le train pour Constantinople, et une heure après il était rendu au port pour l'embarquement sur un bateau français.

Pendant le voyage, la mer était un peu agitée, d'autant plus que le bateau n'était pas très grand. Kolia était un peu malade, mais beaucoup moins à côté de sa première traversée. Les garçons discutaient de leur avenir en France et du mode de vie dans ce pays où les principes semblaient très alléchants : Liberté, Egalité, Fraternité, les intriguaient beaucoup, ainsi que sur les mœurs libres, développées par le Consul de France qui était souvent venu à l'école pour jouer au tennis.

Cette troisième traversée de la Méditerranée dura 6 jours et dans des conditions très médiocres, mais sans faits marquants. Les garçons étaient plutôt songeurs et attendaient avec impatience l'arrivée à Marseille. Au cours de la traversée, ils purent admirer les côtes d'Italie et de Corse aux splendides paysages.

Le 9 juin 1925, le bateau accosta à Marseille. Après le contrôle sanitaire, tous les garçons débarquèrent et furent dirigés vers le centre de contrôle des passeports, et là fut établi un nouveau passeport de nationalité Française.

Le premier contact avec la population intéressa beaucoup les garçons, surtout l'accent marseillais qui les déroutait un peu. En traversant les rues à pied, Kolia était très intéressé par le comportement des jeunes gens et des jeunes filles.

Le lendemain matin, tout le groupe prit le train en direction de Tours, où se trouvait un centre qui s'occupait de placer les jeunes dans des fermes. Ce centre était chargé par le Ministère français en liaison avec l'organisme international pour la défense et

la protection des enfants mineurs, orphelins, et aussi pour les réfugiés russes. En arrivant à Tours, Kolia avait un mal de tête et il avait faim. Il leur avait été servi du café et du pain beurré, puis ils furent réunis dans une grande salle, où se trouvait un certain nombre de cultivateurs français qui commencèrent aussitôt à faire leur choix parmi les garçons. Cela donna à Kolia l'image d'une foire aux bestiaux, où les paysans choisissent leurs bêtes. Kolia fut choisi avec un camarade, Georges Jasson, par un paysan d'un aspect très correct et propre, avec lequel Kolia se mit à parler de bétail, de ferme, de labourage, et ils sympathisèrent.

Ce paysan nommé M. Bongars, décida de les engager chez lui dans sa ferme. Il signa le contrat et les invita dans un café pour fêter cet événement. Puis ils prirent tous trois le train en direction de Loches, c'était le 13 juin 1925.

Dans le train, les deux garçons parlèrent en russe et échangèrent leurs premières impressions sur le changement radical de leur vie. Le fermier était très impressionné et intéressé par le langage des garçons et il commença à leur poser des questions au sujet de leur pays, leur instruction, leur éducation, la révolution...

Après ces échanges, Kolia constata que le comportement de cet homme à leur égard était bienveillant et humain. Après deux heures de chemin de fer, ils descendirent à Loches. Puis ils arrivèrent tous à la maison de M. et Mme Bongars, celle-ci les attendait dans le jardin inondé de soleil et de fleurs.

Aussitôt elle leur offrit du vin rouge car il faisait très chaud. Après avoir goûté au vin français, Kolia eut comme un choc à la tête. Ce goût ne lui plaisait pas, mais son camarade avait bien apprécié et son verre fut rempli plusieurs fois. Après cet accueil sympathique, ils passèrent à table dans la salle à manger.

Durant le dîner, Madame Bongars questionnait sans cesse Kolia et son camarade au sujet de leurs Parents et de tous les événements qui étaient arrivés depuis la révolution.

Kolia, étant assez observateur, avait remarqué certains égards à leur intention. Après le dîner, ils furent conduits à leur chambre par Madame Bongars qui les prévint que le lendemain matin, ils seraient conduits à la ferme pour commencer leur travail pendant un an.

Donc le jour suivant à 6h du matin, ils roulaient dans une carriole attelée à une jument racée au milieu d'une campagne déjà épanouie. La route qui menait à la ferme traversait des champs de blé, des bois, et de-ci de-là ils apercevaient quelques châteaux, cela rendait les garçons joyeux. Ce premier contact avec la campagne française avait frappé Kolia par la disposition des champs, la verdure et les bonnes routes. En même temps cela lui rappelait sa terre natale avec ses champs immenses à perte de vue, et aussi il pensait à ses Parents qui subissaient les souffrances dues aux événements.

La ferme qu'exploitait Monsieur Bongars se trouvait à 10 kilomètres de Loches, près du bourg de Dolus-le-Sec. En traversant le village, les habitants saluaient M. Bongars avec respect, cela démontrait qu'il était connu dans la région. Peu avant midi, ils arrivèrent dans la cour de la ferme, dans laquelle se trouvaient le fermier et le charretier

en train de soigner des chevaux. Aussitôt M. Bongars présenta Kolia et Georges aux fermiers, et tous allèrent déjeuner dans la maison.

L'intérieur était très rustique et peu propre. La fermière et la vachère mirent des victuailles sur la grande table et tous s'assirent, aussitôt Kolia et Georges constatèrent qu'il n'y avait comme boisson sur la table que du vin, l'eau était absente. Malgré la différence de mets entre ceux de chez Bongars et ici, Kolia mangea de bon appétit et ne but que peu de vin, ce qui provoqua l'étonnement de tous. Après le repas, la fermière les conduisit avec leurs bagages dans la chambre, ou plutôt dans une sorte de réduit attendant aux écuries des chevaux, dans lequel ils resteront pendant tout leur séjour à la ferme.

Lorsqu'ils se trouvèrent dans ce réduit, éclairé, par une petite lucarne, Kolia fut très déçu, car ce réduit faisait partie de l'ensemble des écuries et en même temps servait à stocker le foin et la paille pour les bêtes. De plus, toutes les parties du bâtiment communiquaient entre elles par des portes qui ne se fermaient jamais, l'odeur de fumier et la sueur des bêtes restaient en permanence. Heureusement qu'il y avait un lit avec des draps, et l'odeur du foin atténuait un peu la rudesse de l'atmosphère.

La première nuit fut bonne et ils dormirent à poings fermés de 9h du soir à 5h du matin. Cela aussi se comprenait, car ils n'avaient pas bien dormi depuis plusieurs semaines, et ils tombaient vraiment de sommeil.

Les jours suivants furent l'initiation aux travaux de la ferme, des champs, c'est-à-dire le ramassage du foin, le binage des champs de betteraves, de pommes de terre, mais le plus dur était le nettoyage des écuries avant le petit-déjeuner.

Ayant connu les chevaux et les ayant montés à l'âge de 8 ans, Kolia s'était mis à s'occuper des chevaux et commença à apprendre le labourage avec la charrue. Au début, cela sembla plaisant, mais après cela devenait très dur, et ce travail avec les chevaux dans les champs était considéré comme une profession spécialisée dans les fermes. D'ailleurs voyant cela, Bongars s'était mis lui-même à montrer à Kolia comment il fallait labourer et comment il fallait exploiter la terre, et en général tout l'entretien de la ferme. Cela s'expliquait, car il était le meilleur exploitant agricole dans la région, et avait obtenu le premier prix de l'Indre et Loire.

M. Bongars s'intéressa de plus en plus à Kolia, plus que de Georges. Après avoir constaté ses résultats et ses progrès dans les travaux, il lui augmenta son salaire.

Après plusieurs jours de labourage, Kolia se sentait las et très énervé.

Au cours d'une mauvaise nuit il se réveilla à trois heures du matin au chant du coq, il se mit à penser à son avenir.

Tous ces changements assez brutaux le tourmentaient et le désorientaient. Il se disait, qu'après avoir été instruit et éduqué comme il l'avait été, destiné plutôt à un travail intellectuel, donc moins dur physiquement, il se trouvait là dans une situation tout à fait à l'opposé, et se trouver presque obligé d'être exploité pendant un an.

Une autre pensée s'éveillait en lui, celle qu'il était à l'époque l'héritier de son grand-père, qui possédait des terres et des centaines de chevaux, en plus il était personnel-

lement en rapport avec Alexandre II, après avoir participé avec lui à la campagne de pacification de la Pologne vers 1870.

Tous ces faits réveillaient de multiples pensées chez Kolia et souvent le transportaient moralement très loin, mais malheureusement les réalités étaient très dures, et il se trouvait seul sans aucun secours moral. Il lui fallait dominer la situation en se pliant aux circonstances et aux événements contre lesquels il ne pouvait rien. Il lui fallait lutter courageusement, parfois être gai pour vivre et espérer dans l'avenir. Il avait su s'adapter assez facilement aux travaux de toutes sortes, ceci grâce à son état physique développé lorsqu'il était à l'école.

Le régime de travail à la ferme était assez pénible : réveil à 4h du matin et le coucher à 10h du soir, en faisant une sieste d'une heure après le déjeuner. Ils ne travaillaient pas le dimanche, mais chacun à leur tour, ils étaient obligés de travailler toute la matinée pour nettoyer les écuries et soigner les bêtes. Pour les loisirs, il n'y avait que 3 dimanches par mois, aussi lorsque Kolia toucha sa première paie, son premier achat fut une bicyclette pour pouvoir se déplacer plus facilement, car à la campagne les seuls moyens de locomotion étaient, soit le cheval, ou la carriole, ou la bicyclette, ou se déplacer à pied. M. Bongars fut étonné de voir Kolia en possession d'une bicyclette neuve et surtout de savoir qu'il avait dépensé toute sa paie pour cet achat, il aurait préféré que Kolia en achète une d'occasion ou en louer une.

Au mois de juillet, la première lettre de Russie arriva à Kolia, et cela avait fait un certain effet à la ferme. Les nouvelles lui faisaient beaucoup plaisir, mais aussi lui donnèrent du chagrin, car cette lettre annonçait le décès de son grand-père âgé de 75 ans, et cela agitait beaucoup de souvenirs.

Mais la réalité reprenait son cours implacable, de telle façon que Kolia délaissait par moments son passé et s'efforçait de vivre au présent. En plus des travaux de la ferme, il avait décidé de se perfectionner en Français le mieux possible, pour pouvoir dans l'avenir, améliorer son sort à tous points de vues.

Aussi à cette période Kolia était préoccupé par le problème de sa nationalité, car ayant presque perdu l'espoir de retourner dans son pays natal, il était convaincu que sa nouvelle patrie était dorénavant, la France.

Bientôt arriva la période du battage du blé, qui se déroulait durant quatre jours de travail actif avec beaucoup de gaieté. Ces travaux doivent s'effectuer le plus vite possible avec le temps sec, et c'est la raison pour laquelle tous les gens qui participaient à ces travaux avaient à boire et à manger à volonté, c'était presque une fête folklorique, on travaillait en s'amusant. Kolia et Georges entraînés par cette ambiance étaient devenus un peu gais.

Après le battage, les travaux étaient redevenus normaux et les garçons avaient décidé de faire des promenades en bicyclette tous les dimanches.

C'est ainsi que vers la fin du mois d'août, Kolia et Georges étaient allés à une réunion, où tous les camarades de la dernière promotion de l'école s'étaient donné rendez-vous dans un café d'un village à 10 kilomètres de Dolus-Lesec. Là une vingtaine de

garçons, tous des anciens Cadets qui étaient placés dans les fermes alentours s'étaient réunis. L'information s'était propagée facilement, car ils avaient presque tous des bicyclettes et ils allaient de ferme en ferme.

Ils avaient passé toute la journée ensemble, en buvant bien entendu, toutes sortes de vins, sous l'effet desquels ils s'étaient mis à chanter quelques chants des Cosaques du Don. C'était une belle réussite, pleine de gaieté. Après quelques minutes, le café se remplissait de paysans endimanchés qui écoutaient avec grand étonnement et approbation. Ils offrirent des tournées à boire, et à la fin certains étaient complètement ivres. Cette sympathique réunion avait permis aux garçons d'échanger leurs idées sur l'avenir et de faire des projets....

Ainsi les jours se succédèrent, monotones, mais bien remplis par les travaux des champs, et le grand air améliora l'état physique de Kolia, et aussi les contacts avec les diverses catégories de gens lui permirent d'élargir son esprit.

Après quatre mois de présence à la ferme, les garçons commencèrent à comprendre la vie réelle. Avec l'arrivée de l'automne, les travaux commencèrent à varier et leur cadence à diminuer. L'hiver devint menaçant et s'installa définitivement au début novembre. Il n'y avait pratiquement plus de travaux aux champs, tout était concentré à la ferme et aux écuries. Les fêtes de Noël et du Jour de l'An passèrent presque inaperçues. L'hiver était triste, une fois au village il y eut un bal, aussi Kolia et Georges y allèrent pour se rendre compte de l'ambiance et danser, mais cela se termina dans l'ivresse et la bagarre. Ainsi se passèrent l'hiver et l'espoir de voir la fin du contrat qui le liait jusqu'au 13 juin 1926. Malgré les promesses de bon salaire et de bon mariage de la part de M. Bongars, Kolia avait pris la décision de rejoindre ses cousins-camarades à Paris où il avait l'espoir de se fixer. Le séjour à la ferme où ils étaient obligés de rester un an, sembla long pour Kolia et Georges, mais ils constataient qu'ils étaient mieux à travailler à la campagne que dans l'atelier d'une usine. D'ailleurs, vu leur âge, n'ayant pas 21 ans, ils n'avaient pas d'autres possibilités pour venir en France.

Bientôt l'hiver toucha à sa fin, et l'on commençait de préparer les semences, et les travaux des champs reprenaient leur cours. Les jours étaient plus longs et le printemps arrivait, toute la campagne s'épanouissait rapidement. Parfois lorsque Kolia s'en allait avec la herse pour terminer de mettre les semences, il admirait la nature tout autour de lui qui chantait et inondée de soleil, cela lui donnait une grande espérance, et il se mettait à chanter tout seul. Les travaux aux champs devenaient de plus en plus nombreux et Kolia n'avait plus le temps de s'ennuyer ou de rêver.

Les nouvelles de Russie réveillaient en lui beaucoup de souvenirs, mais hélas, l'espoir de retour s'éloignait de plus en plus. Kolia reçut deux lettres de Paris à la même époque, une de son cousin lui annonçait la possibilité de commencer à travailler dès son arrivée à Paris, et une autre du Prince Tarkovsky, camarade de classe, lui relatant la vie parisienne. Étant donné que ce camarade se trouvait à Paris avec ses Parents qui étaient assez riches, qu'il avait la possibilité de voir les monuments, les restaurants, les

cabarets, l'Opéra, aller aux concerts, voir les grands boulevards animés par une foule élégante, renforça la décision de Kolia de quitter la ferme à l'issue de son contrat.

Dans le courant du mois de mai, pendant que Kolia travaillait dans les champs de betteraves, il aperçut un homme d'un aspect élégant, habillé en chasseur avec un fusil qui s'avança vers lui. Arrivé à sa hauteur, il se mit à lui parler et le questionner sur ses origines, puis après, lui parla en anglais. Cela avait fait un très grand plaisir à Kolia. Il apprit par la suite que c'était le propriétaire du château et de la ferme dans laquelle travaillaient Kolia et Georges.

À mesure que le temps passait, il commença à compter les jours qui lui restaient à travailler. Les fêtes de Pâques passèrent inaperçues. Cette période était très dure, en raison des travaux, la chaleur et les jours de plus en plus longs et le manque de contact avec les gens un peu plus instruits, cela leur faisait défaut pour l'équilibre de l'esprit. D'ailleurs, ils étaient bien souvent morts de fatigue et ils s'endormaient aussitôt couchés.

Le mois de juin approchait et Kolia commença à mettre de l'ordre dans ses bagages, les objets dont il ne voyait plus l'utilité, il décida de les vendre ou de les donner aux gens de la ferme. C'est ainsi qu'il vendit sa bicyclette avec 50 % de perte, ainsi que son coffret à outils qu'il avait reçu en récompense à l'école lorsqu'il était en Turquie. Ces quelques ventes lui permirent de se faire un peu d'argent.

M. Bongars tenta une fois de plus de faire des propositions alléchantes pour que Georges et Kolia restent, la décision était prise, ils partaient pour Paris, où son cousin ou des associations russes pourraient leur procurer du travail et les orienter selon leurs aptitudes. Cette idée de vivre indépendant à Paris, s'accompagnait de toutes sortes de rêves et l'espoir d'améliorer leur sort et leur niveau de vie et de pouvoir évoluer librement dans cette ville lumière.

C'est ainsi qu'à la fin du mois de juin 1926, Kolia et Georges furent accompagnés à la gare en carriole, et le soir même ils débarquèrent à Paris où le cousin de Kolia les attendait. Il les conduisit tout d'abord au restaurant avant de les accompagner au bureau d'une association de réfugiés des "Cosaques du Don". De retrouver son cousin qu'il n'avait pas vu depuis trois ans, lui procura une immense joie, du courage, mais aussi un peu d'irritation, car son cousin lui faisait trop d'éloge pour son teint, bruni par le soleil et par sa forme physique.

Le premier contact avec Paris les a abasourdis par sa foule, son métro, ses lumières, le bruit des tramways. Pendant le court repas au restaurant, le cousin de Kolia fit des recommandations de toutes sortes, se rapportant à la vie parisienne pour un garçon seul, perdu dans une foule cosmopolite, il fallait rester toujours sur ses gardes.

Dans ce brouhaha du restaurant, Kolia se croyait dans une tour de Babel, il ne comprenait pas beaucoup ce que disait son cousin, mais par moments, il réalisait cette si-

tuation de se trouver seul, sans les conseils d'un ami. Désormais il lui fallait s'occuper de tout ce qui se rapportait à son existence.

Après cette courte halte au restaurant, le cousin de Kolia les mena au bureau de l'association, où ils passèrent la nuit, couchés sur le plancher.

Le lendemain matin de bonne heure, après une mauvaise nuit dans le bureau, ils reçurent une lettre d'introduction auprès de la direction de l'usine Panhard et Levassor. Kolia se présenta au bureau d'embauche, seul, car Georges était dirigé vers une autre usine. Kolia fut embauché en qualité de manoeuvre-graisseur spécialisé, et commença son travail immédiatement. Le soir même, il loua une chambre dans un hôtel minable, près de l'usine, cela lui évitait le transport.

Le jour suivant, avant de commencer son travail, il se rendit au bureau de l'association pour rendre compte de ses démarches et aussi de reprendre ses bagages, qu'il avait laissés la veille.

C'est ainsi que commença sa vie indépendante, mais peu de temps après, cette vie était devenue très difficile, tumultueuse et agitée. Le premier dimanche, Kolia alla à l'église russe de la rue Daru pour rencontrer tous ses camarades Cadets et échanger les nouvelles, et en même temps prendre les adresses de ce qui était Russe à Paris, soit les restaurants, les organisations.

Kolia se rendit compte que la vie est souvent très favorisée, par l'entourage et les relations, mais aussi cela est parfois dangereux ou menaçant par les intrigues et commérages mensongers.

Dans la rue Daru, deux restaurants typiques russes étaient fréquentés par une assez grande foule de réfugiés Russes, ce qui permit à Kolia avec plusieurs de ses camarades d'école de passer deux heures à visiter ces établissements. Il avait remarqué une diversité très grande de gens, que ce soit par leur comportement ou leurs opinions politiques, ou par leurs dépenses inconsidérées. Après ce premier dimanche de repos, passé dans une foule agitée et fatigante, il se mit à penser à son travail en s'endormant dans son hôtel. Dans les adresses qu'il avait notées, il retrouva celle de l'ancien directeur de l'école des Cadets, qui était revenu s'installer à Paris et travaillait chez Panhard. D'autre part, il apprit qu'il y avait la formation d'une organisation pour l'association des Cadets du Don qui se réunissait tous les samedis.

Le travail que faisait Kolia ne lui plaisait guère, surtout dans ce milieu, qui ne représentait aucun intérêt pour lui. Cet été là, il avait fait très chaud à Paris et, à l'intérieur de l'usine, l'air était irrespirable et pollué par les vapeurs d'acides. Après avoir habité seul pendant quelques mois dans cet hôtel misérable, Kolia déménagea et s'installa chez un camarade d'école qui habitait dans un hôtel plus confortable, et cet ami travaillait aussi chez Panhard. Étant deux dans une chambre, cela diminuait les frais et leur permettait de faire un peu d'économies. Mais hélas ils ne restèrent ensemble que

trois mois, car ce garçon s'adonnait à la boisson et il rentrait souvent à l'hôtel, ivre. Cela empêchait Kolia de dormir et devenait invivable. De plus au mois de décembre, il y eut chez Panhard des licenciements en raison de chômage. En raison de ces évènements, Kolia fut contraint de chercher un autre hôtel aussi misérable que le premier. Ces évènements firent comprendre à Kolia l'instabilité de son existence et que sa seule ressource pour vivre était le travail. Aussi ses projets de continuer les études et particulièrement le Français s'écroulaient, car la question était : « To be or not to be ». C'est pourquoi il se trouva obligé de loger dans un hôtel misérable et aussi très mal fréquenté. Cet hôtel le rapprochait de son nouveau lieu de travail situé place de la Concorde.

Il trouva son nouveau travail, après des démarches auprès de son cousin Vania et de son camarade Michel, qui lui avaient indiqué un restaurant russe appelé "La Maisonnette Russe" situé rue du Mont-Thabor, où il fut employé comme plongeur à l'office pour les thés de 17h à 19h.

Ce travail n'était pas fatigant, et il permettait des contacts humains et plus souples, en comparaison avec l'usine où ne régnaient que brutalité et grossièreté. Dans son nouveau travail, il était assuré de manger à sa faim sans se soucier de son ravitaillement. Aussi il se rendit compte qu'il ne lui était pas possible de supporter les travaux pénibles d'un atelier. Par exemple après trois à quatre jours de présence à l'usine, il éprouvait une sensation d'être malade. Ces faits l'avaient rendu soucieux pour sa santé, car les conditions de vie dans ces ateliers étaient malsaines, à tel point que parfois il regrettait presque la ferme.

Donc après avoir débuté dans ce restaurant, Kolia se sentait un peu chez lui, car ce restaurant était typiquement Russe, où les patrons et le personnel de salle ainsi que les cuisiniers étaient Russes. Cette ambiance, et les contacts avec les gens qui représentaient diverses catégories sociales redonnaient du courage à Kolia.

Parfois il se trouvait mêlé à la conversation avec des gens très cultivés, car parmi le personnel se trouvaient d'anciens généraux et hauts fonctionnaires, des officiers, des princes.

Il est à noter qu'à l'époque en général, tous les restaurants et cabarets Russes étaient le refuge provisoire pour ces gens dont le niveau avait été supérieur à la moyenne. Cette transition de milieu par rapport au milieu de la ferme et de l'usine avait beaucoup frappé Kolia, et lui avait inspiré un sens nouveau pour s'orienter et améliorer son sort. Les conversations et les jugements de ces personnes à l'égard des évènements politiques en Russie avant et après la révolution, avaient ouvert à Kolia un horizon plus large par les enseignements sur les faits historiques. En les écoutant avec un grand intérêt, cela lui permettait d'apprendre les faits véridiques sur tel ou tel évènement. Étant le plus jeune et se conduisant digne comme un Cadet du Don, il gagna leur sympathie, et il reçut d'eux de bons conseils pour se conduire et se défendre dans la vie. Il est indéniable qu'à partir de ces contacts auprès de ces personnes, Kolia subit une certaine influence et par la suite d'autres faits de ce même milieu lui permettront

et lui faciliteront certaines démarches auprès des autorités, ainsi qu'un jeune homme qui venait souvent en cet endroit pour parler, et qui avait beaucoup de relations dans tous les milieux de réfugiés russes.

À partir de cette époque, Kolia avait changé son orientation, que ce soit pour le travail ou pour les moyens à employer pour améliorer sa vie, et par de là sa conception sur l'existence avait évolué. Il se rendit compte que pour atteindre un but dans la vie, il était parfois nécessaire de « Jouer dans la vie », comme sur une scène, et la conséquence de ses réflexions avait changé sa conduite pour très longtemps.

Souvent dans ce restaurant, pendant son travail à l'heure du thé où les clients dégustaient leurs pâtisseries en écoutant la musique, Kolia écoutait aussi avec un très grand intérêt des œuvres de Tchaïkovski, de Rimski-Korsakov, Rachmaninov. C'était un ensemble à cordes, dont les musiciens étaient Russes et qui jouaient délicieusement.

Kolia eut l'idée de prendre quelques leçons de danses modernes, car ayant appris les danses anciennes lorsqu'il était à l'école, et connaissant le rythme musical, il lui suffisait de peu de choses pour s'adapter.

La rémunération pour son travail à la "Maisonnette russe" était assez médiocre, et les dépenses étaient limitées. Aussi avec un camarade, en prenant deux leçons, ils allèrent au Moulin-Rouge. Son nouveau camarade Alex. B, était déjà très initié à la vie parisienne, de plus ce garçon n'était pas timide, parfois même il était plutôt effronté, cela intriguait et attirait Kolia, c'était assez compréhensible, car Kolia ne rencontrait plus ses camarades Cadets et se retrouvait pratiquement seul.

Après avoir passé toute la soirée en dansant au Moulin-Rouge, ils se comprirent mutuellement sur beaucoup de choses et aussi sur les filles, avec leur manière de se comporter.

Son camarade était très fouinard au travers de la colonie Russe, et de tous les restaurants. Il cherchait souvent du travail, mais il n'en trouvait que par moments. Il s'occupait de plusieurs associations, et paraissait être toujours au courant de tout ce qui se passait dans les restaurants et cabarets russes. C'était un vrai bureau de renseignements.

Ils sortirent souvent ensemble dans les dancings, souvent en resquillant, sans payer les entrées et les consommations, étant tous deux sans argent.

Ainsi Kolia commença à s'émanciper, et avait acquis la manière de se conduire dignement, selon les anciens principes de l'école des Cadets. Son moral devenait meilleur, il prenait goût à l'esthétique et l'élégance, et commença à savoir se mettre en valeur selon les circonstances. Tous ces changements et le travail lui faisaient oublier souvent sa terre natale. La réception de la première lettre de sa mère depuis qu'il était à Paris ne lui annonçait rien de bon, toujours la misère et les grandes peines pour survivre, et aussi plus d'espoir de retour.

Les Fêtes de fin d'Année arrivèrent et le travail à la « Maisonnette russe » ne man-

quait pas et les dîners, les galas et les réceptions se succédèrent, car cet endroit était très fréquenté et avait beaucoup de succès auprès de la clientèle cosmopolite de Paris. Mais pour Kolia, la rémunération était toujours la même, il lui manquait toujours de l'argent pour pouvoir recommencer ses études dans le but de trouver un travail plus intéressant et qui apporte une meilleure rémunération. Étant donné l'évolution de ses goûts et de son ambition, il ne pouvait plus rester à ce travail en essayant la vaisselle et en préparant les toasts. Alors se trouvant toujours en contact étroit avec son ami Alex B., Kolia le suivait pour trouver du travail comme lui dans tel ou tel cabaret. Certaines personnes de la « Maison Russe » lui avaient conseillé de chercher un autre emploi, surtout avec ses connaissances d'Anglais qui pourraient lui faciliter les choses. Malgré les promesses de la Maisonnette Russe, il décida d'abandonner, car Alex. lui avait indiqué un cabaret russe le « Casanova », qui recherchait du personnel pour son établissement de Biarritz pendant la saison l'été. Alors Kolia se mit à réviser son Anglais et en même temps, alla voir cousin et d'autres camarades Cadets pour étudier leur situation, et voir si éventuellement il fallait emprunter un peu d'argent. Malheureusement les démarches pour emprunter un peu d'argent furent négatives. La seule chose sur laquelle il pouvait compter, c'était de pouvoir travailler au « Casanova », et d'emprunter juste pour le voyage à Biarritz. Il fallait être accepté, aussi Kolia n'abandonna pas l'idée l'aller voir ce cabaret, surtout qu'il était animé d'un grand désir de curiosité et de s'y rendre le plus tôt possible.

L'hiver s'achevait, et au début du printemps 1927, apparurent à l'horizon des circonstances favorables. Le nouveau camarade Alex Bour., lui avait indiqué le nom et l'adresse de la personne chargée de recruter le personnel, étant précisé que l'Anglais était exigé ainsi que l'éducation, étant donné que ce cabaret russe était considéré comme le plus chic et le plus luxueux.

Le soir de son jour de repos, Kolia se rendit au « Casanova », 4, avenue Rachel. En arrivant devant cet établissement, il fut impressionné par les luxueuses automobiles avec chauffeurs qui s'avançaient lentement devant l'entrée. Sans hésiter, il demanda au portier de voir le Comte Dall'Orsso, maître d'hôtel, directeur de la salle. Quelques instants après, apparut un homme élégant et raffiné, habillé d'une tunique blanche jusqu'aux genoux, pantalons rouges et bottes d'un rouge éclatant. Par ses manières et son langage, cet homme fit grande impression sur Kolia, l'apparence de quelqu'un d'un autre monde.

Après avoir fait les présentations et parlé de l'éducation et de la connaissance de la langue anglaise, le Comte Dall'Orsso accepta d'engager Kolia pour son établissement de Biarritz, en qualité de garçon de salle, mais à condition d'avoir la tenue de travail semblable à celle qu'il avait sur lui. Kolia accepta immédiatement cette place qui lui paraissait très intéressante sur tous les points, sous réserve de deux à trois jours de réflexion. Car en paroles tout est bien, mais en réalité il lui était apparu de grandes difficultés. Tout d'abord obtenir les moyens pour pouvoir acheter une telle tenue.

Le Comte Dall'Orsso avait donné à Kolia l'adresse d'un tailleur et d'un bottier russe

qui étaient les seuls capables d'exécuter de tels objets d'habillement. Après avoir réfléchi pendant la nuit, le lendemain Kolia se trouva un peu découragé face aux obstacles qui se dressaient devant lui, et il ne voyait aucune possibilité d'en sortir et était près d'abandonner. Mais par curiosité et risque, il alla quand même voir le tailleur et le bottier pour se renseigner sur les tissus et les prix. Pour le complet, on lui avait fait le prix minimum de 2000 f, à l'époque cela représentait une fortune et Kolia n'avait en tout que 200 f. Après tous ces renseignements, il sortit indécis. À la « Maisonnette russe », il avait essayé de formuler ses difficultés financières, mais hélas, personne ne pouvait lui venir en aide. Le soir même, il retourna voir le Comte Dall'Orsso et lui expliqua ses difficultés matérielles et financières devant lesquelles il se trouvait. Le Comte lui répondit qu'il était prêt à l'aider sous forme d'un billet aller-retour pour Biarritz, et lui donna le conseil de retourner chez le tailleur, afin de commander le costume et demander un délai pour le règlement. Après deux jours d'hésitation et de réflexion, Kolia retourna chez le tailleur, en lui déclarant qu'il allait travailler chez Casanova avec le Comte Dall'Orsso à Biarritz, et qu'il lui fallait un costume d'urgence, semblable à celui du Comte.

Aussitôt Kolia fut introduit dans le salon d'essayage afin de lui prendre ses mesures. Enlevant son veston, il commença à discuter sur le prix, en précisant qu'il n'avait pas d'argent et ne pouvait donner d'arrhes.

Au même moment, entra dans l'atelier une jeune femme, très élégante, blonde et jolie, portant de magnifiques bijoux. Elle demanda à haute voix où en étaient les réparations de ses costumes de scène, tout en avançant vers le salon d'essayage où se tenait Kolia. Lorsque le tailleur la vit, il abandonna Kolia ainsi que la couturière et se précipita vers elle avec empressement. Après l'échange de quelques mots entre eux, Kolia comprit que la visiteuse était une actrice et danseuse russe, très riche. Ce qui troublait Kolia c'est que de temps en temps cette jolie fille le regardait, tout en disant des compliments sur son sujet, car elle avait certainement entendu Kolia parler des conditions de paiements pour son costume et ses bottes.

Kolia éprouvait une certaine attirance afin de la connaître, mais ceci ne pouvait être que de courte durée, car il avait remis son veston et s'en allait en saluant le tailleur, ajoutant à voix basse qu'il ne pouvait rien donner en arrhes, de plus, s'il n'y avait pas accord sur les conditions de règlement, il annule sa commande, et renonce à se rendre à Biarritz. Le soir suivant, il retourna voir le Comte Dall'Orsso, en lui faisant part de ses démarches chez le tailleur, ainsi que le prix qui se monte à 2200 f, et qu'il ne peut payer une telle somme, qu'il se trouvait dans l'obligation d'abandonner. Le voyant découragé, le Comte au contraire le félicita d'avoir passé la commande, en lui précisant qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, car tout allait bien, et que la jeune femme avait réglé le prix du costume lors de l'essayage, et de plus elle avait recommandé au tailleur que le costume et les bottes soient bien faits.

Cette nouvelle inattendue réveilla chez Kolia une grande joie et immédiatement l'encouragea à persévérer, et de plus il éprouvait certains sentiments à l'égard de cette jeune personne, et ce qui était étonnant, c'est que lorsqu'il la vit chez le tailleur, il eut

l'impression qu'il y aurait une action quelconque de sa part.

Ainsi après s'être mis d'accord avec le Comte pour le départ à Biarritz vers le début juillet 1927, Kolia retourna le lendemain à son travail, et annonça sa démission. L'été arriva vite et comme convenu, au début juillet, tout le personnel du Casanova y compris Kolia arriva à Biarritz, puis il se rendit à Chambre d'Amour (Anglet) dans la banlieue de Biarritz où se trouvait le cabaret. Après son installation chez la logeuse, Kolia essaya son costume car il n'avait pas eue jusqu'à ce moment, le temps de le faire.

Kolia était très heureux, mais il pensait à la jeune femme et à sa bonté. Les premiers jours de travail parurent très agréables et intéressants, mais un peu pénibles. Mais les quelques inconvénients du travail de nuit étaient compensés par la beauté du pays, le climat sain et sec avec l'air marin et l'air embaumé du parfum des pins, se conjuaient à merveille.

Le cabaret était installé dans une très grande villa, située sur une hauteur à environ six cents mètres d'une immense plage et où l'on pouvait admirer l'océan. Kolia était émerveillé par la nature et les paysages environnants. Comme cela avait été prévu, le cabaret fut ouvert le jour fixé sous la forme d'un grand gala et cela avait nécessité la mobilisation de tout le personnel pour les préparatifs quelques jours avant l'ouverture.

Cette journée fut merveilleuse et splendide au milieu des fleurs et du luxe, tout cela accompagné d'un programme artistique de premier ordre. La clientèle était composée uniquement par l'aristocratie internationale, et de personnes riches pour lesquelles l'argent ne comptait pas. Cela créait une ambiance tantôt française, tantôt russe, tantôt espagnole.

Tout ce faste stupéfiait et étonnait Kolia qui n'arrivait pas à comprendre. Il pensa, parfois à son passage à la ferme, à l'usine, à la Maisonnnette russe, et enfin à Biarritz chez « Casanova », où la vie était fascinante et tourbillonnante par ces gens riches qui évoluaient autour de lui, le désorientait, surtout qu'il ne dormait que cinq heures par jour, le beau temps ensoleillé aussi l'empêchait de dormir. Néanmoins Kolia s'estimait heureux d'avoir trouvé ce travail agréable et aussi avec une bonne rémunération, malgré l'exigence du travail de nuit et l'imposition d'une tension extrême.

Les contacts avec tous ses collègues étaient très sympathiques. Ils étaient d'ailleurs plus âgés que lui et leurs origines sociales et leur éducation produisaient chez Kolia un effet d'infériorité. Mais, grâce à sa conduite, sa gymnastique sur la plage, lors des moments de repos, Kolia avait pu s'intégrer parmi eux, et cela lui permit de parfaire son éducation. Par la suite il se rendit compte qu'il avait toujours quelque chose à apprendre dans les différentes catégories de la classe sociale. On peut dire qu'à partir de cette période, les contacts avec son entourage avaient eu une profonde influence sur sa conduite et aussi sur la conception de la vie, qui lui servit pour l'avenir. Quant à l'autre côté de la société, celle qui était riche, la pensée principale était de gagner de l'argent par tous les moyens et profiter de la vie.

À cette époque de l'année, c'était l'été, la plupart de gens riches qui venaient représen-

taient la classe dirigeante internationale, et leur comportement et leur raisonnement sur de multiples sujets, étaient très utiles et instructifs pour Kolia. En fait le travail pour lui dans ce cabaret, était presque un spectacle continu, par la variété du programme artistique, la beauté de la musique et la clientèle de premier choix.

Un jour « Casanova » était chargé par le « Golfer's Club » d'organiser un gala en soirée à Chiberta, lieu du club et du terrain de golf situé à 3 km de Chambre d'Amour. C'était une immense et magnifique propriété, en plein bois, et la façade de la villa bordait un grand lac. À l'intérieur de cette villa au milieu de l'importante salle principale, il y avait un grand bassin éclairé, dans lequel évoluaient toutes sortes de poissons. À cette nuit de gala se retrouvaient de grands noms européens et de l'industrie. La tenue d'habit était de rigueur.

Parmi les invités, le Grand-Duc André, le Prince Youssouf, des artistes russes de renommée mondiale : Diaghilev, Masjouchine, Chaliapine.

La soirée était très brillante, c'était l'apogée de la saison. À la fin vers 6h du matin, quelques irréductibles presque saouls, ayant rempli leur verre de champagne, se mirent tout habillés dans le bassin. Ils se mirent d'abord au garde-à-vous, vidèrent leur verre à la santé des Russes qui étaient là, puis commencèrent à se baigner en essayant d'attraper les poissons, ce spectacle était tragi-comique.

Le séjour touchait à sa fin, Kolia commença à penser à son avenir et il se rendit compte de l'utilité de la langue Anglaise, laquelle lui permettra de trouver plus facilement un autre travail. Parfois après avoir passé la nuit au cabaret, il pensait à ses Parents et à leur misérable existence à des milliers de kilomètres de là.

Dans l'ensemble le travail se déroulait assez bien, et Kolia avait pu économiser un peu d'argent, ce qui lui permettra à son retour à Paris de rester deux ou trois mois sans travailler, et aussi cela facilitera le renouvellement de sa garde-robe. Il avait de toute façon décidé de rester dans le milieu des cabarets et restaurants russes, il lui fallait pour cela rester impeccable d'autant plus qu'il avait pris goût à l'esthétique et à la beauté.

Avant la fermeture du cabaret, Kolia s'était rendu à Biarritz et à Bayonne afin de visiter ces villes. Il prit une tasse de thé au casino et dansa tout l'après-midi. Là il se rendit compte qu'il était moins timide et trouva assez facilement des jeunes filles ou des femmes pour danser et pour flirter sans trop chercher les aventures sentimentales, malgré le désir le tracassant souvent.

Le jour de la fermeture, Casanova avait organisé un grand gala en soirée pour marquer la fin de la saison. Ce soir-là, Kolia avait retrouvé parmi les clients, la Princesse Gagarine qu'il avait connue à l'école à Constantinople, dont l'un de ses fils était dans le groupe encadré par Kolia. Cette rencontre fut très agréable pour Kolia et elle lui rendit de grands services dans ses activités plus tard lorsqu'il sera à Cannes.

Donc après la fermeture de l'établissement au début octobre, tout le personnel y compris Kolia rentra à Paris ; la transition et changement de climat était très surprenant,

car à Paris il faisait déjà froid. Après quelques jours d'inaction, Kolia était allé rendre visite à tous ses amis Cadets et à son nouvel ami A. Bourzev, et il leur contait son séjour à Biarritz.

Il est certain que cela avait eu un grand effet auprès de ses amis, et Kolia paraissait à leurs yeux par moments comme un héros débrouillard. Puis il alla avec Bourzev à un thé dansant et pour fêter la réussite. Ensuite il se rendit chez le tailleur pour se commander un costume complet en prévision de moments difficiles, et aussi pour être en mesure de paraître en parfaite tenue le cas échéant. Quelque temps après il retourna voir le Comte Dall'Orsso, lequel lui avait promis en quittant Biarritz qu'il serait favorable pour l'engager de nouveau au « Casanova » pendant un ou deux mois. Il reprit le même travail qu'à Biarritz pour deux mois.

Entre temps, Kolia reçut des nouvelles de Russie et avait aussitôt répondu, en racontant à sa Maman, frères et sœurs les changements qui étaient survenus dans sa vie. Mais soucieux de son existence, il lui fallait agir pour les démarches dans ses recherches. Il était incontestable que la rencontre avec la Princesse Gagarine avait contribué fortuitement à son retour au « Casanova » de Paris, et aussi le patron du cabaret, M. A. Bronstein (juif russe baptisé), lequel sachant que Kolia n'avait aucun parent proche et vu son jeune âge, avait insisté pour qu'il soit accepté parmi son personnel.

Cela était étonnant, car à certains moments, les comportements de Kolia étaient assez violents et injurieux envers les juifs.

Le travail, surtout la nuit apparut plus fatigant ici qu'à Biarritz, mais cela ne dura qu'un temps assez court, parce qu'en raison de la diminution de clients, Kolia fut obligé d'abandonner le Casanova vers la fin novembre. Aussitôt sa situation matérielle devint difficile, car ayant fait beaucoup de dépenses pour sa garde-robe et d'autres achats, il se retrouva sans argent. Il se mit en quête d'un prêt auprès de ses connaissances.

Pour son travail, il n'envisageait rien à Paris, puisqu'en quittant le « Casanova » on lui avait promis de l'engager pour le même travail lorsque le cabaret de Cannes sera à nouveau ouvert vers la fin décembre. Ses recherches financières demeurèrent vaines, sauf quelques-unes, ce qui lui permit de ne pas mourir de faim, car l'hiver s'annonçait rude et froid. Il fut obligé d'habiter dans une chambre misérable d'un hôtel de passe. Souvent il lui arriva de rester couché toute la journée pour éviter un épuisement inutile et la faim. Il faut noter qu'à cette époque, il n'y avait aucun secours concernant le chômage. Ces faits étaient très déprimants moralement. Kolia avait cependant un espoir, celui de la réussite de son départ pour Cannes et aussi ses relations avec ses camarades.

Kolia allait deux fois par semaine chez un nouvel ami, Basile Razoumovski, chez lequel il dînait. Il était russe, beaucoup plus âgé que Kolia et il voulait l'aider, ne serait-ce que sous la forme d'un repas modeste dans sa chambre d'hôtel et lui donner des conseils. Cela était très réconfortant pour Kolia et aussi très utile, car Basile était un homme très cultivé qui avait appartenu à la classe dirigeante avant la révolution, et restait toujours en contact avec l'aristocratie russe à Paris.

Aussi chaque vendredi, Kolia était sûr de manger à sa faim et aussi de s'instruire et se documenter sur toutes les questions, que ce soit de la musique, la littérature, l'histoire les langues, en particulier l'Anglais et l'Allemand.

Pendant ce temps, Kolia avait établi une liste des personnes susceptibles de lui venir en aide, car il se posait pour lui un nouvel obstacle, c'est-à-dire celui de payer son billet aller-retour pour Cannes et régler l'hôtel. Enfin après avoir ramassé une somme modique et ayant vendu son vieux pardessus à Basile Razoumovski et deux bouteilles de champagne, cela lui permettait déjà de régler une grande partie de sa note d'hôtel.

Quant au voyage, Razoumovski lui avait recommandé une personne haut placée dans l'administration de la S.N.C.F., laquelle lui obtint un billet aller-retour avec une réduction de 50 %. Ainsi Kolia avait réussi provisoirement à échapper à cette misère et changer d'horizon.

Le lendemain matin il débarquait à Cannes ; c'était le jour du Nouvel An, et aussitôt il rejoignit le personnel du Casanova, qui se préparait à la mise en place à cette occasion. Kolia fut obligé de donner son costume à repasser par la femme de chambre de son hôtel, et le soir du même jour il commença à travailler dans les mêmes conditions qu'à Biarritz, servir, verser le champagne aux clients et vendre les cigarettes.

Le jour suivant, il alla se promener en ville et surtout sur la « Croisette » et le port aux yachts. Il fut frappé par la beauté de cette ville, par la promenade des Anglais longue de plusieurs kilomètres, ses fleurs et ses couleurs.

La vie de nuit à Cannes était moins pénible qu'à Paris, vu le climat, et aussi il pouvait profiter de ses après-midi pour ses promenades et ses observations sur les gens.

Il avait rencontré la Princesse Gagarine, laquelle fut très précieuse pour lui par ses conseils sur la vie mondaine, les artistes et leurs aventures sentimentales. Elle vivait sur la côte pendant trois mois d'hiver et attendait son prochain départ pour les États-Unis.

Pendant ses deux mois de travail à Cannes, son existence et sa vie se passèrent normalement sans aucun fait marquant. Chaque nuit il travaillait dans une salle luxueusement décorée dans le style des milles et une nuits. La clientèle était cosmopolite, semblable à celle de Biarritz. Chaque après-midi, Kolia allait se promener sur la croisette pour respirer l'air pur et se désintoxiquer, cela dura jusqu'au début mars.

Vers la fin mars, l'exploitation de l'établissement Casanova fut suspendue, la plupart des artistes, des musiciens rentrèrent à Paris. Avant de quitter ce lieu enchanteur, Kolia était allé visiter Nice et Monte-Carlo, car il fallait profiter de ce séjour pour visiter un peu la côte, de profiter de son climat et d'avoir un plus large aperçu concernant ce centre touristique.

Avant de prendre le train, il se trouva un petit moment, seul. Il en profita pour faire une récapitulation de tous les événements qui s'étaient produits depuis Biarritz et de son séjour à Cannes, avec les derniers contacts qu'il avait eus ici. Il constata que le monde qu'il côtoyait et dans lequel il évoluait par son métier, était un monde unique-

ment intéressé par les loisirs, les plaisirs et le luxe. Cela le rendait à la fois envieux, irrité, découragé. Mais en même temps, il constata que son esprit s'était élargi, les vues sur les choses, les considérations sur les gens et leurs actions furent pour lui très enrichissantes et lui servirent dans le futur. Parfois ses pensées s'égarèrent sur le principe du mal et du bien, vu que son éducation depuis son enfance était basée sur le bien, la fidélité, l'honnêteté et l'obéissance. En même temps lorsqu'il pensait à son travail à la ferme ou à l'usine, c'était un autre monde dans lequel les petits soucis quotidiens des gens et leurs besoins limités les obligeaient à ne penser qu'au travail. Cela faisait réfléchir Kolia, sur la possibilité de trouver la voie pour s'intégrer dans un milieu de gens sérieux et honnêtes. Ou, en cas d'échec, vivre en marge des ces gens avec leur société.

Aussi après avoir acquis un certain goût pour les belles choses et ayant aussi vécu dans cette vie mondaine avec ses plaisirs, il lui était très difficile de les réaliser par la voie normale, car ses moyens limités ne lui permettaient qu'un extra de temps en temps. Souvent pour pouvoir vivre selon ses goûts, il était obligé de se trouver en contact avec des gens dont la morale et l'honnêteté étaient douteuses, mais son esprit droit et sa méfiance lui imposaient d'éviter parfois les contacts douteux pour ne pas se trouver devant d'éventuelles difficultés.

Donc Kolia rentra à Paris, et il était très heureux de retrouver ses amis Cadets et son cousin. Peu de temps après il alla se faire inscrire aux cours d'Anglais et de comptabilité afin de se perfectionner, et ensuite de chercher un autre emploi en dehors des restaurants et cabarets. Mais ses cours ne durèrent qu'un mois, faute de ressource, car après avoir réglé partiellement ses dettes, et après avoir renouvelé une petite partie de sa garde-robe et les quelques sorties avec ses camarades, il n'avait plus d'argent. Pendant cette période, il fit de riches connaissances nouvelles dont le Baron Wolfman, sorties à Montparnasse, dans le café la Rotonde, au Dôme. Presque tous les soirs il sortait avec Alex. Bour. à la recherche de nouvelles rencontres ou parfois des aventures passagères sans importance.

Au début de l'été, la situation de Kolia était devenue critique, il retourna de nouveau au cabaret Casanova, où le Comte Dall'Orsso devenu Directeur, l'engagea aussitôt pour travailler au Touquet, car Casanova venait d'ouvrir un établissement à cet endroit pour deux mois de l'été.

Cela faisait un immense plaisir à Kolia, aussitôt il retourna à son hôtel, sortit son costume de la valise pour le remettre en état chez le teinturier. Le 10 juillet, il s'en alla avec tout le personnel au Touquet, où l'établissement devait ouvrir le 14 juillet.

Kolia avait trouvé une chambre chez des particuliers dans le centre de la ville à deux cents mètres de la plage. Cette petite ville de plaisance au bord de la Manche face à l'Angleterre était très vivante et très agréable, et en été, elle était fréquentée presque uniquement d'Anglais, qui venaient passer leurs vacances. Au Touquet le travail de nuit se terminait un peu plus tôt que d'habitude. Vers 4h du matin, Kolia allait se

coucher aussitôt après le service, car il n'aimait pas veiller et était assez sobre vis-à-vis de l'alcool. Cela lui permettait de se lever vers midi et de se rendre directement à la plage et se baigner.

La plage était magnifique, immense, recouverte de sable fin et sur laquelle on ne trouvait presque que des Anglais et aussi, de grandes personnalités comme les directeurs du « Daily Mail », de la Barclays Bank, de la Llyod, et aussi le Prince-de-Galles. Presque tous les gens venaient le soir au Casanova, où deux fois par semaine étaient organisés de Grands Galas artistiques avec feux d'artifices. Le cabaret se trouvait dans l'enceinte du Casino, cela avantageait la recette ainsi que les gains pour le personnel et en observant tous ces gens dépenser de l'argent, on pouvait dire qu'il coulait à flots. Cela n'étonnait plus Kolia, car il avait déjà vu cela à Biarritz et à Cannes. Presque tous les après-midi, il allait à la plage où il rencontrait d'autres collègues et musiciens du Casanova avec lesquels il jouait au ballon et discutait. Il se sentait en forme, confiant, mais trop optimiste. Justement au cours de ses baignades, Kolia demande à un musicien (Petia-Bangeo), s'il ne connaissait pas un endroit où il trouverait une occupation rémunératrice, vu qu'il avait du temps de libre. Le hasard a voulu que le musicien connût un hôtel, dont le propriétaire cherchait quelqu'un de jeune initié un peu à la musique et à la danse russe pour s'occuper du thé dansant dans son hôtel. Ayant appris par le maître d'hôtel le nom du propriétaire du Carlton, Kolia se présenta au directeur en lui exposant le but de sa visite et aussi lui faisant part de ses références. À la suite de l'entretien avec le patron, M. Félass lui proposa de venir immédiatement à son hôtel de 17h à 19h pour le thé dansant. La nouvelle fonction de Kolia consistait à essayer de danser avec une cliente de l'hôtel et ainsi d'animer et mettre de l'ambiance, rendre tous les après-midi plus gais pour la clientèle de l'hôtel. Kolia accepta et revint ensuite tous les jours jusqu'à la fin de la saison. Ce nouveau travail permit à Kolia d'entrer en contact avec des Anglais, de parler cette langue ce qui était excellent. Il eut l'occasion de rencontrer un ancien diplomate Anglais, qui avait séjourné à Shanghai et désirait s'exercer en russe. Cette nouvelle occupation était rémunératrice, car les clients payaient bien pour les danses, cela permit à Kolia de mener une vie presque mondaine. Il travaillait donc au « Casanova » de 22h à 4h du matin. L'après-midi, plage et thé dansant au Carlton, cela lui avait procuré une satisfaction personnelle et même rendait un peu jaloux et envieux certains collègues de Casanova, d'ailleurs sans conséquences. Ce passe-temps de l'après-midi ne dura que trois semaines, car à la fin Août, c'était la fin de la saison et le Casanova fermait. En quittant le Carlton le patron lui avait offert de revenir l'année suivante pour deux mois pendant la saison, en précisant qu'il sera nourri et logé, et considéré comme professeur de danse et de tennis. Cette offre avait flatté Kolia lequel accepta avec empressement et lui procura un grand espoir pour l'avenir. Il resta en excellents termes avec le patron.

Profitant encore des belles journées d'arrière-saison, et restant seul sur la plage, il réfléchissait, et ses pensées se mirent à tourbillonner au sujet de tous ces événements qui étaient arrivés depuis plusieurs années. Il constata qu'à plusieurs reprises, le hasard avait été heureux et avait favorisé sa lutte pour son existence, mais en même temps il

pensait à ses parents dont il venait de recevoir des nouvelles. Quelques jours après il rentra à Paris avec bon moral ; il retourna dans le même hôtel où il retrouva ses affaires et ses valises remplies d'objets qu'il avait depuis l'Égypte.

La vie tourbillonnante de Paris s'empara de nouveau de Kolia, il retrouva aussi son cousin et ses amis Cadets et Alex Bour. et Cyril Wolfman, avec lesquels il sortait souvent à Montmartre où l'ambiance était plus vivante, plus jeune et cosmopolite, une vraie foire humaine. Ce qui était curieux, c'est que la vie nocturne de Montmartre ne l'attirait point, car il y avait deux pôles d'attraction à cette époque, le public et, les prix pratiqués dans les boîtes de nuit étaient trop élevés.

En définitive les fréquentes sorties ne faisaient qu'augmenter les dépenses de toutes sortes. Bien sûr il était parfois intéressant et utile de trouver un petit travail d'extra, mais cela était insignifiant par rapport à ses dépenses. Néanmoins ces soirées passées dans une ambiance gaie soulageaient la solitude de Kolia.

Ainsi son argent filait bien vite, c'est pourquoi il se mit à la recherche d'un travail, mais pas dans des cabarets ; il recherchait plutôt dans des bureaux ou entreprises. Hélas, il n'avait aucune possibilité de trouver, vu qu'il était étranger, et aussi sa conception sur le travail était exigeante. Il ne pouvait accepter n'importe quel travail, car il avait des prétentions, se croyant déjà plus élevé socialement ; ayant été engagé comme professeur de tennis et de danse à l'hôtel Carlton et pour l'hiver suivant au Casanova à Cannes. Tous ces éléments un peu absurdes parfois, l'avaient empêchés d'accepter n'importe quel emploi, même provisoire.

En conséquence de ces faits, malgré ses projets et ses rêves, il se retrouva au milieu d'octobre dans une très mauvaise situation. Son ami Alex. venait le voir souvent pour manger avec Kolia, et lui aussi se trouvait dans le besoin.

Alors Kolia en eut assez de cette vie, et décida de partir pour Cannes. Il fit le tour de ses amis afin d'obtenir un peu l'aide, c'est-à-dire de l'argent, puis il rassembla tous ses vêtements un peu usagés et les porta chez son ami Basil, chez qui il avait déjà déjeuné, et laissa ses vêtements en gage. En mangeant chez Basil Razoumovski et écoutant la musique russes dont ils étaient friands, Kolia exposa à Basil son affaire de vêtements pour les vendre, et Basil accepta.

Puis Kolia alla voir la personne russe qui travaillait à la direction de la S.N.C.F., et trois jours, après Kolia obtint son billet pour Cannes avec 50 % de réduction.

Il retourna voir ses amis auprès desquels il obtint quelques petites sommes d'argent, ce qui lui permit de payer un acompte sur l'arriéré de sa note d'hôtel où il devait trois mois écoulés. Enfin cela lui avait permis de sauver la face vis-à-vis de la propriétaire, et d'avoir un peu d'argent pour les menus frais et ne pas mourir de faim.

Au début décembre, il alla voir le Directeur de Casanova, pour s'assurer de la date d'ouverture du cabaret de Cannes, il lui fut répondu que le directeur était déjà là-bas pour surveiller les installations, et que l'ouverture aurait lieu le 20 décembre. À la suite de cette nouvelle, Kolia décida d'activer son départ, mais comment faire ? Alors n'ayant pas fini de payer l'hôtel, il lui vint une idée aventureuse, celle de fuir l'hôtel

sans payer. Pour cela, il informe son ami Cyril Wolfam, qui demeure près de l'hôtel et approuva son entreprise, en lui proposant de passer plusieurs nuits chez lui et ainsi de faciliter le départ après avoir quitté l'hôtel.

Ayant choisi le jour où le patron se couche tôt, Kolia avait préparé ses deux valises remplies de vêtements et objets les plus utiles et les plus chères. Quant à la troisième valise qu'il possédait et qui datait aussi, car elle venait de Constantinople. Elle était remplie de vieilles choses et d'un réveil, aussi il décida de l'abandonner dans la chambre. Il s'assura de la complicité de la femme de chambre, laquelle avait un petit penchant pour Kolia, en lui donnant un petit pourboire. Il lui promit de la revoir par la suite. Il demanda un taxi pour 23h, heure de sortie de l'hôtel. Avec grande prudence, il descendit les quatre étages, chargé de ses lourdes valises. Il s'engouffra dans le taxi, et cinq minutes après, chez le baron Cyril Wolfman qui l'invita aussitôt à dîner.

Avec grand soulagement Kolia se sentit libre, déchargé d'une grande dette vis-à-vis de l'hôtel. Après avoir passé deux nuit chez son ami, il prit le train du soir à destination de Cannes.

En arrivant de bonne heure, cela lui permit de retrouver l'endroit où devait s'ouvrir le Casanova. Puis il se mit à la recherche d'un hôtel à proximité du Casanova. Après son arrivée à Cannes il revit le Comte Dall'Orsso, dont les informations qu'il reçut de lui ajoutèrent de la déception, car le cabaret n'ouvrirait ses portes que le 24 décembre, à cause du retard dans les travaux.

Il y avait dix jours à attendre, ce fut pour Kolia une désagréable surprise. Il était pratiquement sans argent, et se sentait obligé de demander une avance au Comte, cela permit à Kolia de laisser un acompte pour sa chambre d'hôtel. Il était très heureux de retrouver le doux climat de Cannes. Il y avait déjà des touristes qui se flânaient sur la croisette. En se promenant, il rencontra des Russes qui lui indiquèrent un restaurant russe appelé « Ermitage Moscovite », dont un artiste chanteur, Sacha Makaroff, était très bien connu de Kolia, et était responsable du programme artistique.

Par la suite, cela lui fut très utile, car le Casanova eut beaucoup de difficultés pour démarrer, et Kolia avait décidé de s'adresser à l'Ermitage Russe, surtout que sa situation personnelle était très basse.

Donc il alla à ce restaurant, et demanda à voir Sacha Makaroff, lequel fut très surpris et accepta de recevoir Kolia. Ce dernier lui supplia de lui trouver du travail, même quelconque, en insistant bien sur son cas désespéré, d'autant plus que l'hôtelier demandait que la note soit réglée, et qu'ici, il ne pouvait pas fuir sans payer, car en aucun cas Kolia ne devait se séparer de ses valises contenant les objets et vêtements nécessaires pour le travail.

Sacha Makaroff directeur artistique de ce restaurant, voyant la situation délicate de Kolia, l'avait engagé comme danseur mondain, en précisant qu'il ne pouvait lui donner aucun gage fixe, et que par conséquent c'était à Kolia de trouver des clientes pour danser avec lui, et aussi savoir se faire payer. Alors il lui demanda conseils à la suite desquels ce nouveau travail ne marchait pas trop mal, cela ne dura qu'une semaine, car vu les mauvaises affaires, le restaurant fut obligé de fermer définitivement. Alors

Kolia se retrouva à nouveau sans-travail. Depuis son arrivée à Cannes les événements s'étaient succédé avec grande rapidité, et il se retrouvait avec peu d'argent et la hantise de la note d'hôtel.

Kolia se précipita au Casanova, lequel était ouvert déjà depuis trois semaines. Le patron ne put l'engager car les affaires marchaient lentement. Alors ce fut un coup très dur pour Kolia, de plus la température avait commencé de baisser (20 janvier), il gelait presque. Après cet échec auprès du Casanova, et connaissant un peu la colonie russe de Cannes, il alla voir l'association qui se trouvait près de l'église russe, où il croisa un garçon qu'il avait déjà rencontré à Paris et qui était dans la misère. Ensemble ils essayèrent auprès de l'Association, d'obtenir un voyage gratuit pour Paris. Après cela Kolia revint dans sa chambre, et commença à récapituler tous les événements, puis il compta l'argent qu'il lui restait, il décida de régler l'hôtel, de façon qu'il lui reste encore pour séjourner trois jours.

Le lendemain il retourna à l'Eglise russe où il retrouva « sa nouvelle connaissance » qui travaillait en extra, et en bavardant, il proposa à Kolia de passer quelques nuits ensemble dans la cave d'une villa en construction, en attendant que Kolia trouve du travail ou retourne à Paris. Vers midi Kolia alla déjeuner gratuitement à l'association, où l'on servait le déjeuner à ceux qui n'avaient pas les moyens. Après ce repas, il acheta un journal local afin de voir les annonces d'offres d'emplois, mais il n'y avait rien de susceptible de marcher pour lui. Il retourna à l'hôtel et se coucha en pensant à trouver une solution pour sortir de cette misère. Il décida de retourner voir son nouvel ami pour lui confirmer sa décision de passer quelques nuits avec lui dans la cave, mais il lui fallait l'adresse.

Il avait l'intention de déménager le lendemain, avec discrétion et le soir seulement, que son aspect extérieur paraisse impeccable et ne soit pas celui d'un clochard.

Avec le concours de cet ami, et ayant emprunté une brouette, le déménagement s'effectua normalement et plutôt péniblement, car cette villa en construction se trouvait à 3 km sur la hauteur.

Ils arrivèrent là vers minuit. Il faisait noir sur le chantier, ils descendirent doucement dans la cave, d'où quelques souris et rats s'échappaient. L'ami d'occasion alluma une bougie, en précisant qu'il fallait se coucher rapidement pour éviter d'attirer la curiosité et les ennuis de toutes sortes, de plus à 6h du matin, ils étaient obligés de quitter les lieux, car les ouvriers venaient prendre leur travail.

La-dessus, Kolia demanda à son compagnon, où se coucher ? L'autre répondit en montrant 5 planches mises ensemble sur deux caisses vides, voilà ! On va s'allonger tout habillé et s'enrouler dans les couvertures l'un à côté de l'autre, ainsi on aura plus chaud. Il faisait froid, le thermomètre était au-dessous de zéro.

La première nuit fut un vrai cauchemar pour Kolia qui n'a pas pu fermer l'œil. Couché tout habillé, réveillé à chaque instant par les souris et le froid et aussi gêné par un lit de fortune si étroit, qu'il lui arrivait de tomber par terre. Au bout d'un moment il se leva et chercha en tâtonnant le chemin pour sortir. La lune brillait et il faisait très froid, il regarda sa montre qui indiquait 3h. Il retourna dans la cave, saisie par le froid,

il s'allongea près de son camarade qui ronflait et qui avait presque toute la couverture pour lui, du moins la partie destinée à Kolia. Pendant cette nuit, ses pensées se succédaient sans cesse, par moments la pensée de ses Parents revenait dans son esprit, ainsi que la fuite de Russie, l'école des Cadets en Egypte où il faisait très chaud, puis l'arrivée en France, le séjour à la ferme, puis Paris...

A la fin, tout s'entremêlait. La lumière du jour commença à pénétrer dans la cave, par la porte non encore montée. Kolia se mit debout, et saisit par le froid commença à faire des mouvements de gymnastique, ensuite il mit son pardessus et prépara sa valise.

Son compagnon s'apprêta rapidement et courut demander à une concierge à une centaine de mètres de là pour garder leurs bagages, car ils ne pouvaient pas les laisser dans la cave. Le compagnon revint vers Kolia lui disant qu'il pouvait laisser ses valises à la concierge. Son camarade s'en alla à son travail de maçon.

Kolia se retrouvait seul désespéré, désemparé, indécis, ne sachant où aller ? Il était 6h 30, il était sale, pas rasé, il voulait se débarbouiller, mais où ?

Soudain il lui vint une idée, pourquoi ne pas aller à la gare de Cannes. Il se mit à marcher d'un bon pas, puis au bout de quinze minutes, il rentra dans la salle d'attente, où il se laissa tomber sur une chaise, il était épuisé. Après quelques minutes à l'abri du froid, il se sentit un peu détendu, mais très las ; il avait un fort mal de tête et mal au cœur. Après ces quelques instants de repos, il reprit ses esprits, et alla vers les toilettes. Il se lava la figure avec l'eau froide ce qui le remit d'aplomb, ensuite c'est la faim qui s'empara de lui.

En vitesse il sortit de la gare et voyant qu'il était 7h 30, il repartit en direction de l'église où se trouvait la communauté russe, où on lui donna un grand bol de café au lait et du pain sec gratuitement. Après avoir assouvi sa faim et se sentant presque en forme, Kolia alla directement chez le responsable de la communauté pour demander du secours, lequel se concrétisa par un don de 5 f.

Après cette humiliation, d'ailleurs il y avait des moments où il ne prenait pas en considération de pareils préjugés, il repart en ville et passa devant un café, fréquenté par des gens sans travail qui cherchaient des emplois dans les grands hôtels.

Kolia entra dans le bar, et là il rencontra un garçon qu'il avait déjà connu l'an dernier. Aussitôt le garçon invita Kolia à déjeuner, pendant lequel ils échangèrent leurs nouvelles. Mais Kolia essaya de dissimuler ses ennuis et sa misère, en lui contant simplement qu'il était venu à Cannes pour trouver du travail et que le climat lui plaisait et qu'il convenait mieux pour sa santé.

Avant de se séparer, Kolia regarda les annonces dans le journal local où il n'y avait rien d'intéressant pour lui, alors l'autre garçon lui fit observer qu'il faut consulter ces annonces tous les matins. Après s'être séparé, Kolia alla se promener sur la croisette où il faisait un temps magnifique, frais mais ensoleillé, il s'assit sur un banc et se mit à réfléchir pendant des heures. Tout avait défilé dans ses pensées : ses Parents en Russie, dans les villes là-bas, les enfants orphelins abandonnés qui mouraient de faim, les circonstances misérables dans lesquelles il se trouvait lui-même. Bref, voyant que le jour

baissait et qu'il était déjà 18 h, il repartit en direction de la « cave », où se trouvaient ses valises.

Avant d'arriver à la villa en construction, Kolia rencontra la concierge qui l'avait rassuré pour ses bagages et lui avait proposé que s'il avait besoin d'une couverture, elle la lui prêterait ; il l'a remercia, il n'en avait pas besoin. En arrivant dans la cave, il retrouva ses valises avec un grand soulagement et après quelques minutes son ami de misère arriva aussi, en annonçant que le lendemain il ne travaillait plus, vu le froid. À la suite de quelques banalités échangées entre eux, ils essayèrent de se coucher sur ce lit si étroit, que Kolia appréhendait déjà de ne pouvoir dormir. Cette nuit-là fut semblable à la précédente, c'est-à-dire froid, bruits suspects, sans doute des souris, le ronflement de son camarade et surtout son esprit dont les pensées reprenaient le cours ; vers le matin, il put s'endormir un peu.

Puis la cave commença à s'éclairer par le jour naissant. Kolia se mit debout, remis la deuxième couverture sur son camarade ; il mit son pardessus et remercia l'autre encore endormi, pour son hospitalité « misérable », et s'en alla avec ses deux valises en direction de la gare.

Il marchait lentement, il faisait froid (-2), une demi-heure après il remit ses bagages à la consigne, sauf le rasoir. Il alla aux toilettes, se rasa, il était déjà 7h du matin, il compta sa monnaie, environ 4 f, et se dirigea vers le café dans lequel il était allé le jour précédent. Il acheta un journal. Il s'assit à une table et commanda un grand café au lait avec des croissants, car il avait fait le calcul du prix, soit 2 f. Après avoir bien mangé, il se sentait en forme et son goût pour l'action dominait ses pensées. Sans se soucier de ses ennuis, tranquillement il consultait les annonces parmi lesquelles se trouvait une demande d'emploi comme plongeur, à l'hôtel Majestique. Entre-temps, arriva le jeune homme de la veille avec qui il avait déjeuné et qui avait été très heureux de rencontrer Kolia Celui-ci lui conseilla de se présenter immédiatement au Majestique.

Kolia ne perdit pas une minute, et se rendit à l'hôtel. Le chef du personnel l'engagea tout de suite en précisant qu'il peut apporter ses bagages dès qu'il pourra, pour commencer son travail, le lendemain. Kolia avait 400 f par mois, nourri et logé. Alors il le remercia et couru à la gare pour prendre ses bagages à la consigne pour 1 f, puis il revint à l'immeuble réservé au personnel, situé derrière l'hôtel, et après les formalités, il s'installa dans sa chambre. Elle était propre avec un bon lit. Il se coucha et se réveilla vers 4h de l'après-midi. Il avait une grande faim, mais il n'avait pas besoin de compter son argent, il ne lui restait que 1 f. Alors il se lava, remit toutes ses affaires en ordre, se recoucha, sachant et ayant l'espoir de se rattraper et d'assouvir sa faim le lendemain matin À son travail.

Étant couché, ses pensées se mirent en marche, et il pensa à nouveau à son passé, finalement ne pouvant dormir à cause de la faim qui le tiraillait, il se leva et bu un grand verre d'eau au robinet et se recoucha, en pensant à Dieu, s'il existait ?

En bref, ce nouveau travail l'avait beaucoup aidé, surtout que cet hiver, il faisait très froid, et c'était exceptionnel (-1 à Cannes en 1927), et impensable sur la côte d'Azur.

Kolia commença son travail à 6h du matin. Il faisait chaud dans la pièce où se faisait la plonge et elle était près des grandes cuisines. Aussitôt le garçon qui travaillait avec lui, lui donna du café, lait, pain, beurre et confiture, cela était pour Kolia un petit-déjeuner princier. Aussitôt après, ils commencèrent à laver. C'était pareil tous les jours. L'après-midi il y avait une relâche de deux heures., Kolia en profitait pour se promener sur la croisette qui se trouvait en face de l'hôtel. Il rentra à sa chambre le soir vers 19h 30. Pendant ses heures de repos, il évitait les sorties en ville, car il était désargenté, cela lui permit de récupérer, physiquement et moralement, parfois il répétait un peu d'Anglais. On peut dire que pendant les deux premières semaines, il menait une vie recluse. Il appréciait beaucoup la sécurité d'avoir un travail au chaud et un gîte après toutes ces aventures, tragi-comiques. Par contre la solitude commençait à lui peser, car n'ayant personne à qui parler, ses pensées revenaient constamment dans sa tête sur divers sujets, et même sur le sens de la vie, il évitait cependant de penser à cela, car ses préoccupations d'existence dominaient tout.

Bientôt le printemps arriva, c'était le début mars, il faisait merveilleusement beau, l'air était embaumé alors il commença à sortir en ville. Il rencontra un musicien russe qui dirigeait un orchestre de jazz et était venu à Cannes pour deux semaines. Ils sympathisèrent, d'autant plus qu'il était aussi un ancien Cadet et étant seul à Cannes ; il invita Kolia à déjeuner. Ainsi ils parlèrent de divers sujets et notamment de la vie sur la côte. Cela était d'un grand réconfort pour Kolia, parce que ce Russe Kalada était beaucoup plus âgé et parlait couramment l'Anglais et avait une grande expérience de la vie. À son travail, Kolia demanda au chef du personnel, de changer son travail et d'améliorer ses gages car laver la vaisselle ne l'intéressait plus. On lui donna le poste de serveur d'étages, travail plus agréable, moins fatigant et plus rémunérateur. Cette nouvelle fonction permit à Kolia d'économiser un peu d'argent et aussi d'avoir un peu de temps libre pour rechercher un autre emploi ou tenter une aventure, car il se rendait compte que quelque chose en lui attirait les regards. Enfin vers la fin du mois de mars, ne voyant pas d'amélioration dans sa place au Majestique, Kolia décida d'abandonner cette occupation sans intérêt.

Après avoir reçu ses gages, soit 480 f, il s'installa dans un petit hôtel dans le vieux Cannes. Après avoir remis sa garde-robe en état, il recommença à chercher sérieusement un autre travail, soit par les annonces du journal local, soit en se présentant personnellement aux directeurs du personnel des grands hôtels. Au bout de quelques jours, ses recherches furent sans résultat et il ne voulait pas revenir au Majestique. Après deux semaines sans travail, n'ayant pas de ressources, sa situation financière devenait encore critique. À vrai dire, Kolia constata qu'il était déjà habitué à ce genre de position, cela lui était déjà arrivé à plusieurs reprises. Alors ces durs moments firent surgir en Kolia des idées aventureuses, où l'action et l'audace prédominaient sans tenir compte des scrupules ou très peu. Le lendemain il alla voir le garçon qui l'avait conseillé de consulter les annonces pour la recherche du travail dans les grands hôtels.

Celui-ci l'invita à déjeuner et après avoir échangé leurs idées sur les bars et cabarets de Cannes, Kolia décida d'explorer du côté des bars dirigés par les Anglais.

Toute l'après-midi, il marcha et par un heureux hasard, il repéra un bar Anglais, sur la porte duquel se trouvait une affiche mentionnant : « musique et danse tous les soirs ».

Le même soir, il s'habilla en smoking et revint à la hâte dans ce bar pour prendre un « drink » et se documenter. Avant d'entrer il avait décidé de jouer le jeu, garder la certaine prestance d'un client. En dégustant son « drink » sous l'influence de l'ambiance, une idée lui vint. Pourquoi ne pas demander du travail comme danseur mondain dans cet établissement, car il pensait à sa décision de jouer le jeu, en conséquence, il devait agir et essayer de s'imposer. Alors il demanda à voir « the manager of the establishment » M. Knight, qui par chance se trouvait assis dans la salle avec sa famille. À la suite de cette demande par l'intermédiaire du maître d'hôtel « the manager » accepta immédiatement et invita Kolia à sa table pour s'entretenir et lui offrit une autre consommation.

Kolia s'empressa de se présenter, il s'assit et commença d'exposer sa démarche comme danseur. Après une courte réflexion, M. Knight lui demanda de danser avec sa fille afin de se rendre compte du comportement de Kolia. Et c'est ainsi, en dansant toute la soirée avec la fille du « manager » que Kolia gagna un bon souper.

Il faut dire qu'aucune condition de travail n'avait été définie entre eux et Kolia était obligé de se contenter du seul repas sans autre rémunération. Les jours suivants il en était de même : au point de vue gains, c'était seulement le repas du soir et la boisson au choix. Mais bientôt un remède sera apporté à cette situation, car la fille du patron « Nelly » semblait être attiré par Kolia, à tel point qu'elle avait accepté du premier coup de le rejoindre dans sa chambre d'hôtel. Cela fit un petit choc à Kolia à cause de sa situation matérielle, sa petite réserve d'argent s'étant complètement évaporée, il ne lui restait plus comme patrimoine qu'une seule bouteille de Whisky, une bouteille de champagne et un briquet en argent. Il lui était donc urgent de saisir l'occasion pour solutionner cette impasse difficile et agir immédiatement.

En conséquence, comme il était convenu entre Kolia et Nelly la veille, celle-ci vint au rendez-vous à son l'hôtel. Il avait préparé dans sa petite chambre le whisky avec quelques biscuits secs. Nelly paraissait à la fois timide et un peu effrayée, mais cela n'impressionnait pas Kolia. Aussitôt il se mit à lui faire la cour, ce qui se concrétisa par des baisers, des caresses et

Mais Kolia s'efforça de dominer ses sens pour « Jouer le jeu ». Au bout d'un quart d'heure, Nelly était prête à s'abandonner à lui, lequel au lieu de se laisser entraîner par l'amour physique, lui avait fait boire du whisky. Sous l'effet de l'alcool, elle s'était mise à lui faire des caresses tout en le déshabillant, presque complètement.

Quelques instants après ces exercices d'érotisme désordonné, Kolia s'aperçut qu'il était l'heure d'aller travailler au night bar, de plus il avait constaté que la fille était complètement ivre et malade à la suite des abus de whisky. Par contre Kolia se sentait

presque bien, car il n'avait bu que peu de boisson. Il s'empressa de partir en recommandant à Nelly de ne sortir de la chambre sous aucun prétexte et de rester couchée. Elle accepta avec résignation sans se rendre compte. En cours de route, Kolia prépara son argumentation vis-à-vis des Parents. En rentrant dans le bar, il fut aussitôt abordé par le patron et sa femme, visiblement affolés. Ils questionnèrent Kolia au sujet de leur fille, car ils étaient très inquiets par cette absence prolongée. Kolia répondit qu'il peut essayer de la retrouver à condition de réunir tous les éléments nécessaires car il lui semblait l'avoir vu dans un bar en compagnie d'un individu d'aspect très élégant mais assez louche. À la suite de cette révélation, M. Knight proposa à Kolia d'aller avec lui à la recherche de sa fille, mais la réponse de Kolia fut négative, car la mission était délicate et qu'il était imprudent d'y aller à deux. Il argumenta avec persuasion et énergie que si l'on veut mener à bien les recherches, qu'on le laisse y aller seul, et que l'on garde la plus grande discrétion, en ajoutant ses connaissances du milieu concernant les jeunes gens qui séquestrent les filles.

Sans autres détails, Kolia posa ses conditions à M. Knight, en précisant qu'il aurait besoin tout de suite d'une certaine somme d'argent pour les frais à venir, et éventuellement pour payer le ravisseur présumé que Kolia avait prétendu avoir vu, d'après son imagination, bien entendu.

En fait, il voyait cette affaire avec indifférence et ne se souciait guère des conséquences. Après ce bref entretien, M. Knight alla chercher une somme d'argent qu'il donna à Kolia. Celui-ci prit immédiatement le chemin de son hôtel. En entrant dans la chambre, il trouva Nelly pleurant, assise sur le lit et pâle. Kolia l'embrassa pour la calmer, et il fit monter du thé. Il la força à se laver la figure à l'eau froide et lui recommanda de boire le thé nature. Après avoir fait tout ce que Kolia exigeait, Nelly se sentait déjà mieux, puis Kolia commença à lui révéler la situation avec les détails sur l'enlèvement à savoir : qu'elle avait été accostée par un inconnu, élégant, qui l'avait entraînée dans un bar pour la faire boire jusqu'à lui faire perdre connaissance.

Kolia lui demanda surtout de soutenir cette version auprès de ses Parents, car il ne voyait pas d'autre solution possible. C'était un coup dur pour cette fille mais étant donné les circonstances, et pour sauver la face vis-à-vis de ses Parents, elle n'avait que cette solution. Donc Nelly rentra à la maison en compagnie de Kolia et avait demandé pardon à ses Parents, tout en relatant doucement son aventure.

Quant à Kolia, il empocha toute la somme destinée à retrouver Nelly. Et c'est ainsi que l'élément principal de cette action fut l'intérêt de l'argent dont Kolia avait un si grand besoin pour survivre. Cette aventure lui demanda une grande tension nerveuse, afin de garder un comportement naturel. Il réfléchit sur l'attitude à avoir quand on veut atteindre son but lorsque l'on est dans la détresse. Il a été obligé d'être faux et avait donné l'impression d'y croire, afin d'être persuasif.

Après cette aventure un peu spéciale, Kolia continua de travailler au bar où il était assez bien considéré des Parents de Nelly laquelle avait déjà des idées de mariage, mais Kolia était loin d'une telle pensée, malgré les bonnes perspectives matérielles.

Au point de vue rémunération, ce travail dans le bar n'offrait que peu d'intérêt. Pourtant un soir, Kolia se trouvant près de la porte à l'extérieur, vit une voiture de grand luxe, avec chauffeur en habit, s'arrêter près du bar. Le chauffeur ouvrit la porte, mais personne ne sortait, Kolia se précipita vers la voiture et demanda aux personnes à l'intérieur du véhicule si elles désiraient souper au bar Anglais. Il aperçut un couple dont la jeune femme était très belle et parée de bijoux, elle ne semblait pas désirer descendre, mais continuât de parler avec Kolia, lui demandant ce qu'il faisait là et d'où venait-il ?

En même temps, elle parlait à voix basse à son ami au sujet de Kolia qui saisissait quelques mots de sympathie à son égard. Elle lui proposa d'aller avec eux aux « Ambassadeurs » pour finir la soirée. Mais Kolia en s'excusant retourna au bar pour faire part de cela à M. Khigh, et celui-ci le lui déconseilla fortement, car il connaissait cette femme de vue, c'était Miss. Peggy Joice, une grande vedette du cinéma américain de l'époque.

Lorsqu'il revint et annonça qu'il ne savait trop s'il allait venir avec eux, elle demanda à Kolia de faire un effort pour réserver la soirée suivante pour sortir avec eux, puis ils s'éloignèrent rapidement. Kolia avait regretté cette occasion, car ils ne revinrent pas le lendemain.

Peu de temps après Kolia rencontra à nouveau son nouvel ami Kalada, musicien russe qui s'était absenté quelque temps de Cannes. Et pour marquer leur retrouvaille, ils se donnèrent rendez-vous au restaurant sur le front de mer, car en cette fin d'avril, il faisait très chaud et avant de déjeuner ils s'étaient baignés, et Kalada avait fait la connaissance de deux Américaines. Il est vrai que le comportement et la prestance de Kalada étaient assez attirants et attrayants, cela plaisait et amusait Kolia.

Puis après avoir échangé leurs idées, ils avaient décidé, que Kolia déménagera de son petit hôtel et irait loger dans celui où se trouvait Kalada ; il était plus au centre de la ville et plus pratique pour leurs occupations.

Le lendemain matin Kolia se réveillait dans son nouveau logement, c'est-à-dire dans la même chambre avec Kalada, où il y avait deux lits et tout le confort. Cela lui sembla très agréable de prendre une douche au saut du lit et aussitôt après, prendre le petit déjeuner.

Puis ils descendirent sur la Croisette faire un tour et voir ce qu'ils pouvaient faire. Kalada informa Kolia qu'ils doivent prendre l'apéritif avec les deux Américaines rentrées la veille. Cette nouvelle surprit Kolia, mais hélas, il devait accepter cela car leur camaraderie et leur association étaient à présent liées par le même objectif : l'aventure. D'ailleurs la conduite et la prestance de Kalada avaient un caractère d'aventurier quoiqu'il soit marié. Donc au bar du restaurant, ils commandèrent leurs apéritifs, et quelques instants après les deux Américaines arrivèrent. Le déjeuner se déroula dans une ambiance plus qu'amicale, et visiblement les deux femmes s'intéressaient au passé mouvementé de Kolia.

Après le déjeuner qui se termina vers 15h, Kalada invita les deux Américaines et Kolia à faire une promenade en voiture le long de la côte, et prendre le thé à Juan-les-Pins. En fait, ils n'ont pu admirer beaucoup les beaux paysages car ils étaient très préoccupés par la sympathie réciproque qu'ils éprouvaient envers les deux femmes, et la séduction marchait bon train.

À Juan-les-Pins, Kalada commanda du champagne et des toasts ; cela remit tout le monde dans une ambiance euphorique et excitée où les sentiments commencèrent à se réveiller. Donc le retour s'effectua dans la même ambiance de gaieté réciproque ainsi que les manifestations d'affections, avec les déclarations d'amour de chaque couple. Heureusement que le chauffeur était un Français et ne comprenait rien de la conversation en Anglais, cela gêna moins Kolia, car il se sentait par moments un peu intimidé, quant à Kalada il se fichait de tout. Avant d'arriver à Cannes, Kolia demanda d'arrêter la voiture pour prendre un peu d'air frais, car il avait mal à la tête à cause de l'atmosphère fermée de la voiture et de la fumée. Ce geste avait été approuvé avec empressement par les deux femmes, elles le prirent par le bras et se promenèrent dans le pré le long de la route. Après cette halte de 5 minutes, tous rentrèrent à leurs hôtels, les femmes à l'hôtel Carlton, et Kolia et Kalada au leur.

Aussitôt rentré, sans rien dire, Kolia s'allongea sur le lit et se mit à penser à tout ce qui s'était passé depuis 48h. Ses pensées étaient dans la confusion et le désordre, et il se demanda quel genre d'aventure recommençait ? Mais quelques minutes après Kalada l'interpella en lui disant qu'il ne faut pas rêver, mais plutôt prendre une douche pour être d'aplomb, car il avait la certitude que les deux Américaines allaient les inviter à un dîner dansant.

En effet après une demi-heure de détente, le téléphone intérieur sonna, c'était une des femmes qui les invitaient au dîner dansant à l'hôtel Carlton, en précisant que leur voiture viendrait les chercher à leur hôtel vers 21h. Bien entendu, Kalada accepta avec une hésitation « diplomatique », et après avoir raccroché, il s'adressa à Kolia en lui disant qu'il leur fallait être prêt à 21h, en smoking.

À l'heure indiquée, le chauffeur vint les chercher et 10 minutes plus tard, ils entraient au restaurant du Carlton où le maître d'hôtel les accueillait et les conduisit vers la table qui leur était réservée à leurs noms.

Kalada, pour s'assurer qu'il n'y avait pas de malentendu, demanda au maître d'hôtel le nom de la personne qui avait retenu la table, celui-ci répondit que c'était le mari de l'une des Américaines. À peine Kolia et Kalada avaient-ils rejoint leur table, que les deux femmes, accompagnées du mari de l'une d'elles, sortaient de l'ascenseur et pénétraient dans la salle de restaurant ; l'orchestre commença à jouer. Après les présentations, tous s'assirent et s'attaquèrent aux plats appétissants qui défilaient sans cesse, bien sûr arrosés de champagne.

Aussitôt la gaieté réciproque entre eux commença et Kalada invita une femme à danser. Kolia continua à manger, interrompu de temps à autre par les questions du mari de l'une des femmes, intéressé par le passé de Kolia, sur quoi Kolia ne répondait qu'en ne donnant que peu de détails. Et puis il invita la deuxième femme pour éviter la

conversation et aussi pour se détendre. Finalement le dîner se passa très bien et en parfaite sympathie.

Après le café, Kalada demanda l'addition, en fait il fit le geste, car il n'avait pas assez d'argent pour payer. Le directeur du restaurant vint l'informer que la note du dîner avait été déjà réglée par M. Richardson, le mari, lequel après avoir terminé son café, se leva en les saluant tous et s'en alla au casino en transmettant à son chauffeur de rester à la disposition des invités.

Après ce départ, la gaîté devint plus franche au sein du groupe et Kolia se demandait que pouvait penser cet homme, le mari, qui semblait être ailleurs et préoccupé par d'autres choses que le dîner. Puis Kalada se leva et les invita tous au cabaret Casanova, en précisant qu'il avait envie de finir la soirée à la Russe. Kolia fit observer (en russe) à Kalada que cet endroit était très cher et qu'il ne serait pas en mesure de payer la note, l'autre répondit qu'il n'y avait pas d'inquiétude à se faire et qu'il pourrait se débrouiller.

Ils arrivèrent au Casanova en voiture avec chauffeur, et ils furent reçus comme des grands de ce monde, et l'orchestre se mit à jouer une marche militaire de Cosaques. Le maître d'hôtel, le Comte Dall'Orsso, lorsqu'il aperçut Kolia, devint très aimable et les plaça lui-même à une table. Kalada commanda du champagne (obligatoire) et commanda aussi du champagne pour l'orchestre. Alors la soirée et une partie de la nuit paraissaient comme un conte de fée, avec un programme artistique de premier ordre, chants, danses, musique...

Kalada et les Américaines paraissaient passablement ivres. Kolia avait la tête engourdie, à tel point qu'il ne se souvenait plus du tout de la sortie du cabaret, et par suite d'un miracle inexplicable, il se réveilla dans le lit de l'une des Américaines (Clarisse).

Il se leva, mais fut pris de vertiges et se précipita rapidement dans la salle de bains pour prendre une douche froide, mais à peine aspergé d'eau, il se mit à vomir, et après il se sentait mieux.

Clarisse l'appela pour le « breakfast » et s'était mise à lui dire que « It was wonderful and delicious to spend last night with Kolia ».

Après avoir avalé son petit-déjeuner, en fait trop copieux, il alla s'allonger sur le lit et se demandait ce que devenait Kalada, où était-il? Il demanda à Clarisse qui lui répondit qu'il était dans une chambre à côté avec Mary. Aussitôt Kolia se leva, mit un peignoir et alla frapper à la porte de l'appartement d'à côté. Une voix pâteuse émis quelques sons à peine perceptibles ; Kolia entra et trouva le couple en tenue d'Adam et Eve.

Après quelques échanges de vues entre eux, Kolia revint dans l'appartement de Clarisse, s'habilla et descendit dans le hall du Carlton, en prévenant Clarisse qu'il les attendrait tous là. Au bout d'une demi-heure, M. Richardson, le mari de Mary, vint vers Kolia et l'invita au bar. Il lui demanda ses impressions sur le Casanova, et il ajouta que dans quelques instants Kalada sera là et qu'il a eu un entretien avec lui, c'est-à-dire au sujet des frais au cabaret. Peu de temps après, Kalada vint les rejoindre au bar en s'excusant pour son retard auprès de M. Richardson, lequel semblait visiblement

pressé. Il lui donna une enveloppe suite à leurs entretiens téléphoniques. Puis le maître d'hôtel vint leur annoncer que les dames les attendaient au restaurant de l'hôtel pour déjeuner. Le repas fut très rapide car personne n'avait faim. Après avoir dit au revoir, Kolia et Kalada retournèrent à leur hôtel et Kalada expliqua avec Kolia, comment il s'y prit pour pouvoir se faire payer par M. Northwood. Cette manière énergique envers M... avait permis de couvrir les frais de la ballade à Juan-les-Pins, le restaurant, le cabaret Casanova avec les fleurs. Le lendemain, ils allèrent directement à la plage sans prendre de petit déjeuner, cela avait aidé Kolia à se remettre d'aplomb en faisant de la gymnastique et se baignant jusqu'à l'heure du déjeuner.

Vers 12h 30, M. Richardson et les deux Américaines arrivèrent pour le déjeuner. En réalité, c'était le déjeuner d'adieu. Celui-ci se déroula dans une auberge accueillante des environs de Cannes où la cuisine était très fine et les vins très abondants, ce qui les mit dans une légère euphorie. Après cette atmosphère joyeuse due au repas, Kalada et Kolia prirent congé de leurs amis de passage et reprirent le chemin de leur hôtel, car M. Richardson et les deux femmes quittaient la Côte d'Azur pour les U.S.A., le soir même.

Ces loisirs joyeux étaient maintenant terminés et cela avait éveillé en Kolia le problème du travail, et il se rendait compte que la vie n'était pas faite uniquement de loisirs. D'autant plus que son passé et sa situation présente confirmaient l'instabilité de son existence.

Il décida de rester à Cannes, dans l'espoir de trouver un travail. À cette époque de l'année (début juin), la saison à Cannes était presque terminée, et peu de chance s'offrait pour trouver du travail. Finalement, il décida de regagner Paris où la saison battait son plein. À Paris, il s'installa dans un hôtel situé dans la même rue où habitait Kalada, ils étaient presque en face l'un de l'autre.

Aussitôt arrivé à l'hôtel, il alla rendre visite à Kalada dans son appartement, il le trouva seul, couché, même à cette heure tardive (11h). Il habitait un trois pièces, propre, avec cuisine et salle de bains. Kalada accueillit Kolia avec chaleur et amitié. À la suite de leur conversation, les intentions et les façons de juger les faits de la part de Kalada firent comprendre à Kolia qu'il lui sera difficile de trouver un travail sérieux, car Kalada se comportait comme un aventurier, quoiqu'il possédait un métier de musicien très capable et aussi organisateur. Enfin, Kolia admettait certaines motivations déclarées par Kalada, mais il ne désirait pas être manipulé par ces aventures et subir son influence. Néanmoins Kolia avait accepté de s'installer provisoirement chez Kalada jusqu'à ce qu'il trouve un travail sérieux. La vie parisienne reprenait son cours, cela lui était facile de juger car Kalada l'invitait presque tous les soirs, soit dans les bars, soit dans les cafés et une fois au cabaret « Schéhérazade ».

En réalité cela ne plaisait pas à Kolia, parce qu'il avait résolu de disposer de son temps. De plus il désirait revoir son cousin et d'autres camarades, anciens Cadets. Il aimait rencontrer ses amis anciens Cadets, tous avaient beaucoup de choses à se dire et aborder aussi tous les problèmes de la vie. Certains pensaient au mariage, d'autres

à l'amélioration de leur vie professionnelle, tous reconnaissaient les difficultés matérielles dans lesquelles ils se trouvaient. Si le problème de l'adolescence ne les touchait pas, ils étaient cependant en majorité préoccupés par les problèmes de la famille, du foyer, mais ils remettaient cela à plus tard. Kolia profitant d'avoir, à nouveau un peu d'argent, remit de l'ordre dans sa garde-robe et dans ses papiers divers. Il renouait ses relations avec le cabaret Casanova, et il pensait à son prochain emploi à l'hôtel Carlton au Touquet, car il souhaite travailler simultanément aux deux endroits. Mais Casanova ne devait pas s'ouvrir cette année-là ; puis il se prépara pour partir vers le 10 juillet. À Paris, il ne trouvait rien de sérieux comme emploi, c'était la saison des vacances. Voyant cette situation décourageante, il se laissa vivre, car il avait un toit et un gîte assurés chez Kalada ; celui-ci d'ailleurs recevait parfois des musiciens pour réorganiser son ensemble « jazz-band ». Un dimanche de juin arriva chez Kalada un musicien muni de fleurs et de gâteaux pour le thé, et aussi pour se procurer quelques partitions pour la prochaine répétition. Après le thé, Kalada et sa femme devaient aller rendre visite à leurs Parents, et ce musicien nommé Pierre, invita Kolia à sortir avec lui.

Ils s'étaient rendu d'abord aux Champs-Élysées pour admirer les magasins et aussi les belles filles. Ils arrivèrent à l'Etoile, et de là se rendirent chez « Dupont », à la place des Ternes, pour prendre quelques rafraîchissements.

Puis ils décidèrent de rentrer chez eux en prenant le tramway. En se dirigeant vers l'arrêt, Kolia avait aperçu une jeune fille, d'apparence très bien faite, taille fine, jambes jolies et élancées. Aussitôt Kolia pressa son ami et se précipita vers l'endroit où se trouvait la jeune fille. S'étant approché assez près, il l'a dévisagea. Il constata qu'elle était brune, yeux noir marron. Elle était jolie, avec beaucoup de tendresse dans son expression. Par bonheur, le tramway tardait à venir, et Kolia décida de faire sa connaissance, car il y avait chez cette fille quelque chose d'attirant, on aurait dit un fluide qui avait touché les sentiments de Kolia. Alors il se laissa guider par son ardeur. Son ami lui demanda pourquoi cette agitation ? Il répondit par un mouvement de tête en montrant la fille. Il s'approcha plus près de la fille et lui demanda si elle attendait le tramway. Pas de réponse, seulement un petit sourire qu'apprécia beaucoup Kolia. Il commença les manœuvres d'approche en lui faisant des compliments avec insistance et essayant d'obtenir une réponse sur la possibilité de l'accompagner. Le tramway arriva, et tous trois montèrent sur la plate-forme en se tenant debout derrière, de manière à pouvoir parler plus librement. Pendant les cinq minutes de bavardage échangé entre eux, l'atmosphère était devenue si chaleureuse qu'on était à peu près sûr qu'elle accepterait un rendez-vous avec plaisir. Après l'échange d'adresses et des aux revoirs touchants, le rendez-vous était pris, trois jours après.

Le musicien, Pierre, n'en revenait pas, et il était très surpris du comportement de Kolia lequel était fier de son exploit.

Il attendait avec impatience ce rendez-vous au Parc Monceau, car cette jeune fille nommée Zazacharoula (Zaza) avait réveillé chez lui des sentiments très purs et sin-

cères. Le jour fixé, Zaza était exacte au rendez-vous, et paraissait intimidée et un peu effarouchée, néanmoins malgré cette simplicité, il se dégageait d'elle un charme envoûtant, une sorte de beauté gréco-caucasienne, avec ses yeux doux se reflétaient la volupté et la tendresse.

Cette première rencontre marquait pour Kolia le début d'une grande aventure d'amour, fertile en rebondissements tourmentés. Cette première soirée passée au Parc, embaumé par l'odeur des tilleuls et des fleurs, en compagnie d'un être affectueux, sensible et frétilant, rendit Kolia très sentimental. Par leur comportement spontané et leurs gestes délicats, tout ceci démontrait déjà une grande sympathie mutuelle, à tel point qu'à la fin de ce rendez-vous, ils s'embrassaient sans cesse. Après s'être séparé et avoir fixé le rendez-vous suivant, Kolia songeait à cette soirée, douce, remplie de chaleur intime, tout en étant convaincu que ce qui était inaccessible paraissait à présent accessible.

Le soir, lorsqu'il était seul, il réfléchissait au problème de l'amour physique et à ses aventures précédentes avec quelques femmes de passage et qui ne lui laissèrent aucune trace dans ses sentiments. Lorsque ses pensées revenaient à Zazacharoula, il ne pouvait s'empêcher de la classer à part, et en aucun cas la comparer aux autres femmes précédentes. Curieusement il se souciait peu de l'issue de cette nouvelle conquête sentimentale, laquelle devenait sincère, affective, au fur et à mesure de leurs rencontres successives, qui se renouvelèrent jusqu'à la fin de juillet.



Après avoir passé deux mois au Touquet Paris-Plage comme professeur de danse et de tennis à l'hôtel Carlton, Kolia revint à Paris au même hôtel où il demeure depuis deux ans.

Le Paris mondain du début Septembre était encore désert. Il rencontra et retrouva ses relations qu'il avait eues dans les cabarets russes.

Pour le moment, pas de travail, ceci l'obligea à se faire inscrire au chômage pour survivre, vu ses ressources minimes.

Un après-midi, Kolia remontait les Champs-Élysées et rencontra un de ses amis, Basile, lequel venait tout juste d'arriver de Biarritz où il avait passé quelque temps comme professeur de danse. Après échange de quelques nouvelles, Basile l'invita au café et lui proposa une « affaire spéciale ».

Il s'agissait de l'enlèvement d'une jeune fille. M. Kindal, riche suédois, avait fait venir à Paris son amie Inga, étudiante âgée de 20 ans, soi-disant sa fiancée. Après quelques jours de vie commune, M. Kindal ne revit plus Inga. Ne sachant que faire, il se confia à son ami Basile en lui demandant de l'aider pour la retrouver. Après maintes recherches, ils apprirent qu'elle était séquestrée par un trafiquant indochinois. Alors Basile voyant que Kolia était libre, lui proposa de l'enlever moyennant une forte somme d'argent. Kolia accepta la proposition avec empressement.

Quelques jours plus tard, Kolia fut présenté à M. Kindal, lequel lui donna aussitôt des informations précises afin de retrouver Mademoiselle Inga, sa fiancée. Il lui donna sa photo et lui fit sa description, en lui indiquant où elle serait susceptible de se trouver. D'après leurs investigations, elle se trouverait dans un hôtel de l'avenue Wagram, proche de l'Etoile. M. Kindal donna 1000 f à Kolia pour la couverture de ses premiers frais d'hôtel et autres. D'ailleurs, Basile et Kindal eurent l'occasion d'apercevoir une fois près de l'Etoile, la jeune fille en compagnie de l'indochinois, lequel était de bonne corpulence et impressionna les deux amis.

Après avoir prit connaissance de tous les renseignements donnés par M. Kindal, le lendemain matin, Kolia prit le strict nécessaire en bagages, affaires de toilette, et aussi des papiers d'identité. Il commanda un taxi et commença à visiter les hôtels de l'avenue de Wagram, en se faisant passer pour un cousin de M. Kindal, étant chargé de ramener Inga, même par la force s'il le fallait. Il montra la photo de la jeune fille, mais les résultats se révélèrent négatifs.

Il décida de s'installer dans un hôtel situé juste en face du cinéma « Empire ».

Après avoir pris congé du taxi, il se dirigea vers la réception et demanda une chambre. Pendant les formalités, Kolia observa bien le concierge. Après lui avoir donné un bon pourboire, il lui montra la photo en lui donnant les détails nécessaires concernant Inga et expliquant la personnalité de M. Kindal, en montrant aussi la carte diplomatique. L'effet fut immédiat. Celui-ci ayant reconnu la jeune Inga d'après la photo, affirma qu'elle demeurait ici à l'hôtel en compagnie d'un indochinois d'apparence suspecte. Avec empressement, le Concierge réserva à Kolia une chambre au même étage que celui de l'indochinois. Le concierge promit d'apporter son concours pour faciliter la libération de la jeune fille.

Kolia décida de passer la nuit dans sa chambre, en demandant au concierge de le tenir au courant de toutes les allées et venues suspectes. Le lendemain vers 8h 30, Kolia se fit servir le petit-déjeuner dans sa chambre, car il ne devait pas se montrer. Peu de temps après, le concierge annonça à Kolia que l'indochinois venait de sortir seul.

Aussitôt Kolia se précipita rapidement vers la chambre de la prisonnière et frappa fort à la porte, mais il n'obtint aucune réponse. Il frappa plus fort en prononçant le nom de

Kindal et le mot « avocat », peu après la présence de quelqu'un se fit entendre derrière la porte, laquelle s'ouvrit.

La jeune apparut, sommairement vêtue, les cheveux en broussaille et d'un comportement assez excité. Son état était bizarre. Kolia l'a reconnue aussitôt et lui expliqua brièvement la raison de sa présence. Il lui montra la photo de M. Kindal et la carte diplomatique ; il lui dit qu'il venait pour la délivrer.

La jeune fille, dans un mauvais anglais accepta avec une joie spectaculaire, et aussi saisie par cette intervention inattendue. Kolia lui donna quelques minutes seulement pour se préparer. Après avoir refermé la porte de la chambre où se tenait Inga, Kolia se précipita dans sa chambre pour achever de s'habiller car il était encore en robe de chambre. Il commanda un taxi par l'intermédiaire du concierge. Il prit ses bagages, puis se précipita à nouveau chez la prisonnière. Elle était prête, ses bagages à la main, se jetant presque sur Kolia. Après avoir repéré l'escalier de service, ils prirent cette voie, firent irruption dans le hall et s'engouffrèrent dans le taxi qui démarra aussitôt. En cours de route, Kolia fit changer plusieurs fois d'itinéraires pour plus de sûreté, et arrivé à la gare Saint-Lazare, ils changèrent de taxi et prirent la direction de son hôtel. Inga ne disait rien, parfois elle regardait Kolia et prenait ses mains. Ce geste le touchait et il trouvait la jeune fille très jolie et agréable.

Enfin ils arrivèrent à l'hôtel de Kolia et montèrent à sa chambre. Inga regardait Kolia avec admiration et souriait sans rien dire. Puis d'un seul coup, elle posa la question : Où est Kindal ?

Kolia répondit : « Voici », en montrant sur sa poitrine, et ajouta qu'il serait bon de se reposer un peu et de se restaurer. Inga accepta la proposition. Il fit monter du champagne, des sandwiches et des fruits.

Elle raconta sa séquestration depuis 10 jours. Elle avait décidé de s'enfuir, mais cela lui était impossible, elle était sous l'effet de drogues administrées dans le café et le pain. Elle avait peur, mais elle attendait le moment favorable.

Après s'être reposés tout l'après-midi, vers 18h, Kolia téléphona à Kindal pour lui annoncer que l'opération d'enlèvement s'était bien passée. Comme il avait été convenu avec Kindal, Kolia demanda à Inga de le suivre. Ils quittèrent l'hôtel et se dirigèrent en taxi vers la place du Trocadéro où les attendait Kindal dans un café. Lorsque celui-ci aperçut Kolia et Inga descendre du taxi, il se précipita. Il embrassa Inga tendrement sur la joue et lui posa de multiples questions. Il était tellement heureux qu'il ne trouvait même plus de mots, même en suédois.

Tous ensemble, ils fêtèrent cet événement en prenant des rafraîchissements et des apéritifs. Kindal remercia beaucoup Kolia et lui donna une enveloppe pour le travail accompli :

Elle contenait 1000 f.

1940 - 1945

À la suite des événements assez troublants, confus, et particulièrement invraisemblables dans l'armée française durant la guerre 1939-1945, il se créa une atmosphère dramatique. Le résultat fut, qu'une très grande partie de cette armée fut capturée par les Allemands, et fut envoyé en Allemagne comme prisonniers de guerre pour y travailler de force.

Ainsi, Kolia se trouva également en captivité dans un camp de prisonniers de guerre à Marrienburg (Malburg), en Prusse-Orientale. Là il devait travailler dans des conditions très pénibles. Depuis le début de sa présence derrière les fils de fer barbelés, Kolia n'avait qu'une idée en tête, comment se faire libérer ou s'évader ? et par n'importe quels moyens. Car il y avait des moments où la vie dans les camps où grouillait la vermine, la faim, etc... l'étouffait et opprimait ses autres facultés.

De telles circonstances tragiques durant cette période lui avaient fait naître l'idée d'une aventure.

Finalement, au bout de longues attentes et de luttes pour survivre, la chance apparut. Les circonstances favorables ou chance Divine lui avaient permis d'obtenir un travail, en dehors du camp, c'est-à-dire occuper un emploi comme « Nachtportier » (concierge de nuit) dans un hôtel de cette ville (Deutsches Hause Hôtel).

Un tel événement, lui avait fait un choc psychologique important et stimula son courage. Simultanément, pour se sentir plus indépendant et libre, il se risqua à passer une annonce dans le journal local pour louer une chambre chez l'habitant ; bien entendu, cela avait été fait avec l'accord du propriétaire de l'hôtel où il travaillait.

Cette faveur inattendue, bien qu'il se trouvait sous l'autorité militaire et, surveillé de près par les autorités civiles, faisait à Kolia l'impression qu'il était considéré « apparemment », comme travailleur civile et non comme prisonnier de guerre.

Travaillant avec application, se sentant être en liberté surveillée, Kolia avait trouvé

tout de même une chambre à louer. C'était chez une vieille femme, dont l'appartement se trouvait dans un bel immeuble, situé face à un jardin public.

Un tel changement, presque radical de son existence plutôt monotone, l'avait transformé en être normal, puisque la nouvelle mode de sa vie, lui permettait de s'habiller en civil (le soir seulement) et, de se promener librement en ville. Du coup, son moral avait été remonté au beau fixe et lui apporta de grands espoirs. Cette diversification de son existence, le travail à l'hôtel, son domicile chez un particulier et les promenades en ville permettaient à Kolia de contacter diverses couches de la population.

Ainsi, cette évolution subite réjouissait Kolia, qui se trouva, pendant son service à l'hôtel, en contact avec toute la clientèle de l'hôtel-restaurant, fréquenté exclusivement par les cadres techniques civils et militaires, dont les renseignements involontairement prononcés, étaient intéressants et très utiles pour lui ; à l'avenir !

Le comportement des responsables de l'hôtel était bienveillant, sauf la méfiance du propriétaire, lequel parfois était brutal et grossier lorsqu'il était ivre. Tout en ayant une certaine considération envers Kolia, vu ses origines et la pratique des langues étrangères et, toujours sous l'effet de l'alcool, le propriétaire le traitait de « d'espion suspect ». Le reste du personnel se conduisait très bien envers Kolia, sauf le maître d'hôtel qui le soupçonnait aussi d'être « suspect » ! Car il ne pouvait admettre qu'un prisonnier de guerre soit placé comme « nachtportier », étant donné que ce travail comportait des contacts avec divers publics et certaines responsabilités. Bien entendu, souvent ses soupçons se traduisaient par des provocations ou des propositions louches, dont la supercherie paraissait évidente.

Pendant ce temps, l'état de guerre se faisait sentir énormément dans tous les domaines. L'offensive des armées allemandes se poursuivait sur tous les fronts, notamment en Russie, dont le sort et le destin inquiétaient Kolia. Il savait déjà que la région où il était né avait été dévastée et occupée par les Allemands, selon les nouvelles racontées par les clients de l'hôtel.

Au bout de trois mois, Kolia s'habitua vite à son travail, dont les avantages étaient très appréciés. Cela lui permettant d'accomplir son service au calme, au chaud, car l'hiver était très rude, presque tous les jours, il faisait -27° , -30° .

Cependant, un jour de son service, à une heure de la nuit, -30° en février 1942, Kolia fut réveillé en sursaut par la sonnerie stridente, provenant de la porte d'entrée de l'hôtel. Presque endormi, saisi par le froid, il réalisa tout de même son devoir de service et il descendit vite pour ouvrir la porte.

Quelle surprise l'attendait : face à lui, se dressaient deux soldats Allemands, sans armes apparemment, mais peu rassurants par leurs attitudes.

Maîtrisant ses nerfs, Kolia les regarda droit dans les yeux et demanda ce qu'ils désiraient. Rapidement, ils redemandèrent, d'une voix basse et avec une certaine précipitation, à louer une chambre pour une courte nuit, en précisant avec insistance que cela leur était absolument nécessaire !

Hélas, Kolia répondit négativement. Alors, ils s'agitèrent beaucoup et presque en tremblant, proposèrent un gros pourboire en suppliant énergiquement de les laisser entrer à l'intérieur, ne serait-ce que pour quelques minutes, vu le grand froid et les patrouilles de la police militaire.

Voyant leurs uniformes assez défraîchis et entendant les mots prononcés, cela avait fait surgir dans l'esprit de Kolia des soupçons. Sont-ils des déserteurs ? sont-ils des espions ? ou des provocateurs ? peut-être même des permissionnaires égarés ? Le moment était assez dramatique, car Kolia savait très bien quel risque il courait. Finalement, avec un peu d'hésitations, il les laissa entrer quand même dans le hall de l'hôtel et « tout de go », il exigea immédiatement leurs passeports, en refermant avec précaution la porte d'entrée et en évitant que la sonnette fonctionne.

Immédiatement les deux soldats dévoilèrent leurs situations. L'un était déserteur de l'armée allemande et l'autre, un officier polonais évadé habillé en soldat allemand. Après avoir assommé la sentinelle pendant sa visite chez le dentiste, et en enlevant son uniforme polonais, il s'habilla en soldat allemand, et en profita pour s'emparer aussi du revolver chargé de la sentinelle. Ils avouèrent que leur intention était de rejoindre l'U.R.S.S.

Voyant leur sincérité, Kolia leur demanda d'enlever leurs chaussures, d'éteindre leurs cigarettes, et les dirigea sans bruit vers l'endroit où se trouvait la chaudière au sous-sol. Ils acceptèrent avec satisfaction cette idée. Après les avoir installés sur le charbon, il leur fit l'extrême recommandation du silence absolu. Il referma à clef la salle de la chaudière et remonta rapidement au bureau de réception. Il ne put dormir de la nuit tellement cette histoire l'inquiétait, car il courait beaucoup de risques en se trouvant en situation irrégulière vis-à-vis de la police militaire et civile, c'est-à-dire qu'en cas de découverte, cela signifiait le retour au camp de prisonniers, puis jugement et punition sévère, au cachot avec du pain et de l'eau pendant plusieurs mois. Cette tension nerveuse néanmoins ne l'empêchait pas d'approuver ces deux fuyards et même de les envier.

Vers quatre heures du matin, il fut dérangé par la police militaire qui effectuait sa ronde habituelle pour la vérification des registres où étaient inscrits les noms des voyageurs de l'hôtel. Sa conscience de responsabilité était torturée par ces contrôles inopinés, mais il était contraint de laisser couler les événements. Ce contrôle étant terminé, il se déroula presque normalement, sauf que le « Feldgendarme » avait laissé une convocation urgente pour un ingénieur militaire séjournant dans l'hôtel.

Après leur départ, Kolia se sentit soulagé d'un énorme poids pesant sur lui, mais il lui restait encore une bonne heure d'attente inquiétante, laquelle se passa très vite sans aucune perturbation. À cinq heures du matin, il descendit à la chaufferie et retrouva les deux soldats endormis. Par le réflexe de sa propre sécurité, il les menaça à cause

des 4 « Feldgendarmes », aussitôt les deux soldats s'apprêtèrent, et quelques minutes suffirent à Kolia pour mettre dehors ces deux fugitifs assez encombrants.

Leur départ précipité rendit Kolia presque heureux, et lui donna une satisfaction qui résultait de cette aventure lui ayant apporté un exemple instructif. Aussi l'évidence de l'acte de courage de ces deux hommes, avait déterminé encore plus Kolia dans sa résolution de préparer sa propre fuite. Comme il avait la prétention d'être doté d'ardeur, de témérité, de courage, selon les principes des Cadets, il décida d'étudier immédiatement l'itinéraire de Marienburg à Paris en passant par Berlin. Tout d'abord il avait pris la résolution de se munir d'argent le plus possible. À cet effet, en recevant régulièrement des colis, il s'était constitué un petit stock de conserves, de chocolat et de cigarettes qui lui permirent de faire un peu de commerce avec les personnes de son entourage. Il en résulta qu'il arriva à se constituer une somme d'argent suffisante pour envisager ses projets. À ce moment-là, les tractations étaient très favorables, surtout pour de telles marchandises, cela facilitait l'obtention de certains avantages. Aussi lorsque le portier de jour vint faire la relève, Kolia avait déjà vendu trois boîtes de conserves à des clients occasionnels.

Après cette épuisante nuit, il resta couché toute la journée, en élaborant divers projets concernant le retour vers Paris, lequel ne pouvait avoir lieu que vers la fin juin, parce qu'à cette époque de l'année, le va-et-vient des permissionnaires vers Paris, se prêtait plus facilement à cette opération.

Le temps passa. Pris par le travail, dormant jusqu'à midi, il consacrait ses après-midi à explorer la ville et ses environs. Le printemps arriva d'un seul coup, la nature dans les bois s'épanouissait et les bonnes nouvelles de Paris l'avaient mis dans un état euphorique. Il se sentait plus heureux de vivre, ayant l'espoir dans l'avenir. Ses pensées devenaient un peu trop vagabondes, néanmoins il arrivait à se maîtriser pour essayer de se concentrer sur son objectif principal : le retour en France.

D'après les nouvelles assez encourageantes, cela ne l'empêchait pas de donner libre cours aux aventures féminines, et les occasions étaient assez faciles. Il se trouvait en contact avec la clientèle de l'hôtel et notamment la clientèle féminine. Celle-ci un peu trop curieuse en général, pour un oui ou pour un non, s'adressait à lui, surtout le soir en prenant la clé. Une jeune femme s'intéressa particulièrement à son passé. Il la soupçonnait de provocations, mais il remarqua que ce jugement était faux, car elle le lui démontra par ses propos sur la guerre. Ainsi il n'y avait rien de surprenant à ce qu'il se créa une intimité entre eux. La séduction de cette femme exposait des moments favorables pour satisfaire le désir de Kolia. Après deux ans de captivité, cela semblait naturel. Étant d'une nature très sensible, il lui fallait parfois accomplir un effort pour se maîtriser. Puis un dimanche, ils allèrent se promener dans un bois. Ils étaient obligés de se cacher, car pour Kolia, il lui était interdit de fréquenter les femmes, étant un prisonnier de guerre.

Quelques jours après, un soir en rentrant à l'hôtel. Gertrude (son prénom proposa à Kolia de monter dans sa chambre pour faire des exercices d'Allemand, bien entendu Kolia accepta mais avec une hésitation, parce que la chambre se trouvait à côté de celle du patron, et cela ne plaisait pas à Kolia. Le patron, Herr Homan, étant un grand amateur de bière. Il était ivre tous les soirs et méchant, mais lorsqu'il était dans son état normal, il était très gentil et compréhensif.

Donc ce soir-là, pendant son service vers 23h, s'assurant que tous les clients étaient rentrés, Kolia monta dans la chambre de Gertrude avec son cahier, il fut très étonné de voir sur la table un plateau garni de gâteaux, de liqueurs et de vins, aussitôt il comprit quel genre d'exercice d'Allemand l'attendait. Dans une telle ambiance, sous l'effet du vin, l'exercice de l'Allemand devint un exercice tout à fait spécial. Par moments Kolia avait quelques appréhensions. En effet, la voix du patron se fit entendre vers 1 h du matin, derrière la porte, car il avait reconnu Kolia à sa voix. Il criait en disant : « Was machen Sie da ? » votre place est au bureau, sortez de là !

Que faire ? Gertrude aussi était désorientée et tremblante. Kolia sortit rapidement, bousculant presque le patron et alla directement au bureau, et le patron en caleçons le poursuivit jusqu'au bureau tout en marmonnant, qu'il était un espion Russe ou Anglais et qu'il faut le renvoyer au camp. Son visage était rouge de colère, et il paraissait complètement ivre. Par chance, la sonnette de la porte d'entrée se mit à tinter, et le patron s'en alla rapidement dans sa chambre.

Ce petit incident apporta beaucoup d'inquiétude à Kolia ; et le lendemain après-midi, le patron convoqua Kolia et le mit en garde, en le menaçant de six mois de cachot, tout en rassurant Kolia que cet incident ne resterait qu'entre eux.

La vie monotone de cette liberté surveillée reprenait son cours, et la seule consolation, c'était les nouvelles de sa femme Paulette, ainsi que les colis qu'il appréciait beaucoup et qui permettaient de faire un peu de commerce.

Les circonstances et l'entourage étaient très favorables à Kolia pour permettre de préparer son évasion. Un des atouts dans cette entreprise, c'était son comportement extérieur, l'aspect et sa tenue ressemblaient à un vrai Allemand en saluant à la manière hitlérienne. Il restait encore à vérifier le trajet et l'horaire des trains directs de Marienburg à Berlin puis de Berlin à Paris. Ceci avait été confié à Gertrude d'abord, puis l'achat du billet, la vérification de l'horaire et quelques autres renseignements précis qui avaient été donnés par la nièce de sa logeuse : Frau Graber, laquelle appartenait à la « Hitlerjugend ». Ce qui était paradoxal, c'est qu'elle manifestait beaucoup de sympathie envers Kolia, cela était aussi réciproque, car elle avait beaucoup de charme. Pour le moment le sentiment et le charme étaient exclus, cela était d'ailleurs inopportun en cette période pendant laquelle il devait faire preuve de courage. Aussi selon les consignes d'Inga, Kolia avait ou des renseignements précieux, car en aucun cas il ne devait prendre le train de Paris à Berlin, mais seulement au premier arrêt après cette ville, parce que tous les trains étaient sévèrement contrôlés par les « Feldgendarmes » et les « SS ». De plus, un collègue de travail donna l'adresse d'un café à Berlin afin

qu'il puisse se renseigner sur les horaires des autocars, ou sur des transporteurs qui faisaient de longs parcours, et qui étaient susceptibles de transporter Kolia jusqu'à cet arrêt du train de Berlin - Paris. Cela représentait une assez grande quantité de renseignements à retenir dans sa mémoire, aussi il était obligé de noter avec quelques lettres russes et cela aussi représentait un danger.

Le début juillet arriva. Selon son plan, il se fit porter malade trois jours, c'est ce qui lui permit de s'absenter de son lieu de travail et de ne pas être inquiété par le patron de l'hôtel. Le premier jour de son arrêt de travail à l'heure du déjeuner, Kolia reçut son billet de chemin de fer acheté par Inga, et il reçut aussi le brassard avec la croix gammée qu'elle lui avait procurée dans son organisation hitlérienne. La tante d'Inga, Frau Graber, logeuse de Kolia s'inquiétait beaucoup au sujet de sa nièce à cause de sa complicité, néanmoins elle prodiguait des conseils de prudence à Kolia, tout en espérant le revoir plus tard après la guerre. Malgré cette chaleureuse ambiance quasi familiale, les pensées de Kolia étaient ailleurs ; il pensait à sa femme et à ceux de sa famille à Paris et, surtout aux dangereuses surprises qui pourraient surgir au cours de son voyage clandestin, et à travers des pays très sévèrement surveillés.

Maintenant après tous ces préparatifs, il fallait passer à l'exécution du projet, c'est-à-dire agir immédiatement. Aussi le soir même, à 23h, muni de sa valise et de papiers d'identité française et allemande, habillé en civil, avec une recherche à la manière allemande, sans oublier d'épingler sur la manche de son veston, le brassard orné de la swastika tournant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Il s'en alla vers la gare. En s'approchant, comme il faisait doux, il y avait là un peu de monde qui se promenait ou attendait le train des permissionnaires. Kolia marcha à travers cette foule avec beaucoup d'assurance et d'allure militaire. Il se présenta au contrôle des billets avant de pénétrer sur le quai. Alors au contrôle d'identité par les « Feldgendarmes » et les « SS », il vit beaucoup de soldats qui se pressaient. Il décida de tenter sa chance en s'excusant et bousculant un peu les soldats. Passant devant le contrôle sans s'arrêter, il dit : « Heil Hitler ! ». Les « Feldgendarmes » remarquant son brassard répondirent : « Heil, Hitler ! », et le laissèrent passer.

Kolia faisait de son mieux pour se maîtriser. Il passa sur le quai et monta dans le train qui venait d'arriver de Königsberg. Il trouva une place assise, parmi la plupart des voyageurs qui étaient militaires. Il s'assit donc, en se disant en lui-même : Ouf ! voilà une première alerte de passée. Il devait fournir un grand effort pour se contrôler et maîtriser son agitation.

Un quart d'heure après, le train se mit en marche et Kolia ferma les yeux pour essayer de dormir ou faire semblant. Hélas, sa tension nerveuse l'empêchait de dormir, ses pensées tourbillonnaient dans sa tête, et il se mit à récapituler mentalement les démarches qu'il avait à réaliser à son arrivée à Berlin. Cette position d'être assis con-

fortablement dans ce wagon lui rappela des souvenirs affreux, lors des transferts des prisonniers de guerre de la France en Allemagne, deux ans plus tôt. On faisait monter 40 personnes par wagons à bestiaux, d'où ils ne pouvaient ni voir, ni sortir pendant plusieurs jours ; ils étaient obligés de faire leurs besoins sur place.

Le train était direct, il roulait à vive allure. Les voyageurs et les soldats du compartiment dormaient déjà, sauf deux qui échangeaient leurs impressions sur leurs conquêtes dans la région de Rostov-sur-le-Don. Cela fit dresser l'oreille de Kolia qui aurait bien aimé les questionner et parler avec eux ; sa famille était là-bas. Hélas, il ne pouvait le faire. La situation dans laquelle il se trouvait lui interdisait d'avoir une réaction ou de faire un commentaire.

Il garda les yeux fermés. Puis il se laissa plonger dans un demi-sommeil, en essayant de ne pas bouger et de ne penser à rien tout au long du parcours qui allait être long. Puis saisit par le froid et la faim, il ouvrit les yeux et s'aperçut que quelques militaires commençaient à manger leurs sandwiches ou bien à fumer. À travers les vitres, on apercevait le ciel qui s'éclaircissait légèrement. Kolia, regarda sa montre qui indiquait 5h du matin, il réagit en pensant que, dans une demi-heure, il arrivera à Berlin. Aussitôt, il se leva en disant : « Guten Morgen », prit un peu de café dans son thermos et alluma une cigarette. Il ramassa son bagage et saluant en faisant le geste « Heil Hitler ! », il s'en alla vers la portière de sortie. Près des toilettes, quelques soldats allemands dormaient allongés par terre. Il enjamba les dormeurs et entra dans les W.C. Il commença à se débarbouiller et se raser, mangea ses sandwiches et bu le reste de son café. Il se sentait mieux. Il sortit son béret de la valise pour remplacer le chapeau prussien qu'il avait sur la tête, puis il dégrafa le brassard avec la swastika, fit un paquet de ces deux objets précieux qui se volatiliserent par la fenêtre du train. Quelques minutes après, restant toujours enfermé dans les toilettes, il sentit que le train ralentissait, regarda sa montre qui indiquait 5h 20, alors il se dit : « Voilà on arrive à un endroit très intéressant et curieux à visiter pendant la guerre : Berlin.

Alors il remit en ordre ses vêtements, referma sa valise, sans la fermer à clé, de manière à être prêt à un contrôle éventuel, et sortit des W.C. Voyant toujours les soldats endormis, il les enjamba et s'approcha de la portière, de façon à être le premier à descendre afin de se trouver parmi les voyageurs civils, car à cette époque il y avait beaucoup de travailleurs civils, notamment des Français venus au moment de la « collaboration » pendant la « drôle » de guerre. À l'arrêt du train, Kolia descendit promptement et fila rejoindre un groupe de civils avec lequel il sortit de la gare sans aucun ennui.

Aussitôt à l'extérieur, il repéra une grande brasserie encore illuminée. Il était 8h. Juste en face de la gare, il décida d'aller prendre un bon petit-déjeuner. En entrant dans la brasserie, il constata que c'était un endroit chic, donc très coûteux, qu'importe !. Il s'assit et commanda au maitre-d'hôtel un « Frühstück », et quelques instants après une serveuse apporta un plateau garni de café, lait, crème fraîche, beurre,

croissant ; elle demanda en contrepartie les tickets de rationnement. Kolia avait suffisamment de tickets et d'argent et tout ceci lui parut extraordinaire de se trouver dans un cadre luxueux et manger des bonnes choses comme avant la guerre à Paris. À la fin de son petit-déjeuner, il se fit apporter le journal et acheta encore des cigarettes en échange de tous ses tickets (cela représenta 10 paquets). Ces cigarettes lui étaient utiles pour s'en servir comme monnaie d'échange contre de petits services divers.

Il se leva, mit son imperméable et prit sa valise. Il visita un peu la ville et vers 11h, il trouva le café que lui avait indiqué Inga pour les renseignements. Il donna un paquet de cigarettes, signe convenu, au garçon du bar qui lui fournit toutes les indications concernant un transporteur de pommes de terre, que Kolia devait joindre dans son entrepôt vers minuit le même jour. À la suite de ces renseignements, Kolia se mit en route à pied afin de trouver le dépôt du transporteur. Il flâna à travers Berlin, lequel était apparemment beau avec ses grandes avenues très propres. Après beaucoup de difficultés, il entra dans le hangar où il trouva un homme petit, mais assez gros, d'origine polonaise, d'apparence méfiante.

Après l'échange de quelques mots, le Polonais comprit de quoi il s'agissait et demanda à Kolia de revenir à l'entrepôt vers 23h, pour l'aider au chargement des pommes de terre et être prêt au départ à 23h 45. Kolia revint dans le centre de la ville, soulagé, il repéra un petit restaurant pour déjeuner. L'après-midi passa assez vite, malgré son énervement constant et les craintes d'être interpellé pour un contrôle d'identité ou par des événements imprévus qui pourraient surgir. En se promenant dans les rues, Kolia avait remarqué que la plupart des gens avaient un aspect militaire et il y avait beaucoup d'uniformes. En passant près d'une « Kolonialwaren », il acheta des sandwiches pour le voyage. Vers 18h, il entra dans un cinéma dans lequel il resta jusque vers 21h. Puis tout en se promenant, il se dirigea vers le café où il avait eu les renseignements et repris sa valise. Il prit le chemin de l'entrepôt, mais il fit un détour de manière à éviter le centre de la ville. Kolia était très étonné par le calme qui régnait dans les rues, à tel point que parfois le bruit de ses pas le faisait par moments sursauter. Le temps était très doux, il pouvait entendre par les fenêtres ouvertes, de la musique retransmise par la radio. Cette atmosphère presque sereine ne donnait aucun signe apparent de guerre, et cela remettait le moral de Kolia d'aplomb.

Quand il arriva à l'entrepôt, il aperçut le Polonais en train de remplir les sacs de pommes de terre en se faisant aider par un jeune garçon. Voyant arriver Kolia, il l'embaucha immédiatement pour charger les sacs sur le camion en renvoyant l'autre garçon, pensant qu'il serait mieux de ne pas avoir de témoins. À eux deux ils chargèrent rapidement les sacs, en prenant la précaution d'aménager une place au fond du camion, sous les sacs de pommes de terre. Cela était dans le but que Kolia puisse être en position à demi couchée afin de faire le trajet, dont la durée était d'environ six heures et ainsi atteindre la gare où s'arrête le train de Berlin - Paris.

Aussi pour s'assurer la réussite de ce voyage clandestin, il donna 100 DM. au Polonais,

lequel manifesta une très grande satisfaction. D'ailleurs il n'y avait qu'à ces conditions pour que le Polonais accepte un voyageur clandestin. D'après ses titres de transports, il n'avait pas le droit de prendre « d'objets vivants ». De plus il était fournisseur attitré en quelque sorte, pour livrer les pommes de terre à certains organismes militaires situés sur la route de Berlin à Leipzig. Malgré toutes ces précautions de prudence, pour éviter de gros ennuis en cours de route, Kolia était sceptique et inquiet. Hélas sa situation du moment ne pouvait rien changer, il n'était pas question de faire marche arrière. Il devait se soumettre aux exigences qui s'imposaient.

Vers 23h 45, le Polonais démarra son camion lourdement chargé, dans lequel Kolia était enfoui sous les sacs de pommes de terre. Dans le noir total, se sentant mal à l'aise à cause des secousses du camion, il s'assoupit. Son sommeil était accompagné de cauchemars. Après un bon moment de route, le camion se mit à freiner et Kolia entendit des cris : « Halt ! Halt !, nicht weiter ! Papier schnell ! Was ist das ? ». Kolia fut plongé dans une angoisse terrible et commença à transpirer. Il voulut regarder sa montre, mais dans ce trou noir, cela lui était impossible. Se rappelant qu'il avait son briquet, il l'alluma et vit qu'il était cinq heures du matin. Quelques minutes après, il entendit claquer la portière et le camion démarra de nouveau. Il se demanda : quand et où allait-il arriver ? Se persuadant que ce contrôle avait dû bien se passer, le camion s'arrêta encore, et des voix se firent entendre : « Ausladen ! » (déchargez !), Kolia se crispa et avait envie de crier, en pensant que c'est la catastrophe. Se sentant perdu, ses pensées tourbillonnaient dans sa tête, il avait tantôt chaud, tantôt froid, avec des hauts le cœur. Puis il entendit une voix qui disait : « Nur fünf Sacks ! », alors il comprit qu'il s'agissait d'un déchargement de cinq sacs seulement. Le camion redémarra, et le calme tout relatif s'installa de nouveau dans ce trou noir.

Kolia devina que le camion roulait sur un « autobahn », car il n'y avait pas de secousses. Un élément vint s'ajouter, il avait envie d'uriner, mais comment faire ? Il n'avait pas le choix, il ne lui restait plus qu'à uriner au milieu des sacs, ce qu'il fit.

Pendant ce temps, le camion continuait sa route normalement et Kolia se sentait complètement engourdi, ne pouvant se retourner dans son trou. Il regardait sans cesse sa montre. Puis la vitesse du camion se réduisit, il commença à percevoir le bruit d'autres voitures et les arrêts fréquents du camion lui firent déduire qu'il était dans une agglomération.

Puis le camion s'arrêta pour de bon. Des voix se firent entendre, toujours les mêmes : « Papier schnell ! ausladen hierneben ! ». Kolia se dit : « Ça recommence ! », et l'angoisse de nouveau s'empara de lui, en pensant que c'est la fin. Il sentait les sacs bouger pas bien loin de lui. Il se mit à réfléchir quelques secondes, mais résigné, Il attendit. Soudain une voix forte se fit entendre : « Achtung ! Achtung !...Nur zehn Stück ! Fertig ! », puis le silence retomba.

Kolia respira profondément en se disant, ouf ! Le camion repartit, il ne savait quoi penser. Il se posa des questions, se demandant si ce n'était pas une nouvelle méthode

de torture qu'on lui avait imposé, cela allait-il encore durer longtemps ? Il lui tardait d'une manière au d'une autre de sortir de ce trou. De nouveau le camion roulait dans une autre agglomération et s'arrêta encore. De grosses voix se firent entendre : « Ausladen ! ».

Il distingua le va-et-vient de plusieurs hommes, qui ne parlaient pas, mais commencèrent à décharger le camion.

Cette fois les sacs proches de lui commencèrent à bouger, alors cette fois, la peur mêlée à l'angoisse s'empara de lui. Découragé, épuisé de fatigue, il se sentit perdu, croyant avoir échoué.

Soudain, il vit plus clairement dans son trou. Lorsque la dernière rangée de sacs au-dessus de lui fut enlevée, il aperçut les vasistas d'un hangar à travers les fentes desquels passait le soleil. Par instinct, prit par le courage et la colère, Kolia se redressa et cria : « Scheiss ! (merde, merde !), j'en ai assez ! ».

Ce fut le silence ; pas pour longtemps, car quelques secondes après, des mots en français se firent entendre. Attention les gars ! Il doit y avoir un Français là-dedans, sans doute ? À peine les sacs les plus proches de Kolia furent enlevés, son trou étant dégagé ; quatre hommes en civil au milieu de militaires Français l'entourent en lui demandant avec étonnement :

« Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es évadé ? ».

Kolia sortit de son trou en chancelant et se mit à les questionner à son tour. Étaient-ils des travailleurs libres Français ? En effet, il savait avec exactitude que des travailleurs libres étaient venus là à Leipzig, sous contrat. Sur ce, Kolia leur expliqua le but de son voyage clandestin, en précisant qu'il devait prendre le train de Paris, le jour même, si cela lui était possible. Pendant leur conversation, les sacs qui restaient sur le camion furent déchargés et la sonnerie retentit pour annoncer le « Frühstück » pour une pause de 10 mn. Alors ils invitèrent Kolia à casser la croûte avec eux et boire du bon vin français dont il avait oublié le goût depuis deux ans. En même temps, Kolia recueillit quelques renseignements nécessaires pour son train. Il fallait surtout que Kolia sorte de l'entrepôt avant la fin de la pause, parce qu'aussitôt après, le contrôle était effectué par le contremaître allemand, lequel pourrait le dénoncer. Immédiatement, Kolia remercia ses compatriotes pour leur réception inattendue, et reprit sa valise et son imperméable et se dirigea vers la gare où le train partait pour 14h.

Au cours du trajet, il aperçut par moments les gens qui le regardaient avec attention, et cela l'intrigua beaucoup. Il se demanda pourquoi était-il l'objet de tant de curiosité ? Il s'arrêta devant une vitrine en faisant semblant de regarder les objets qui y étaient exposés, il constata que sa figure était recouverte d'une barbe de deux jours et paraissait très sale. Alors sans perdre une minute, il s'arrêta dans le premier café, commanda un « Frühstück », et pendant ce temps alla directement aux toilettes pour se raser en vitesse, car autrement cela aurait pu être assez compromettant au cours du voyage dans le train. Donc rasé, et débarbouillé sommairement, il mangea son

deuxième petit-déjeuner, arrosé de café noir, lequel l'avait presque remis en forme. Sans s'attarder longtemps dans le café, cela était peu prudent, il sortit et se dirigea vers la gare. En cours de route, il se mit à réfléchir sur le trajet qu'il avait déjà effectué entre Marienburg et Leipzig et son espoir d'atteindre son but renaissait, et il pensait être à Paris le lendemain matin. Cela était un beau rêve qui s'était installé dans son esprit pour quelques instants, car la réalité reprenait le dessus lorsqu'il entra dans le hall de la gare.

Il chercha un groupe de civils susceptible de prendre le train de Paris. Au bout de quelques minutes ses recherches demeurèrent vaines, alors il décida stoïquement d'attendre. Cette position l'énervait, il lui fallait à tout prix s'intégrer dans un groupe de civils Français permissionnaires, pour réduire les risques de contrôle sévères. Une heure plus tard, il vit un groupe de six personnes, facilement reconnaissable, qui se dirigeait vers un guichet. Kolia s'approcha immédiatement et demanda à l'un d'entre eux de se charger d'acheter un billet de plus, mais la personne lui répondit qu'il venait au guichet seulement pour faire viser son billet lequel lui avait été délivré par son entreprise où il travaille, et refusa donc cette combinaison, faute de quoi il pourrait éveiller les soupçons. Surpris, Kolia sans se décourager se dirigea vers un autre guichet, mettant de côté les suspicions dangereuses, il acheta un billet aller et retour pour plus de sécurité.

Il rejoignit le groupe de Français qui montait dans le wagon réservé aux permissionnaires, et passa sur le quai sans contrôle.

Kolia trouva une place, il se sentait presque heureux mais un peu fatigué. À 14h 30, le train s'ébranla. Comme d'habitude les Français se mirent à casser la croûte, dès que le train quitta la gare. Peu de temps après, quelqu'un annonça que la police allemande et la police française, ensemble, avaient commencé de contrôler les passeports, débutant tout d'abord par les militaires allemands.

Cela provoqua une réaction chez Kolia qui était bien compréhensible. Au bout d'une heure, lorsque les policiers arrivèrent dans le wagon des civils, un policier allemand demanda que tous les permissionnaires tiennent leur passeport, la main en l'air, afin de faciliter le contrôle plus rapidement. Observant cette exigence, tous les permissionnaires recherchèrent leur passeport et les tinrent la main en l'air. Kolia sortit sa feuille de maladie délivrée par « Arbeits-Amt » de Marienburg et la tenait prête à la montrer. Les policiers français et allemands passèrent rapidement dans les couloirs et regardèrent avec peu d'attention ces papiers. Finalement tout se passa bien sans aucune complication jusqu'à Francfort.

Après le départ de Francfort, la soirée parut longue et très monotone, puis Kolia s'assoupit. Ne pouvant vraiment dormir, il se mit à réfléchir à toutes les éventualités qui pourraient surgir au contrôle à la frontière. Alors il décida de s'informer. À Leipzig, au moment de monter dans le train, il remarqua que le contrôleur du train paraissait

être Français. Enfin, après une bonne demi-heure de recherches, il trouva le contrôleur dans sa cabine, seul, et il était bien Français. En quelques mots, il lui expliqua franchement sa position d'évadé et en même temps lui glissa un billet de 100 DM. L'autre surprit, accepta ce « Trinkgeld » tout en mettant en garde Kolia d'un sévère contrôle de tous les civils à Strasbourg, parce que la gestapo traquait les déserteurs, les suspects et notamment les juifs. Aussi il proposa à Kolia de quitter la place où il se trouvait, et de se mettre à proximité de sa cabine de contrôleur, afin de lui permettre de se cacher quelques instants au moment du contrôle. Ce contrôle s'effectuait en commençant par les deux extrémités du train et se terminait au milieu. Donc Kolia déménagea du compartiment dans lequel il se trouvait et vint s'installer dans un compartiment où se trouvait également la cabine du contrôleur, lequel lui promit de le réveiller en arrivant à Strasbourg. Satisfait de cette solution et étant bien installé, vers 22h il essaya de dormir un peu, mais il n'y parvint pas, sa pensée était axée sur ce contrôle de Strasbourg, à tel point qu'il ne pouvait tenir en place. Sans cesse, il se disait qu'il serait absurde de se faire prendre juste en arrivant en France, et surtout qu'il serait dramatique d'échouer à la troisième journée de son arrêt-maladie (imaginaire), qui se terminait en fait ce soir-là à 22h, et à cette heure précise il devait reprendre son travail à l'hôtel de Marienburg.

Kolia très agité et accablé par la chaleur de ce mois de juillet, sortit dans le couloir afin de respirer un peu d'air frais. On se rendait compte que le train approchait de la frontière française. Il s'assit de nouveau et essaya de s'endormir, et quelques instants après il plongea dans une sorte de cauchemar. Il rêvait qu'on était en train de l'attacher avec des chaînes, et qu'une infirmière lui donnait du miel....

Puis entrouvrant ses yeux, il remarqua le contrôleur près de lui, le réveillant, et lui annonçant que le train allait arriver à Strasbourg et Kolia comprit qu'il fallait maintenant appliquer la solution préconisée, d'abandonner sa place et un quart d'heure après l'arrêt du train, se mettre dans la cabine du contrôleur pour se cacher, suivant leur convention, afin d'éviter toute menace redoutable.

Déjà le train commençait à rentrer en gare, et l'on pouvait voir quelques groupes de Feldgendarmes et policiers français marcher le long des quais. À peine le train s'était-il arrêté, qu'un premier groupe de quatre policiers montèrent en tête du train et un deuxième groupe de quatre Feldgendarmes en queue du train. Kolia se tenait sur ses gardes, et un quart d'heure après, il regagna la cabine du contrôleur et s'enferma à clef de l'intérieur.

L'attente interminable commença. Cela dura une bonne heure pendant laquelle il somnolait et fumait par moments ; il se sentait dans une lassitude totale et essaya d'écouter les bruits ambiants. Afin d'adoucir son inquiétude, il se mit à manger son dernier sandwich pour assouvir sa faim, mais il avait soif, et là il ne pouvait rien faire. À chaque fois que quelqu'un passait dans le couloir et qui parlait allemand, cela le faisait sursauter et frissonner, lui coupant la respiration. Par moments l'angoisse le

saisissait, il se demandait devant cette menace permanente, quand allait-elle finir ? Kolia était tellement exténué qu'il s'endormit.

Puis soudainement un tapage violent à la porte de la cabine le fit sursauter. Il ne comprenait rien à ce qui se passait. Il se terrait dans son coin, sans aucune réaction, sans mouvements.

Quelques instants après, des mots d'allemand se firent entendre : « Öffnen Sie die Tür ! Polizei ! Gestapo ! Wer ist da ? »

Kolia se sentit perdu, il n'avait pas la force d'agir et d'ailleurs, faire quoi ? Il se persuada que son aventure avait touché à sa fin. Puis le silence total retomba et se prolongea environ un quart d'heure. Il était 1h 30 du matin et le train roulait à vive allure ; des pas s'approchèrent de la porte de la cabine, laquelle s'ouvrit quelques secondes après, poussé par le contrôleur. Ce dernier aperçut Kolia plongé dans une sorte de torpeur, mais il le rassura immédiatement en lui disant qu'il n'y aurait plus de contrôle jusqu'à Paris. Kolia se sentit soulagé d'entrevoir la fin de ses angoisses. Il remercia le contrôleur et retourna s'asseoir à sa place. Débarrassé de ses inquiétudes, il essaya de faire un retour en arrière et de récapituler tous les événements depuis qu'il avait quitté Marienburg. Épuisé, son cerveau ne réagissait presque plus, finalement il plongea dans le sommeil.

Après un temps indéterminé, Kolia fut réveillé par les rayons du soleil levant, il regarda sa montre qui indiquait cinq heures du matin, et dans quelques heures, il sera à Paris. Enfin, vers huit heures le train entra en gare de l'Est. Il se précipita et sauta du train à peine arrêté. Instinctivement il se sépara de la foule des voyageurs, et se dirigea rapidement vers le service des consignes et le dépôt des bagages, afin d'éviter de passer par le contrôle normal. Malgré cela, il fut aperçu par les contrôleurs qui l'interpellèrent, mais il avait réussi à passer dans la rue.

Il entra dans le premier café qu'il trouva sur son chemin, commanda un grand verre d'eau, un café et un croissant. Il téléphona au bureau où travaillait sa femme. La joie fut immense et indescriptible, il annonça qu'il était à Paris. Sans attendre il retrouva sa famille pour déjeuner à la maison. La vie à Paris, au moment de l'occupation, lui parut bien différente de celle qu'il avait laissée avant la guerre, néanmoins l'ambiance était sans comparaison avec celle de Marienburg. Pour lui l'essentiel, c'était de se retrouver dans la chaleur familiale, et il se sentait heureux. Un tel changement si brusque dans son existence éveillait chez lui une sensation bizarre et étrange, il était comme en manque d'une émotion forte. Seulement il oubliait par moments qu'il était toujours dans la position de prisonnier de guerre, et n'étant pas démobilisé, cela étant possible seulement en zone libre, il courait un danger en restant à Paris. Il y avait donc toujours sur lui l'inquiétude et les émotions fortes qui planaient. Il faut noter qu'à cette époque la France était partagée en deux parties, et la ligne de passage était appelée « ligne de démarcation », laquelle était gardée tous les cinq cents mètres par des

sentinelles allemandes, les communications étaient strictement interdites sans laissez-passer délivrés par les autorités occupantes.

Pour le moment Kolia et sa femme décidèrent de passer une quinzaine de jours près de Fontainebleau, pour récupérer, se reposer et reprendre aussi un certain équilibre dans la vie normale, si possible ? Ce furent quinze jours de délassément, passés à la plage, se baignant, se promenant dans la forêt, et cela avait fait à la fois un grand bien physique et moral. C'était comme un rêve lointain qui se réalisait. Pourtant d'autres préoccupations revenaient plus souvent à l'esprit de Kolia, et principalement celle de passer de l'autre côté de la ligne de démarcation.

Regagnant Paris après ces quelques jours de repos, Kolia fut informé par le concierge de la visite d'une jeune fille en uniforme allemand, laquelle avait laissé un message qu'il ouvrit promptement et il était écrit : « Rendez-vous urgent au café de la Paix, demain à 11h », signé Inga. Cela produit un effet sur Kolia comme la foudre, qui sent les menaces ou peut-être autre chose ? Il se rendit à ce rendez-vous au café de la Paix. À peine entré, il fut abordé par la jeune fille en uniforme de la « Hitlerjugend » ; c'était la nièce de sa logeuse à Marienburg, elle avait fourni à Kolia le brassard avec la croix gammée et les renseignements de train. Elle semblait être heureuse de le rencontrer, mais dans son regard, l'inquiétude était perceptible. Elle l'informa qu'il était recherché depuis deux semaines dans la région de Marienburg et que l'ordre de recherche était arrivé à Paris. Elle avait vu la note de service là où elle travaillait comme secrétaire. Elle recommanda à Kolia de se cacher ou de fuir Paris immédiatement. De plus, la guerre prenait une tournure très importante, sur tous les fronts les combats étaient violents, par voie de conséquence, la surveillance en zone occupée et à la ligne de démarcation avait été renforcée. Avant de se séparer, Inga, demanda à Kolia, si elle pouvait compter sur lui pour l'aider à l'héberger ou la cacher en cas de désastre, et qu'elle était prête à donner une grosse somme d'argent. Bien entendu Kolia accepta immédiatement cette proposition, en lui recommandant à son tour par mesure de précaution de s'habiller en civil la prochaine fois lorsqu'elle viendra le voir.

Il y avait une forte attirance réciproque, et Kolia était persuadé des sentiments sincères d'Inga pour lui. D'ailleurs elle était très jolie avec ses yeux noirs, qui rappelaient ceux d'une jeune grecque que Kolia avait connue avant la guerre. Malgré ces circonstances mystérieuses, car il ne savait pas exactement ce qu'Inga faisait dans l'armée allemande, il décida de passer un agréable moment avec elle.

Il lui restait encore six jours à passer à Paris avant de partir pour la zone libre, cela lui permit de revoir un petit nombre d'amis, notamment le Baron Zeitz et Alex. Il alla au cabaret le « Schéhérazade », où il avait été invité avec sa femme pour passer une soirée avec souper au champagne en l'honneur de son retour. On aurait pensé que ces activités mondaines reprenaient le cours normal, mais en fait sa situation du moment était périlleuse et dangereuse à cause de l'occupation. Comme il lui fallait passer

en zone libre, il avait réussi, par l'intermédiaire de l'association des prisonniers de guerre, à trouver un convoyeur et passeur moyennant une certaine somme d'argent, afin de le conduire et lui faire passer la ligne de démarcation. Il faut dire que son ami le Comte de L. faisant une discrète résistance contre l'occupant, avait beaucoup aidé Kolia, ainsi que le Baron W. lequel faisait de grosses affaires avec les Allemands, c'est-à-dire qu'il était intermédiaire entre les juifs, gros commerçants et les acheteurs de l'armée allemande. Cette conjoncture était plutôt favorable à Kolia pour organiser rapidement son passage en zone libre, mais aussi, favorisait les plaisirs forts agréables qui répondaient à son tempérament sensible. Une fois l'accord conclu avec le passeur, Kolia se sentit allégé d'une partie de ses ennuis, cela ne l'empêchait pas d'être prudent et d'éviter de sortir le soir. À partir de 22h, toute personne se trouvant dans la rue devait être en possession d'un laissez-passer délivré par la « Kommandantur ». En conséquence, malgré l'envie de sortir le soir, Kolia était obligé de s'abstenir et de rester tranquille, cela était théorique, car il n'était pas assez méfiant, on aurait dit qu'il avait le goût du risque illimité, la preuve en était qu'il lui tardait de rencontrer à nouveau Inga, entourée de tous ses mystères. Puis 48h après leur rencontre au café de la Paix, Kolia trouva chez lui en rentrant, un deuxième message dont la provenance était facilement reconnaissable et il disait : « Es wird mir angenehm Sie wiedersehen um 16h in hôtel, 3 rue de Ponthieu. Bretreffend Hauptsache ! Ihre ganz ergebener Inge ». (Je ne puis rester longtemps sans vous voir). Ces mots très gentils et aussi engageants plongèrent Kolia dans des pensées dans lesquelles se mêlaient le désir et la méfiance à la fois, et se posant des questions de toutes sortes. Peut-est-elle chargée de le dénoncer ?

Pourtant en évoquant là période de son séjour à Marienburg, logé chez sa tante, ce fut là qu'il l'a connue, prenant ensemble le thé, écoutant les émissions de radio de Londres, et malgré cela elle faisait partie du parti Nazi. De plus, ayant fait venir son père (entrepreneur en gros travaux) pour le présenter à Kolia, et surtout la sincérité de son comportement envers lui, prisonnier de guerre, habillé en civil. Bref ces dernières pensées prévalurent sur la méfiance, il décida d'aller la voir à l'adresse indiquée.

À Paris en ce mois d'août, il faisait doux et chaud, Kolia mit un costume léger et alla à pied rue de Ponthieu. En passant par le Rond-Point des Champs-Élysées, il avait acheté deux roses. Dès qu'il pénétra dans le petit hôtel, Inga habillée en civil l'attendait debout. Elle se précipita vers lui, et sans un mot l'entraîna rapidement vers le deuxième étage où elle avait loué une chambre. La majorité des clients étaient des Allemands, c'est ce qui explique ce mouvement rapide pour éviter les curieux et les contacts, surtout que le premier étage était réquisitionné par les Allemands. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la chambre, Inga remercia Kolia d'être venu, puis lui proposa de boire quelque chose. Kolia lui répondit par des compliments, qu'elle était adorable, que sa robe légère lui allait à ravir et en même temps il lui prit les mains. Aussitôt ses yeux se mirent à briller en s'approchant un peu près d'elle. Kolia sentit ses mains tressaillir au moment où elle lui dit : « Mein lieblich ! ». Kolia relâcha ses mains et

demanda s'il pouvait fumer, afin de couper un peu l'allant d'excitation. Ayant allumé une cigarette, il s'assit à côté d'Inga. Après quelques secondes de réflexion, il proposa d'aller chercher lui-même une bouteille de champagne. Au bout de dix minutes il revint avec une bouteille et l'ouvrit aussitôt. Après quelques gorgées, Inga confia à Kolia les mauvaises nouvelles qu'elle venait de recevoir de ses parents, à Marienburg où la situation s'aggravait, en ajoutant qu'il lui faudra abandonner l'armée dès à présent, car plus tard la situation sera telle, qu'elle deviendra compliquée et dangereuse.

Entre-temps elle retira une enveloppe de sa cachette et la donna à Kolia, en lui précisant qu'elle contient 50000 f et que cela sera nécessaire pour trouver une cachette. À cela, il réagit avec prudence sans demander plus de précisions. À son avis, il n'y avait pas lieu de dramatiser les événements et dans quelque temps tout pourra s'arranger ; néanmoins il ajouta qu'au cas où une menace pourrait surgir, il serait heure de l'aider immédiatement. Inga se sentit un peu rassurée en reprenant son verre. Kolia remplit à nouveau les verres et ils se mirent à manger les gâteaux. Sous l'effet de l'intimité, instinctivement ils se rapprochèrent l'un de l'autre, et les yeux d'Inga devenaient brillants. Elle paraissait s'abandonner et fléchir dans les songes en regardant sans cesse Kolia dans les yeux. Il posa la main sur son épaule, en serrant fortement, il sentit qu'elle était saisie d'un tremblement, aussitôt il l'a prise par le cou et l'embrassa sur les lèvres ; elle s'opposa à peine. Soudain, ce fut l'orage des caresses et l'amour éclata ; la durée en fut difficile à déterminer.

Environ deux heures après, en ouvrant les yeux, il vit Inga allongée à côté de lui, ayant la même robe sur elle, mais froissée par endroits, les yeux fermés. Voyant qu'il était déjà 19h, il se leva, Inga aussi. Elle s'approcha de Kolia, l'air soumise, les yeux pleins de tendresse. Après avoir échangé quelques phrases, joyeux et satisfaits tous deux, ils décidèrent d'aller dîner au cabaret le « Schéhérazade », fixant leur rendez-vous à 21h dans le vestiaire du cabaret. Avant de se séparer, Kolia lui dit qu'il n'avait pas de laissez-passer et qu'il courait un danger. Inga le rassura en lui disant qu'elle se chargeait de tout.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, ses pensées reprirent leur cours normal, et à la pensée de cette sortie au cabaret, il eut envie de renoncer à la revoir et de l'abandonner. Pourtant le regard rêveur d'Inga revenait sans cesse dans ses pensées ainsi que les déclarations spontanées de ses sentiments, cela était trop captivant. Finalement, la conscience peu tranquille, Kolia décida d'aller à ce dîner.

Vers 21h il rentra au « Schéhérazade » et se rendit au vestiaire, mais Inga n'était pas encore arrivée. Il était obligé de l'attendre à cet endroit où les clients passaient avant d'entrer dans la salle. Inquiet par ses pensées pessimistes, et fit un effort pour les balayer de son esprit et demanda qu'on lui retienne une table.

Juste à ce moment arriva Inga, et cela fit disparaître ses idées pessimistes. Ils entrèrent dans la salle et allèrent s'asseoir à la table réservée. La salle était pleine de monde, dont la majorité des gens étaient des civils et quelques Allemands gradés. L'intimité de cet

endroit, la musique douce et le champagne rendirent Inga et Kolia plus romantiques avec plus de sentiments.

Le dîner et le reste de la soirée se passèrent comme avant la guerre, et en fait cela était assez frappant en cette période : musique, danses, programmes artistiques ; concernant les denrées, il n'y avait pas de tickets, les marchandises étant achetées au marché noir. Bien sûr il était compréhensible que les additions soient assez lourdes !

Lors du règlement de la note, Kolia fut obligé de retirer dix billets de 1000 f de l'enveloppe que lui avait donnée Inga, mais étant donné l'ambiance euphorique, pleine de tendresse, cela n'avait aucune importance. Au moment de sortir, Kolia se retrouva devant les réalités lugubres, car il était 0h 30 du matin, donc plus de métros, et il devait marcher à pied, n'ayant pas d'autre moyen ; de plus il ne lui restait que 30h seulement avant d'entreprendre le passage de la ligne de démarcation, tout cela le rendait soucieux. Mais à la suite d'un bon repas avec du champagne, et se retrouvant à l'air pur, cela les rendait, lui et Inga, heureux et insouciant. Ils marchèrent lentement en bavardant dans cette nuit douce. Puis après avoir passé la place Saint-Augustin, Kolia aperçut au loin une torche électrique. Aussitôt Inga sortit de son sac l'insigne nazi, et l'épingla au revers de son veston.

Quelques instants après, d'une porte sortirent deux policiers allemands en civil (gestapo), en disant : « Halt ! Bitte Passierschein ».

Naturellement, dès qu'Inga montra sa carte et montrant d'un geste Kolia, elle dit en allemand : « Er ist mein Verlobte ». Les policiers s'excusèrent et les laissèrent continuer leur chemin. À environ 50 mètres, l'endroit où ils avaient été interpellés, il remarqua que les torches restaient allumées, cela signifiait que les Feldgendarmes étaient toujours là et repéraient les victimes éventuelles. Kolia pensa en lui-même qu'il avait eu beaucoup de chance d'avoir été avec Inga, dont la présence d'esprit était remarquable pour les sortir d'une telle situation qui aurait pu être dramatique.

Quelle providence ! Lorsqu'ils furent rentrés à l'hôtel rue de Ponthieu, Kolia rendit immédiatement l'insigne nazi à Inga, puis ils se mirent à boire de l'eau avec du cognac afin d'apaiser leurs émotions et calmer leur soif après cette marche sous la chaleur. Le résultat de cette boisson se fit sentir très vite, les mettant dans une forme intime et pleine de chaleur, malgré l'heure avancée de la nuit, 2h 30.

La nuit n'étant pas finie, Kolia n'avait pas envie de risquer de se trouver seul dehors sans laissez-passer, en conséquence ils passèrent encore deux heures délicieuses ensemble. Ces heures étaient peut-être les dernières de leur intimité. Inga ne laissa aucun moment propice à Kolia pour la questionner sur son passé, et en même temps elle faisait des projets pour leur avenir.

Vers six heures du matin, ils étaient debout, Inga remit son uniforme, et ils quittèrent l'hôtel pour se rendre chacun vers leur domicile. À cette heure il n'y avait plus de contrôle, aussi ils marchaient en se promenant par un temps doux. Ils arrivèrent à proximité de l'hôtel Majestique où demeurait Inga, là ils devaient se séparer, car cela

présentait un danger pour Inga et pour Kolia. Après avoir échangé de longs baisers, Kolia reprit le chemin de son domicile en pensant déjà à son départ le jour suivant à 5h en gare d'Austerlitz.

Pendant cette même journée, Kolia se trouvait très occupé par ses préparatifs, c'est-à-dire prendre le minimum de bagages, et emporter quelques sandwiches, ainsi que les papiers militaires et de l'argent. Par moments, ses pensées étaient submergées par toutes sortes de désirs ; partir ou rester ? Et aussitôt surgissaient dans sa mémoire les idées et projets d'Inga. Finalement la raison et la volonté prédominèrent sur les sentiments.

C'est ainsi qu'il avait décidé de l'abandonner provisoirement pour aller en zone libre et faire régulariser sa situation vis-à-vis des autorités militaires et civiles.

Le lendemain, à 5h, Kolia trouva à la gare d'Austerlitz une femme d'environ 50 ans de la Croix rouge française, accompagnée d'un autre homme qui désira aussi passer en zone libre. Cette femme était en fait une passeuse. Jusqu'à Blois, le voyage se passa tout à fait normalement, puis en autocar jusqu'à un village qui se trouvait à environ 300 m de la ligne de démarcation. Il faut préciser que le prix du passage clandestin variait suivant la tête du client, et aussi suivant les endroits de passage. En conséquence Kolia fut obligé de marchander et réclamer avec insistance une réduction de 5000 à 1000 f. Cette somme avait dû être payée en mains propres à la passeuse au départ de Paris.

En descendant de l'autocar, la passeuse mit en garde Kolia et son coéquipier d'être prudents, étant donné que la zone était dangereuse et surveillée. Ils devaient marcher à travers les champs de pommes de terre l'un après l'autre à cinquante mètres de distance, et en même temps faire semblant de travailler dans les champs. Ainsi ils devaient parcourir 300 m pour atteindre la vieille ferme qui se trouvait au bord du Cher, laquelle marquait la limite entre les deux zones. De plus, un chemin longeait la rivière, et toutes les trente minutes, une sentinelle allemande armée passait sur ce chemin. Au bout de vingt minutes, la passeuse et les deux fugitifs pénétrèrent dans le hangar de la ferme. Une fois à l'intérieur, Kolia et son compagnon lui demandèrent ce qu'ils allaient faire pour passer de l'autre côté. La réponse fut la suivante : « Celui qui peut nager, cela lui sera plus facile, quant à celui qui ne sait pas nager, il doit faire un détour en aval à deux kilomètres d'ici, où la rivière est peu profonde, environ 1m, et il lui sera plus facile de traverser à pied ».

Une telle réponse rendit Kolia furieux, en l'engueulant presque, faisant remarquer qu'après avoir payé 1000 f pour une besogne facile d'après l'accord conclu, et que maintenant on se trouvait devant des obstacles où il y avait de grands risques à se faire prendre. La passeuse répondit qu'il n'y avait rien d'autre à faire, seulement suivre ses conseils, c'est-à-dire attendre que la sentinelle passe. Il était possible de la voir passer par la fenêtre, il fallait quelques minutes après se jeter dans la rivière et la traverser à la nage.

Sur ce, Kolia se déshabilla et demanda un maillot. On lui en passa un qui était d'une très grande taille, dans lequel il aurait été possible d'en mettre quatre. Il l'attacha comme il put, mit son béret avec les documents à l'intérieur sur sa tête ce qui déclencha à éclat de rire de tous, car il avait l'air d'un clown. Puis la grosse fermière en cheville avec la passeuse fit un paquet du bagage de Kolia, lui promettant de le faire porter à bicyclette de l'autre côté par son garçon dans une demi-heure. Puis Kolia se mit à la fenêtre pour guetter la sentinelle, il n'avait qu'un but sauver sa peau avant tout sans s'occuper des autres. Au bout de dix minutes, il aperçut un Feldgendarme, la mitrailleuse au dos qui s'avancait sur le chemin, poussant une bicyclette à la main. Cette fois Kolia avait peur, l'angoisse et l'inquiétude s'emparaient de lui. Il pensait qu'il avait environ 80 mètres à nager, puis ce sera fini lorsqu'il sera de l'autre côté, mais en même temps il pensait au danger. Il suffisait que la sentinelle se retourne ou l'aperçoive dans l'eau, alors c'est la sommation, ou un coup de mitrailleuse. Il essaya de se convaincre : courage ! courage ! Jusqu'à présent les moments périlleux ont toujours réussi. Il ne faut pas reculer devant cet obstacle. La sentinelle venait de passer devant la fenêtre, la grosse fermière rappela à Kolia que dans cinq minutes il faudra passer à l'action, autrement il devra attendre 1 heure. Kolia hésita, car la menace toute proche l'effrayait.

Enfin il se dit qu'un Cosaque du Don doit agir pour vaincre ce moment difficile. Tant pis, il se jeta dans l'eau et nagea le plus vite possible, sans éclabousser, en faisant le moins de bruit possible, la tête hors de l'eau. Au milieu de la rivière sur sa droite, il aperçut un pont avec une guérite de sentinelle, alors il se força à nager plus vite, à en perdre le souffle. Ses jambes touchèrent l'herbe et la vase du fond, encore un mètre et il s'enfonça dans une touffe de roseaux, il s'accrocha à quelques arbustes qui étaient là, ainsi qu'à des ronces. Les mains en sang, il grimpa sur la rive du Cher en zone libre.

Et hop ! il s'allongea au soleil pour se faire sécher et reprendre ses esprits. Oh Dieu ! s'il existe ? c'est à toi que je dois cette réussite. Peu après en se redressant, il voit sur le même chemin, de l'autre côté où il se trouvait tout à l'heure, la même sentinelle qui revenait sur ses pas tout en regardant autour de lui, et son regard se fixa sur Kolia, lequel était assis en maillot de bain sur l'autre rive. Apparemment étonné, hélas pour lui, ne pouvant rien faire, il se mit à continuer son chemin en prononçant des injures incompréhensibles. Restant toujours couché, Kolia commençait à avoir soif et à s'impatienter. Vers 17h le garçon de ferme apporta la valise et le costume qu'il enfila aussitôt. Il prit la direction d'un village situé à environ 1 km. À peine fut-il sur la route, qu'il fût abordé par les gendarmes français, lesquels après avoir vérifiés ses papiers militaires le conduisirent au centre d'hébergement où il y passa la nuit.

Le lendemain matin après un bon petit-déjeuner, il fut conduit en autocar à Châteauroux, dans un centre militaire afin de se faire démobiliser. Les formalités prirent

toute la matinée, établissement de papiers réguliers, interrogatoire par le service de sécurité,

Ayant déjeuné au centre, Kolia abandonna l'ambiance militaire. Enfin il se retrouva dans la rue, avec cette merveilleuse sensation de se sentir libre, d'être sur de soi-même et de son comportement. Dans l'après-midi, il prit le train pour Grenoble où il arriva le soir, et s'installa dans un petit hôtel pour un séjour d'environ six mois. Se trouvant dans une ville qui lui était inconnue, il essaya d'organiser sa vie tant bien que mal en attendant la suite des événements.

Au début, cette nouvelle vie dans laquelle il n'avait aucune occupation, aucun travail ne semblait bienfaisant, mais au bout d'une semaine cela devenait pesant et ennuyeux. Lorsqu'il évoquait son récent séjour à Paris où il avait passé un temps délicieux, avec tant de souvenirs tendres et nostalgiques, qu'il regrettait d'avoir quitté Paris. Il commença à projeter son retour vers la capitale. Le Directeur du Dauphiné, M. Nicolas, lui avait procuré un travail de bibliothécaire à la cantine des officiers.

Pendant ce temps, la guerre reprenait de l'intensité sur tous les fronts. La Russie soviétique avait l'initiative dans toutes les offensives, ainsi que sur le front de l'Ouest avec l'Amérique et la Grande-Bretagne. Kolia devenait rassuré sur la fin proche des hostilités, ce qui lui donnait un meilleur moral, mais sa situation devenait plus précaire sur le plan matériel, car il n'avait aucune rentrée d'argent, et ses petites réserves s'épuisaient. Dans l'ensemble, son séjour à Grenoble n'était pas enviable à cause du manque d'occupation et d'action, et finalement cela devenait décourageant que de rester là. De plus, sa famille lui manquait beaucoup, et aussi l'image d'Inga avec son corps souple et élancé, et ses yeux soumis apparaissaient dans ses pensées ; cette présence, à certains moments, lui était indispensable.

Par conséquent, Kolia décida de rentrer à Paris. Etant en règle vis-à-vis des autorités civiles et militaires, il prit le chemin du retour en sens inverse, mais cette fois normalement par le train et traversa la ligne de démarcation avec les français en règle. Bien sûr il y avait toujours un risque à courir et attirer l'attention des Feldgendarmes au moment du contrôle. Mais hélas ! parfois on est obligé de risquer pour survivre et aussi compter sur la chance éventuelle.

Enfin tout se passa bien, et l'arrivée à Paris s'effectua sans aucune complication. Heureux de retrouver sa famille, Kolia retrouva aussi rapidement ses relations, susceptibles de le documenter sur les affaires commerciales, lesquelles selon les échos offriraient certains intérêts.

N'étant pas en règle vis-à-vis des autorités allemandes, Kolia n'avait pas le droit de travailler ; de ce fait il était obligé de subvenir à ses besoins clandestinement. Par contre il pouvait, s'il le désirait, s'aventurer à faire du commerce clandestin, du « marché noir », bien entendu à ses risques et périls, donc il devait observer une très grande prudence.

Cette activité commerciale lui permit de gagner de l'argent et d'assurer ainsi son exis-

tence jusqu'à la fin de la guerre. Entre-temps, il avait reçu plusieurs messages d'Inga lesquels étaient en souffrance chez la concierge. Le premier exprimait ses plaintes et son chagrin de n'avoir pas vu Kolia au rendez-vous. De plus, elle insistait pour le revoir et lui révéler une nouvelle importante, et aussi lui fournir la grosse somme d'argent nécessaire pour sa fuite. À la suite de cette nouvelle, Kolia eut peur. Il décida de déménager dans un autre quartier de Paris pour éviter toutes sortes de complications compromettantes. Ainsi il pensait perdre de vue Inga, fille un peu mystérieuse. D'ailleurs, l'approche de l'évacuation de Paris par les Allemands se faisait sentir. Puis la vie reprit son rythme normal, en fait, pas tout à fait normal.

Au point de vue ravitaillement, les denrées alimentaires se faisaient de plus en plus rares dans la capitale, et il était nécessaire d'avoir des relations et de l'argent pour s'en procurer. Le « marché noir » fonctionnait à plein, et cela dura encore près de deux ans, même après la libération. La vie et les activités des Parisiens pendant cette période qui précédait la libération étaient souvent perturbées par les bombardements américains et anglais, lesquels se traduisaient par beaucoup de destructions, de morts et de blessés. Au fur et à mesure que les événements militaires défavorables aux Allemands s'aggravaient, cela créait une agitation intense dans le milieu de l'occupant et souvent, cela se terminait par des rafles et des arrestations. Cela créait une certaine panique parmi la population, laquelle était visiblement impatiente de voir la fin de cette occupation. Une telle ambiance rappelait à Kolia cette même atmosphère qui régnait dans les villes russes à l'époque de la révolution. Pendant des troubles de cette envergure, il arrive souvent que les passions se déchaînent et se traduisent par des vengeances et des dénonciations.

Un jour, au cours de cette période troublante, Kolia s'était rendu à son ancien domicile pour s'acquiescer de son courrier éventuel, en effet une surprise l'attendait ; parmi les quelques lettres se trouvait un message d'Inga qui disait : « Mein Liebst ! Bitte zuletzt mal ein rendez-vous um 17h. Jeder Tag Viel Kuss ».

Aussitôt, il se dit qu'elle ne relâchait pas son étreinte et qu'elle avait une grande assiduité dans ses démarches, dans lesquelles elle parle toujours de sentiments sincères mais non d'intérêt. Puis contrairement à la résolution de l'abandonner, c'est l'image d'Inga avec son regard soumis qui ralluma les sentiments de Kolia, et lui ouvrit un monde mystérieux.

Il commence à fléchir et finit par accepter de la revoir. Pour cela, il devait aller à sa rencontre à proximité du Majestique pour la guetter. Mais étant donné la situation trouble et incertaine du moment, il lui fallait être prudent, car tous les bâtiments occupés par les allemands étaient étroitement surveillés par la police française et allemande pour empêcher d'éventuels attentats et sabotages. Aussi, le jour suivant, Kolia se rendit dans la rue de Galilée par où elle passait après son service. Après trois quarts d'heure d'attente dans l'inquiétude et l'énervement, il aperçut, et, oh ! surprise, elle était en civil. Dès qu'il se rendit compte qu'Inga l'eût aperçu, il se mit à marcher tout en se retournant par moments pour constater si elle le suivait. Bien sûr elle le suivait

toujours à la même distance. Cette manière de marcher à environ 50 m l'un de l'autre les conduisit « Chez Dupont » place des Ternes. Kolia descendit le premier au sous-sol et donna un bon pourboire à la téléphoniste, en la prévenant qu'une jeune fille allait le rejoindre dans une cabine qu'il désigna. Puis Inga apparut, elle pénétra dans la cabine et se jeta littéralement sur Kolia, sans rien dire, chancelante et caressante. Kolia éprouva presque de vrais sentiments. Ils s'embrassèrent pendant plusieurs minutes, avant de commencer à parler. Après quelques minutes de ces délices, ils montèrent au restaurant afin de manger. Pendant le repas, Inga raconta des événements graves. Elle les connaissait par les documents qu'elle voyait là où elle travaillait. La gigantesque bataille en Russie fléchissait de jour en jour au détriment des Allemands, et les bombardements sur les villes allemandes faisaient des centaines de milliers de morts ainsi que les destructions colossales que cela entraînait. Tout ce qui était nécessaire à la vie faisait planer la trahison et la terreur. Au sujet de ses Parents, les dernières nouvelles qu'elle avait reçues dataient de deux mois, et disaient qu'ils se hâtaient de quitter Marienburg pour éviter l'occupation par les Russes, et que sa tante avait déjà quitté son appartement et s'était réfugiée en Suisse. Ces nouvelles tristes touchèrent Kolia qui devint compatissant et compréhensif vis-à-vis d'Inga, et il avait un désir ardent et sincère de l'aider. Mais comment ? D'abord étant marié, il ne pouvait pas se séparer de sa femme, même temporairement, de plus, la période était trop incertaine et dangereuse pour la cacher quelque part à la campagne, il y avait trop de risque d'être dénoncé. Durant le repas, Inga avait prié de nouveau Kolia d'essayer de risquer de partir avec elle à la campagne ou sur la côte d'Azur, en précisant qu'elle avait toujours sur elle 500000 f. À cet effet, Kolia se sentait embarrassé pour lui répondre immédiatement et il changea de conversation en abordant d'autres sujets moins brûlants, mais se hâtant de la consoler tendrement dans ses malheurs. Vraiment, la conscience de Kolia était torturée par ce problème délicat pour faciliter Inga à fuir l'armée allemande et ensuite la cacher. Il l'estimait beaucoup et même il lui semblait éprouver des sentiments d'amour dont il ne pouvait prévoir les conséquences, et incontestablement il était attiré par son charme captivant. De plus, lorsqu'il évoque les conseils et l'aide qu'elle lui avait donnés au moment de sa fuite de Marienburg, il considéra que c'était un dû envers elle, et qu'il devait faire tout son possible pour l'aider dans cette entreprise périlleuse. Tout cela pesait lourd sur le moral et la conscience de Kolia qui devenait songeur. À la fin du dîner qui s'était assez prolongé, Inga blottie contre Kolia chuchotait à son oreille des mots doux et prometteurs.

Après avoir réglé l'addition, ils quittèrent le restaurant « Dupont », et 50 m plus loin ils entrèrent à l'hôtel Céramique, avenue de Wagram, où la débauche, les cajoleries et les caresses ainsi que les promesses réciproques se déchaînèrent jusqu'à 22h ; ensuite leurs tourments intérieurs s'apaisèrent doucement. Puis les pensées de Kolia furent envahies par la raison et la prudence. Tout d'un coup, il pensa à un fait étrange. Comment se faisait-il qu'aucun d'eux n'avait jamais demandé une photo en souvenir ? Cela lui sembla bizarre. Enfin il se dit que c'était la fatalité, il valait mieux laisser les

choses ainsi.

Peu après 22h, ils se séparèrent se promettant de se revoir dans trois jours, afin que Kolia fasse part de sa décision au sujet d'Inga. Une fois dans la rue, au moment de se quitter, subitement, dans les yeux d'Inga apparurent de petites larmes qu'elle ne pouvait empêcher de couler sur ses joues. Kolia était saisi et très touché par cette faiblesse qui était une preuve de ses sentiments sincères envers lui. À cet instant, il attrapa son visage mouillé de larmes et l'embrassa très longuement et il sentit que le corps d'Inga tremblotait. Puis sans rien dire, il s'éloigna rapidement sans se retourner.

Lorsque le jour du rendez-vous arriva, Kolia décida d'interrompre les contacts avec elle, ne serait-ce que provisoirement, car les circonstances ne s'y prêtaient pas, il y avait dans Paris trop d'agitation et de danger, soit pour lui, soit pour elle.

Étant aussi attiré par ses affaires commerciales qui comportaient aussi des risques, il ne disposait pas de temps pour se consacrer à elle. De plus, les fréquentes alertes, les bombardements, les rafles de la police créaient d'énormes difficultés et des dangers pour lui et sa famille. Pourtant il y avait des moments où ses pensées étaient occupées par Inga, surtout la dernière scène de séparation si déchirante, présageant sans doute la rupture prochaine de leur liaison. Aussi il se demandait comment une fille d'esprit réaliste comme Inga, exaltée, assez douée, parlant l'Anglais couramment, un peu le Français, et aussi occupant un poste de confiance comme secrétaire dans le haut commandement allemand, pouvait avoir à certains moments une sorte de faiblesse, si on peut appeler cela ainsi ?

En conclusion et pour sa consolation, kolia avait accepté toutes les manifestations extérieures d'Inga, comme le reflet d'une preuve de son amour. Longtemps après la libération, il retourna à son ancien domicile où le concierge lui remit un message datant d'un mois avant le départ définitif des Allemands. Ce message disait :

« Mein Liebst ! Mon moral est au plus bas, mes pensées sont à toi, je me sens désespérée ! Was ist Loss ?...Führeren Vorsehung ist fertig ! ». C'est ainsi que leurs liens sentimentaux, assez fugitifs, peut-être, se terminèrent et ne laissèrent que de l'espoir et les souvenirs d'un rêve doux et tourmenté.



Le 3 août 1944, une affaire embrouillée ! *(Période du marché noir)*

Ce jeudi matin, j'ai eu l'occasion de me rendre chez Kostritza afin de prendre une coupe de tissu pour un complet veston, comme cela était convenu entre nous.

Je me présente chez lui vers 9h 45. Sa femme me reçoit en présence de son enfant. Je demande à voir son mari, celui-ci n'étant pas là, cela m'oblige à l'attendre. J'en profite pour avoir des nouvelles de l'affaire du bijou, car je me trouvais associé dans la vente de ce bijou, je devais toucher une commission.

Il y a un mois et demi, j'avais demandé à Kostritza de trouver un bijou à vendre pour un de mes amis, lequel finalement ne l'a pas acheté, car il était trop cher.

Il y a deux semaines, j'ai rencontré dans la rue des Mathurins, un individu au nom de Dupré, que je n'ai pas revu depuis 1935 ou 1937, souvenir qui me reste vague. C'est lui qui m'aborda plutôt que moi, puis la conversation s'engage immédiatement, me proposant des affaires. Il prétend connaître une personne qui vend des pièces d'or. D'autre part (d'après lui), il a un ami qui possède beaucoup d'argent et qui cherche à acheter un bijou de grande valeur et de plus, il est assez pressé, car cet ami en question doit quitter Paris dans une dizaine de jours. Aussitôt je pense à Kostritza qui avait ce bijou. J'en parle à Dupré, qui me demande de me procurer le plus tôt possible ce bijou, et que pendant ce temps il va prévenir son ami nommé Jansen. Dupré me fixe un rendez-vous le lendemain à 11h au café Pharaon.

Le lendemain je me rends donc à ce café, mais personne ne vient au rendez-vous. De ce fait je laisse tomber l'affaire, car il m'est impossible de joindre Dupré, celui-ci ne m'ayant pas communiqué son adresse. Le lendemain du rendez-vous vers 14h 30, je rencontre par hasard Dupré dans un bureau de poste de la rue Vignon. Il me demande des nouvelles de ce bijou, je lui réponds que Kostritza s'est engagé à le fournir et à le vendre et que l'affaire peut marcher. Dupré se rend au café Pharaon et m'attend

jusqu'à 15h, et moi pendant ce temps je téléphone à Kostritza pour me renseigner au sujet du bijou. Il me répond que cela peut se faire, et que je peux fixer le rendez-vous et procéder aux présentations, c'est-à-dire présenter Dupré à lui, et que Dupré me présente Jansen ainsi qu'à lui, car je ne le connaissais pas. Le rendez-vous fut fixé pour le lendemain à 15h, au métro Muette. J'arrivais le premier, suivi de Dupré, puis de Kostritza, et enfin quelques minutes plus tard de Jansen qui nous fut présenté à Kostritza et à moi. La conversation s'engagea sur l'affaire du bijou. Dupré prit le numéro de téléphone de Kostritza, quant à Jansen, il n'a voulu donner ni son adresse ni son numéro de téléphone.

Dupré et Jansen se mirent d'accord avec Kostritza pour fixer un nouveau rendez-vous afin de traiter l'affaire, puis nous nous séparâmes.

À partir de ce moment, je n'avais de nouvelles ni de Dupré, ni de Jansen, ni de Kostritza. Deux jours plus tard, je téléphone chez Kostritza, seulement sa femme me répond car il n'est pas là, et elle me dit que tout va à peu près normalement, qu'ils ont eu entre eux plusieurs entrevues, et que son mari a donné à Jansen son numéro de téléphone pour traiter directement avec lui, sans que je sois présent. Plusieurs jours passent, je suis sans nouvelles et j'attache de moins en moins d'importance à cette affaire, pensant qu'elle s'était réalisée. Finalement j'eus l'occasion, le jeudi 3 août, de me rendre directement chez Kostritza pour prendre le complet veston et prendre en même temps des nouvelles de cette affaire de bijou. C'est là que sa femme me raconta toute l'escroquerie sur ce bijou.

D'après ce que m'ont raconté Kostritza et sa femme, l'escroquerie s'est déroulée comme ceci :

Le 30 juillet ou le 1er août, Kostritza va au rendez-vous avec Dupré et Jansen chez Madame Lubimoff à Neuilly pour voir ce bijou. L'affaire ne s'est pas réalisée, tous trois trouvant le bijou trop grand et la qualité ne semblait pas parfaite. Puis Madame Lubimoff trouva un autre bijou et le confia à Kostritza. Celui-ci prévint Jansen à qui il fixe un rendez-vous près du Parc Monceau. Là, Kostritza et Jansen se mirent d'accord pour réaliser l'affaire et Jansen proposa d'aller dans une banque pour payer le bijou et entrer en sa possession. Kostritza accepta et retrouva Jansen à la banque à 11h 30. Il aperçut Jansen au guichet, celui-ci se retourna et vint à sa rencontre et lui dit qu'il vient de toucher 3 millions qui se trouvent dans la serviette, en ajoutant aussitôt qu'il va retirer 1 500 000 f pour traiter une autre affaire, et le reste (1 500 000 f), qui se trouve dans l'autre compartiment de la serviette est destiné à Kostritza. Puis Jansen ouvre la serviette, montre à Kostritza les billets de banque et prend son argent, l'autre partie reste dans la serviette. Jansen montre à Kostritza une liasse de billets, puis il la remet dans la serviette et la referme. Au départ, Jansen et Kostritza avaient l'intention de compter les billets, mais finalement ils ne le firent pas. Peut-être qu'ils ont eu une confiance réciproque. Jansen remet à Kostritza la serviette avec son contenu, c'est-à-dire (1 500 000 f), puis ce dernier donna à Jansen le bijou.

Jansen s'en va. Pendant ce temps, Kostritza essaye d'ouvrir la serviette, mais elle était fermée à clé, alors il casse la fermeture et ouvre la serviette. Il aperçoit trois liasses de billets, mais n'ayant pas la conscience bien tranquille, il défait la ficelle d'une des liasses et constate qu'il n'y a que le premier billet de vrai, le reste étant du papier blanc ; il en était de même pour les deux autres liasses. Kostritza s'affole et se rend chez le Directeur de la banque. Sur les conseils de ce dernier, il se rend au Commissariat de Police pour faire constater les faits. Tout cela me fut raconté par la femme de Kostritza et par lui-même.

Donc au matin du 3 août vers 9h 50, me trouvant chez Kostritza et attendant son retour, sa femme lui téléphone à l'endroit où il se trouve, c'est-à-dire à la Préfecture de Police, et lui annonce que je l'attends chez lui pour tirer cette affaire au clair. Quelque temps après il revient chez lui, accompagné d'inspecteurs (Albertini et d'autres). Après une courte explication, nous nous sommes mis d'accord avec les inspecteurs, que nous nous rendrons, Kostritza et moi-même au quai des Orfèvres à 15h. Nous nous rendîmes donc à l'heure convenue au Quai des Orfèvres. Là les inspecteurs nous ont montré des photos nous demandant de reconnaître Dupré et Jansen parmi d'autres photos, représentants des repris de justice.

Le lendemain 4 août, je devais me rendre à nouveau au Quai des Orfèvres où je suis arrivé le premier, et j'ai vu pour la première fois Madame Lubimoff et une autre dame qui lui avait procuré le bijou par l'intermédiaire d'un marchand de bijoux en gros. Celui-ci était également présent, mais j'ignore son nom. Tout cela ne me donne aucune précision sur la provenance du bijou et sur sa valeur exacte. Car il me semble qu'il ne vaut pas 1 500 000 f, malgré les intermédiaires.

Bref, l'enquête se poursuit, et l'inspecteur Albertini m'a dit qu'il ferait tout ce qu'il pourra pour les trouver et les arrêter.

Cette affaire me paraît très obscure et absurde. Cela m'exaspère terriblement, même si mon rôle fut nul. L'attitude de Kostritza dans cette affaire est inadmissible et stupide, je ne trouve même pas les mots pour qualifier ses actes, j'irai même jusqu'au point de le suspecter. Vraiment, je ne sais quoi penser.

Un fait très curieux : le 5 août 1944, Dupré téléphone chez Kostritza pour le voir, il aurait dit qu'il avait voulu me voir aussi ? Ce qui m'intrigue et m'énerve beaucoup, c'est que je ne connaissais pas la provenance de ce bijou.

Il paraît d'après Kostritza, que ce bijou proviendrait d'une dame qui l'aurait confié au marchand de pierres précieuses, puis ce dernier l'a confié à une autre dame, qui l'a à son tour confié à Madame Lubimoff puis celle-ci l'a confié à Kostritza pour le vendre !!!

Je pense qu'en ce qui me concerne, pour me défendre et prouver mon innocence, car je suis vraiment innocent dans cette affaire, je dois porter deux plaintes, l'une contre Dupré et l'autre contre Kostritza.



17 juin 1940, lundi. On a eu à Rennes un bombardement qui a provoqué une explosion toute la journée.

19 juin 1940. Triste journée. Sous les ordres de nos officiers (Capitaine Boudras), nous sommes venu nous rendre à Mac Mahon qui est gardé par les Allemands.

5 janvier 1945, vendredi. Quelles que soient les circonstances, on doit garder son sang froid (les réflexes et être calme).

6 janvier 1945, samedi. J'ai passé une mauvaise journée, malade au lit.

7 janvier 1945, dimanche. Rester positif pour construire.

10 janvier 1945, mercredi. Qui veut aller loin et haut dans sa vie, doit tenir les femmes hors de son cœur. (R. Kipling)

15 janvier 1945, lundi. Toujours il fait très froid.

16 janvier 1945, mardi. Chez Georges, proposition de Champagne.

17 janvier 1945, mercredi. Doivent livrer 30 bouteilles de Castellanes. À l'Hôtel des Ventes, achat d'un fauteuil. Ici les gens sont vraiment ignobles, égoïstes, etc...

18 janvier 1945, jeudi. Il fait moins froid. Délicieux après-midi.

21 janvier 1945, dimanche. Journée assez sympathique chez nous.

24 janvier 1945, mercredi. Il fait toujours très froid. Je suis un peu souffrant.

27 janvier 1945, samedi. Les affaires sont nulles. Et pourtant il faut que je trouve le moyen de gagner bien, car il en faut pour la famille future.

28 janvier 1945, dimanche. Projet de vente de Cognac et de Champagne aux Russes (en Russie).

31 janvier 1945, mercredi. Je suis terriblement révolté par le vol de vins dans notre cave. Les affaires sont nulles. Cela ne va pas bien.

2 février 1945, vendredi. C'est invraisemblable ! Les vins qui m'ont été volés dans ma cave sont retrouvés... Vraiment c'est une chance.

5 février 1945, lundi. Les affaires reprennent, mais un peu.

8 février 1945, jeudi. Je suis engagé à « Schéhérazade ». On pense ouvrir vers la fin mars.

11 février 1945, dimanche. Le beau temps est revenu. Cela sent vraiment le printemps.

14 février 1945, mercredi. Mes pensées sont souvent préoccupées par la future naissance de notre bébé.

15 février 1945, jeudi. Je pourrais faire quelque chose avec « Tahiti ».

15 mars 1945, jeudi. Aujourd'hui il fait un temps magnifique. J'ai passé un après-midi agréable...

31 mars 1945, samedi. Les affaires n'ont pas été mauvaises pendant le mois passé.

1er avril 1945 Pâques, dimanche. On a passé la fête chez nous à trois.

17 avril 1945, mardi. Si j'ai un fils, je voudrais qu'il sache plus tard ceci : celui qui veut aller loin et haut dans sa vie matérielle et sociale doit tenir les femmes hors de son cœur. (R. Kipling)

28 avril 1945, samedi. Notre attente de la naissance du bébé parfois devient énergente... J'aimerais que cela se réalise le plus tôt possible.

30 avril 1945, lundi. Une journée délicieuse...

3 mai 1945, jeudi. Proposition de la gérance d'un restaurant. Moi et Jean avons vu pour cela l'Avocat Fourcault aux Champs-Élysées.

7 mai 1945, lundi. Fin de l'après-midi triste.

8 mai 1945, mardi. Le grand jour est arrivé : ce matin j'ai accompagné Paulette à la clinique pour l'accouchement. La fin de la guerre est proclamée dans toute l'Europe. Quelle curieuse coïncidence !

À 21h 20 je revois Paulette à la clinique et l'on m'annonce la naissance d'un garçon, c'est ce que je désirais... (À 20h 45) Ginette s'y trouvait avant moi...

10 mai 1945, jeudi. Passé une soirée révoltante. Déclaration à la mairie de la naissance de mon fils Micha-Nicolas.

13 mai 1945, dimanche. Paulette souffre un peu.

8 juin 1945, vendredi. La parole est d'argent, le silence est d'or.

16 juin 1945, samedi. Paulette souffre de nouveau. C'est pénible...

19 juin 1945, mardi. Ma pauvre Paulette m'a fait beaucoup de peine... Son départ à l'hôpital sans moi... Je suis très triste. Nuit affreuse.

11 juillet 1945, mercredi. Ouverture de « Schéhérazade ». Je commence à travailler la nuit.

26 juillet 1945, jeudi. Fermeture de « Schéhérazade ».

31 juillet 1945, mardi. Il est très important de connaître les richesses naturelles de chaque pays, car devient « la monnaie d'échange » pour le pays qui est ravagé par la guerre et qui a perdu son avoir en matières premières et en or.

24 septembre 1945, lundi. Rostan m'a proposé d'être gérant dans la SARL « les Caves Bleus » (rue de Douai à Paris).

14 octobre 1945, dimanche. Grand Baptême de Micha à l'église russe, rue Daru. Je suis heureux.

15 octobre 1945, lundi. Le travail à Schéhérazade à commencer. C'est très fatigant la nuit.

4 janvier 1946, vendredi. J'ai accepté d'être gérant statutaire dans la SARL « Les Caves Bleus », mais les conditions ne sont pas encore arrêtées.

7 janvier 1946, lundi. Je suis nommé gérant statutaire de la SARL « Les Caves Bleus ». Seulement ma signature seule doit être déposée à la banque comme au Commissariat

de police, mais pas autrement.

L'année de mars 1946 à juin 1947 à été prospère pour moi... C'est dommage que cela s'arrête un peu... Et pourtant il faut avoir de l'audace et du sang froid...

Notes

(1) En plus du titre de noblesse et, vue que Kolia étant l'aîné d'une famille de six enfants, son grand père lui avait laissé en héritage ses terres, lesquelles se trouvaient près d'une région charbonnière (Millérovo-Louguansk). Sur ces terres, destinées à Kolia, il y avait aussi, plusieurs mines de charbon, à peine exploité. D'ailleurs, Kolia savait que son papa allait chercher du charbon, selon les possibilités, car cela se trouvait à une centaine de km du village. Ceci avait été fait au moment de l'admission de Kolia à l'école de Cadets d'Alexandre III. Malheureusement, par la suite des évènements historiques qui avaient tout bouleversé de fond en comble, cet héritage devint un mirage évanoui.

